

Le grand braquage

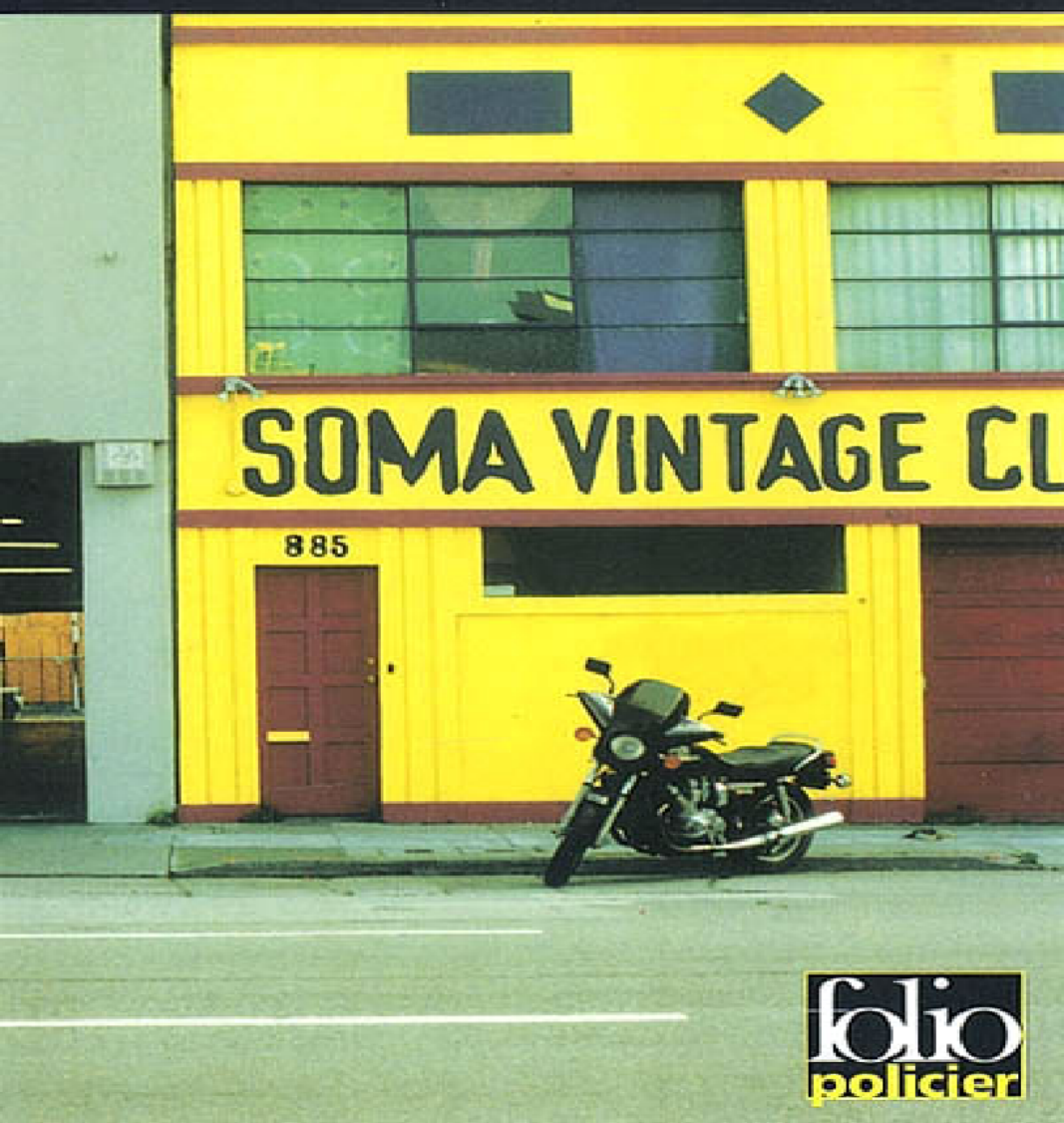
Hammett, Dashiell

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Dashiell Hammett

Le grand braquage



Dashiell Hammett

Le grand braquage

Traduit de l'américain
par J. Hérisson et H. Robillot

Préface de Lillian Hellman

Titre original :
THE BIG KNOCKOVER

© Lillian Hellman, 1962, 1965, 1966.
© Éditions Gallimard, 1968, pour la traduction française.

PRÉFACE

Durant des années, nous avons parlé en plaisantant du jour où j'écrirais un livre sur lui. Au début, je lui disais : « Parle-moi donc encore de cette jolie fille de San Francisco ; l'idiote qui habitait Pine Street sur le palier en face de chez toi. » Et il se mettait à rire et répondait : « Elle habitait en face de chez moi sur le palier et elle était idiote. – Dis-m'en plus long que ça. Jusqu'à quel point elle te plaisait et... » Alors, il bâillait. « Finis ton verre et va te coucher. » Mais, quelques jours plus tard, peut-être le soir même, si la curiosité me travaillait, et c'était le cas la plupart du temps, je répliquais : « Bon, ça va, fais ta tête de mule à propos des filles. Et maintenant, parle-moi de ta grand-mère et dis-moi à quoi tu ressemblais quand tu étais petit. — J'étais un bébé gras à lard. Ma grand-mère allait au cinéma tous les après-midi. Elle avait une passion pour un acteur qui s'appelait Wallace Reid, d'ailleurs, je t'ai déjà raconté tout ça. » Je lui disais que je ne voulais rien laisser au hasard pour après sa mort lorsque j'écrirais sa biographie, et il me répondait que je n'avais pas à prendre la peine d'écrire sa biographie parce qu'en fin de compte, ce serait surtout l'histoire de Lillian Hellman, avec des allusions de loin en loin à un ami nommé Hammett.

Le jour de sa mort remonte à plus de cinq ans. C'était le 10 janvier 1961. Jamais je n'écirai cette biographie parce que je ne peux pas parler de mon ami le plus proche, de celui que j'aimais le plus tendrement. Et peut-être aussi parce que toutes ces questions échelonnées sur trente et un ans, et les rares réponses à ces questions, se sont embrouillées, parce que la vie a changé pour l'un et l'autre et parce que les questions et les réponses finalement se sont confondues en un courant unique venu des jours de ma jeunesse et coulant vers ceux de ma maturité.

Ceci ne sera donc pas une tentative de biographie de Samuel Dashiell Hammett, né dans le comté de Saint-Mary, Maryland, le 27 mai 1894. Il ne sera pas non plus porté ici de jugement critique sur les nouvelles contenues dans cet ouvrage. Il fut un temps où je les trouvais toutes excellentes. Mais elles ne sont pas toutes excellentes, bien qu'à mon avis la plupart le soient. Il n'est que juste de préciser dès maintenant qu'en les publiant, j'ai fait ce qu'Hammett ne voulait pas faire ; il avait décliné toutes les propositions visant à la réimpression de ces récits, mais je n'ai jamais su au juste pourquoi et ne lui ai jamais posé la question. Je savais, d'après ce qu'il m'avait dit de *Tulip*, le roman inachevé qui figure dans ce recueil, qu'il avait l'intention de commencer une nouvelle vie littéraire et peut-être voulait éviter que son œuvre ancienne risquât de se mettre en travers. Mais parfois, je crois qu'il était simplement trop malade pour s'en occuper, trop las pour écouter les

projets qu'on lui soumettait ou lire des contrats. Le fait de respirer, simplement de respirer, suffisait à l'occuper jour et nuit.

Durant la Première Guerre mondiale, dans un camp, atteint d'une grippe qui avait dégénéré en tuberculose, Hammett devait passer des années dans des hôpitaux militaires. Il revint de cette guerre avec un emphysème, mais comment il trouva moyen de participer à la Deuxième Guerre mondiale à l'âge de quarante-huit ans me stupéfie encore. Il me téléphona le jour où l'armée l'avait reconnu apte au service pour me dire que c'était le plus beau jour de sa vie et, avant que j'aie pu achever de lui répondre que ça n'était pas le plus beau jour de la mienne, sans parler des anciennes cicatrices de ses poumons, il s'était mis à rire et avait raccroché. Sa mort fut causée par un cancer du poumon qu'on ne décela que deux mois avant le décès. Il n'était pas opérable. Je doute qu'il eût jamais accepté d'être opéré, même si cela avait été possible, aussi décidai-je de ne pas lui parler de ce cancer. Le docteur spécifia que, lorsque les souffrances commenceraient, ce serait dans le poumon droit et le bras, mais qu'il pourrait ne pas souffrir du tout. Le docteur se trompait : quelques heures seulement après qu'il m'eut parlé, la douleur s'éveilla. Hammett avait diagnostiqué lui-même un rhumatisme dans le bras droit et il avait toujours déclaré que c'était pour cette raison qu'il avait renoncé à la chasse. Le jour où j'appris qu'il avait un cancer, il me dit que l'épaule où il appuyait la crosse de son fusil le faisait à nouveau souffrir et me demanda si je pouvais le frictionner. Je me souviens comment, assise derrière lui, en train de lui frotter l'épaule, j'espérais qu'il penserait toujours que c'était un rhumatisme et se rappellerait seulement ses journées de chasse automnales. Mais la douleur ne revint jamais, ou alors il n'y fit jamais allusion, à moins que la mort fût si proche que cette souffrance dans l'épaule se confondit avec les autres.

Il n'avait pas envie de mourir et j'aime à croire qu'il ne se savait pas condamné. Mais je m'efforce encore aujourd'hui de ne pas penser à la signification possible de ce qui se passa un jour, peu de temps avant sa mort, très tard dans la nuit. J'étais entrée dans sa chambre, et, pour l'unique fois depuis des années que je le connaissais, il avait les larmes aux yeux et son livre gisait, abandonné, sur le drap. Je m'assis à côté de lui et dus attendre un long moment avant de pouvoir dire : « As-tu envie d'en parler ? » Il me répondit, presque avec irritation : « Non, ma seule chance est justement de ne pas en parler. » Et il n'en parla jamais. Sa patience, son courage, sa dignité au cours de ces mois de souffrance, furent très grands. C'était comme si tout ce qui constitue une vie d'homme s'était combiné pour en témoigner : souffrir était un problème strictement privé et il n'était pas question de s'en mêler. Il ne réclamait plus que rarement ce dont il avait besoin et à peu près tout ce que nous faisions – ma secrétaire et la cuisinière qui lui étaient dévouées, comme l'avaient été la plupart des femmes – consistait à lui monter des repas qu'il touchait à peine, des livres qu'il ne pouvait presque plus lire, son café de l'après-midi et le martini que je tenais à lui voir servi avant le dîner qu'il ne

mangeait pas. Un soir de la dernière année, une mauvaise soirée, je lui dis : « Prends un autre martini. Tu te sentiras mieux. – Non, répondit-il. Je ne veux pas. – D'accord, repris-je, mais je parie que l'idée ne te serait jamais venue que je t'encouragerais à boire. » Il se mit à rire pour la première fois ce jour-là. « Non, ma foi, et l'idée ne me serait jamais venue que je refuserais. »

Car le soir où nous fîmes connaissance, il émergeait d'une cuite de cinq jours d'affilée et il devait continuer à boire comme un trou pendant les dix-huit années suivantes puis, un jour, mis en garde par un médecin, il promit de ne plus boire une goutte d'alcool et tint parole sauf la dernière année, celle du martini ; encore l'idée venait-elle de moi.

Nous nous rencontrâmes quand j'avais vingt-quatre ans et lui trente-six dans un restaurant d'Hollywood. La cuite de cinq jours avait marqué son merveilleux visage et sa longue et mince silhouette semblait lasse et un peu affaissée. Nous parlâmes de T.S. Eliot, bien que je ne me souvienne plus au juste de ce que nous dîmes, puis nous allâmes nous asseoir dans sa voiture et nous continuâmes à parler de tout et de nous-mêmes jusqu'au lever du jour. Nous devions nous rencontrer encore une fois quelques semaines plus tard et, par la suite, à nouveau par intervalles durant le reste de sa vie et trente ans de la mienne.

Trente ans représentent, me semble-t-il, une longue période et cependant, tandis que je me prépare à les évoquer, mes souvenirs se dérobent, se désagrègent et je sais que je ne peux me fier à certains d'entre eux. Je me rappelle clairement cette première rencontre et la suivante, et beaucoup d'autres images, d'autres sons me surgissent à l'esprit, mais sans ordre ni chronologie et je ne crois pas éprouver le désir d'en effectuer le classement. (J'aurais pu entreprendre des recherches, cela m'est arrivé à propos d'autres personnes, mais je ne voulais pas agir ainsi vis-à-vis d'Hammett ou me transformer en comptable de ma propre existence.)

Je ne veux pas prendre un parti pris de modestie vis-à-vis de lui ou moi, mais je me demande maintenant si cela peut avoir grand sens pour quiconque excepté moi que mon deuxième souvenir le plus vif soit celui d'une journée datant de l'époque où nous vivions sur une petite île en face de la côte du Connecticut. Cela se passait six ans après notre première rencontre. Six années heureuses et malheureuses durant lesquelles j'avais, avec l'aide d'Hammett, écrit ma première pièce. Je revenais du continent dans un petit dériveur rempli de provisions et Hammett était descendu à l'appontement pour m'aider à amarrer le bateau. Il avait été malade cet été-là – la première de ses maladies – et il était encore plus mince qu'à l'habitude. Avec ses cheveux blancs, son pantalon blanc, sa chemise blanche, sa forme élancée se découpait sans épaisseur sur le soleil couchant. Peut-être n'ai-je jamais rien vu d'aussi beau, me dis-je, que cette silhouette d'homme, ce nez en lame de couteau ; l'écoute m'échappa des doigts et le vent cessa de gonfler la voile. Hammett se mit à rire tandis que je m'efforçais de reprendre le vent. Je ne sais pas pourquoi, je m'écriai avec irritation : « Alors, tu es un de ces saints-

pêcheurs de Dostoïevski, hein ? C'est bien ça. » Son rire s'arrêta et, quand j'atteignis enfin l'appontement, nous n'échangeâmes pas une parole tout en portant les paquets, et restâmes silencieux pendant tout le dîner. Tard dans la nuit, il demanda : « Pourquoi as-tu dit ça ? Qu'est-ce que ça veut dire ? »

Je lui répondis que je ne savais pas pourquoi je l'avais dit ni ce que cela signifiait. Des années après, quand sa vie eut changé, je sus ce que j'avais voulu dire ce jour-là. J'avais vu le pécheur – enfin, l'idée qu'on s'en fait – et senti le changement avant qu'il intervînt. Quand je le lui dis, Hammett déclara qu'il ne savait pas à quoi je faisais allusion, que tout ça était trop religieux pour lui. En réalité, il savait ce que j'avais voulu dire et il était très content.

Mais les années prospères, insouciantes et folles étaient passées à l'époque où nous eûmes cette conversation. Quand je fis la connaissance de Dash, il avait écrit quatre de ses cinq romans et c'était l'une des coqueluches d'Hollywood et de New York. Ce n'est pas particulièrement remarquable d'être la coqueluche de ces deux grandes villes – à chaque saison d'hiver une nouvelle étoile se lève – mais dans son cas, un intérêt supplémentaire sollicitait les amateurs de vedettes du fait que cet ex-détective victime de sérieuses blessures aux jambes et avec une entaille dans le crâne pour s'être frotté de trop près à la pègre, était affable, bien élevé, d'allure élégante, descendant d'une vieille famille de pionniers, excentrique, spirituel et dépensait tant d'argent pour les femmes qu'il leur aurait plu même s'il n'avait été nullement de bonne compagnie. Mais, tandis que passaient les années de 1930 à 1948, il écrivit seulement un roman et quelques nouvelles. En 1945, boire ne lui apportait plus aucune gaieté. Ses périodes d'ivresse duraient plus longtemps et son humeur s'assombrissait. Je me trouvais auprès de lui, par intermittence, durant presque toutes ces années, mais en 1948, je ne pouvais plus supporter de le voir boire. Je n'avais pas vu Hammett et ne lui avais pas parlé depuis deux mois quand sa fidèle femme de ménage m'appela pour me dire que je ferais bien de me rendre tout de suite à son appartement. Je répondis par un refus, puis j'y allai. Elle et moi habillâmes un homme à peine capable de soulever un bras ou une jambe et l'amenâmes chez moi ; cette nuit-là, je fus témoin d'une crise de delirium tremens, bien que je ne sus à quoi j'avais assisté qu'après avoir été informée par le docteur le lendemain à l'hôpital. Ce docteur était un vieil ami. Il déclara : « Je vais dire à Hammett que, s'il continue à boire, il sera mort dans quelques mois. C'est mon devoir de l'avertir, mais ça ne servira à rien. » Un moment après, il ressortit de la chambre de Dash, « Je l'ai prévenu, dit-il. Dash a répondu d'accord, qu'il allait se mettre au régime sec définitivement, mais il en est incapable et il ne le fera pas. » Mais il en était capable et il le fit. Cinq ou six années plus tard, je dis à Hammett que le docteur avait assuré qu'il ne resterait pas au régime sec. Dash parut surpris. « Mais j'ai donné ma parole ce jour-là. – Tu as toujours tenu ta parole ? demandai-je. – La plupart du temps, répondit-il. Peut-être parce que je ne l'ai donnée que si rarement. » Le sens de l'honneur s'était développé très tôt dans sa vie et il en observait les règles auxquelles il était

farouchement attaché. En 1951, il alla en prison parce que lui et deux autres responsables de la caisse d'entraide du congrès des Droits civiques avaient refusé de révéler le nom des souscripteurs. La vérité était qu'Hammett n'était jamais entré dans le bureau du comité et ne connaissait le nom d'aucun souscripteur. Le soir du jour précédant celui où il devait comparaître devant le tribunal, je lui dis : « Pourquoi ne réponds-tu pas que tu ne sais pas les noms ? – Non, répliqua-t-il, je ne peux pas faire ça. – Pourquoi ? – Je ne sais pas pourquoi. » Après un silence chargé de nervosité entre nous, il reprit : « Je crois que ça tient au goût que j'ai de tenir parole, mais je ne veux pas en parler. Il n'arrivera pas grand-chose, quoique je pense que nous passerons un bout de temps en prison, mais il ne faut pas te faire de souci, parce que... » Et soudain, je cessai de le comprendre, car sa voix s'était étouffée et des mots lui venaient aux lèvres sur un rythme précipité, tout à fait inhabituel de sa part. Je lui dis que je ne l'entendais plus et il éleva la voix, tout en inclinant la tête. « J'ai horreur de ce genre de conversation, mais je ferais peut-être mieux de te dire que, si c'était plus grave que de la prison, s'il s'agissait de ma vie, je la donnerai pour ce que je crois être la démocratie et je ne laisserai pas les flics ou les juges m'expliquer ce que je crois être la démocratie. » Après quoi, il rentra se coucher et le lendemain fut mis en prison.

14 juillet 1965

C'est une belle journée d'été. Il y a quatorze ans, par une autre belle journée d'été, l'avocat dont Hammett disait n'avoir pas besoin, dont il ne voulait pas, mais auquel il avait consenti à parler parce que cela pourrait me reconforter, revenait de la prison de West Street avec un message de Hammett griffonné par l'avocat au dos d'une vieille enveloppe : « Dire à Lily de s'en aller, lui dire que je n'ai pas besoin de preuves de son amour et que je n'en veux pas. » Ainsi je partis pour l'Europe et lui écrivis une lettre presque chaque jour, ignorant qu'on ne lui en remettait guère qu'une sur dix et n'en recevant jamais de lui puisqu'il n'était pas autorisé à écrire à quiconque d'étranger à sa famille. (Hammett avait été alors transféré dans un pénitencier fédéral en West Virginia.) Je ne reçus qu'un message cet été-là, m'apprenant que son travail consistait à nettoyer les lavabos et qu'il les nettoyait mieux que je ne l'avais jamais fait.

Je revins à New York pour retrouver Hammett le soir où il sortait de prison. La détention avait fait d'un homme mince un homme encore plus mince, d'un homme malade un homme encore plus malade. Avec sa silhouette d'invalides, il s'efforçait à une démarche dégagée, mais en descendant la passerelle de l'avion, il se cramponnait à la rampe, et, avant de me voir, il trébucha et s'arrêta pour se reposer. Je crois que je sus alors pour la première fois qu'il serait toujours malade à l'avenir. Je me sentais trop effondrée pour le saluer, aussi repartis-je en courant vers l'aéroport et nous

nous perdîmes pendant plusieurs minutes. Mais, au bout d'une semaine, quand il eut dormi et fut devenu capable de s'alimenter un peu, une farce irritante commença qui devait durer tout le reste de son existence : la prison avait beaucoup de bon. La nourriture était infecte, c'était vrai, et parfois même servie à l'état de pourriture, mais on pouvait toujours avoir du lait ; les bootleggers et les voleurs de voitures étaient idiots, mais leur conversation n'était pas plus bête qu'une cocktail-party de New York ; personne n'aimait nettoyer les lavabos mais, avec le temps, on finissait par découvrir une certaine fierté au travail et s'intéresser aux différents produits de nettoyage ; les détenus homosexuels avaient mauvais caractère, mais pas pire que ceux des bars et ainsi de suite. La forme de vantardise d'Hammett et tout aussi bien son humour – consistait toujours à rire de ses ennuis et de ses souffrances. Nous avons un jour rencontré Howard Fast dans la rue et il nous avait parlé de la peine de prison qui l'attendait. Comme nous nous séparions, Hammett déclara : « Ce sera plus facile pour vous, Howard, si vous commencez par ôter votre couronne d'épines. » Aussi aurais-je dû prévoir qu'Hammett parlerait de sa propre détention comme beaucoup d'entre nous parlent de l'université.

Je ne désire pas éviter le sujet des convictions politiques d'Hammett, mais la vérité est que je ne sais pas s'il était membre du parti communiste et je ne le lui ai jamais demandé. Cette attitude donne l'impression d'un étrange faux-fuyant entre deux êtres ; nous ne la concevions nullement comme un faux-fuyant. Sans doute était-ce une résultante des temps que nous traversions et un certain accord tacite sur le respect de la vie privée. Maintenant, en me penchant sur le passé, je crois que nous observions des règles plutôt bizarres en matière de vie privée – différentes de celles des autres. Par exemple, nous ne nous posions jamais de questions à propos d'argent, nous ne nous demandions pas combien coûtait ceci, combien rapportait cela, bien que chacun donnât à l'autre, au long des années, selon les besoins qu'il pouvait avoir. Peu m'importe, de ne pas savoir si Hammett était membre du parti communiste ; à coup sûr, il était marxiste. Mais un marxiste à l'esprit très critique et qui manifestait souvent du mépris pour l'Union soviétique, de la même façon bornée que les Américains méprisent les étrangers. Il se montrait souvent ironique et mordant à l'égard du parti communiste américain, mais finalement lui était loyal. Un jour, au cours d'une discussion avec moi, il me déclara que, bien entendu, beaucoup d'aspects du communisme le tracassaient, l'avaient toujours tracassé et que s'il trouvait quelque chose de mieux, il avait l'intention de changer d'opinion. Puis il ajouta : « Maintenant, je t'en prie, ne discutons plus jamais de ça, parce que nous nous blessons mutuellement. » Et nous n'en discutâmes plus jamais et je suppose que cette seule abstention peut provoquer des blessures ou laisser un fossé trop large pour être franchi, mais cela valait mieux que les disputes qui s'étaient élevées entre nous. Elles avaient commencé dans les années quarante, quand il avait compris que je ne pouvais pas suivre sa route. Je pense qu'il avait dû en être peiné, mais il n'y fit jamais allusion. J'étais peinée, moi aussi, mais je savais

que, contrairement à bien des extrémistes, ce à quoi il croyait, ce à quoi il avait abouti, il l'avait acquis par la lecture et la réflexion. Il lui fallait du temps pour se former une conviction, il avait l'esprit ouvert et il était de nature tolérante.

Hammett était issu d'une génération d'écrivains de talent. Ceux que je connaissais avaient une conception romantique de leur état ; il était bon d'être écrivain, peut-être n'y avait-il rien de mieux, et l'on faisait des sacrifices pour y parvenir. Sans doute avaient-ils envie d'argent et de louanges tout autant que les écrivains d'aujourd'hui, mais je ne crois pas que ce besoin maladif était aussi grand, ni le poison aussi fort. On voulait gagner de l'argent, bien sûr, mais l'on n'entrait pas en compétition avec les commerçants ou les banquiers, et si l'on dispersait ses talents autour de soi, ce n'était pas à l'intention de la haute société. Quand je rencontrai Dash pour la première fois, il se dispersait, lui, dans les soirées hollywoodiennes et les bars de New York ; cette dispersion n'était pas moins fâcheuse mais un peu plus excusable, car ceux qui se trouvaient là pour en bénéficier auraient pu sortir de *The Day of the Locust*¹. Mais il savait ce qui lui arrivait et, après 1948, cette situation ne devait plus se reproduire. Il serait agréable de dire qu'avec ce changement d'existence, sa productivité augmenta, mais ce ne fut pas le cas. Peut-être sa vigueur et sa force créatrice s'étaient-elles dissipées. Mais si positive soit-elle, la productivité n'est pas la seule preuve d'une vie sérieuse et maintenant, plus que jamais, il passait son temps à lire. Il lisait tout et n'importe quoi. Il n'aimait guère les écrivains ; il n'aimait ou ne détestait que très peu de gens, mais les bons écrivains ne lui inspiraient pas d'envie et pour tous il éprouvait de la tendresse, sans doute parce qu'il se souvenait de ses propres débuts difficiles.

Je ne sais pas quand Hammett décida d'écrire pour la première fois, mais je sais qu'il commença après être sorti des hôpitaux militaires dans les années 20 et s'être installé avec sa femme et sa fille – il devait avoir une seconde fille – à San Francisco. (Il revint travailler pour Pinkerton un certain temps, mais je ne suis pas certaine que ce fut à cette époque-là ou plus tard.) Un jour, comme je lui demandais pourquoi il n'avait jamais envie d'aller en Europe, pourquoi il n'avait jamais envie de voir un autre pays, il me répondit qu'il avait voulu se rendre en Australie, peut-être pour y rester, mais que, le jour où il avait décidé de quitter définitivement Pinkerton, il avait aussi décidé de renoncer définitivement à l'Australie. Un bateau australien, se rendant de Sydney à San Francisco et transportant deux cent mille dollars d'or, avait signalé à son courtier d'assurance de San Francisco que l'or avait disparu. La compagnie d'assurance était cliente de Pinkerton. Hammett et un autre enquêteur se retrouvèrent donc à bord du bateau dès son accostage, en questionnèrent tous les marins et les officiers et le fouillèrent avec soin, mais sans trouver l'or. Ils savaient que cet or ne pouvait être qu'à bord, aussi l'agence décida-t-elle que, lorsque le bateau repartirait, Hammett en serait passager. Un homme au comble de la joie partant gratis pour un voyage dont il avait toujours rêvé

boucla ses bagages. Quelques heures avant le départ, la direction de l'agence suggéra une ultime fouille, sans espoir, du bateau. Hammett grimpa au sommet d'une cheminée qu'il avait déjà examinée plusieurs fois auparavant, baissa les yeux et s'écria : « Ils l'ont déplacé. Il est ici. » Il racontait qu'à l'instant où les mots franchissaient ses lèvres, il s'était dit : « Tu n'es même pas assez malin pour être détective. Pourquoi n'aurais-tu pas découvert l'or après un jour en mer ? » Il repêcha l'or, le ramena au bureau de l'agence et démissionna l'après-midi même. Cette démission fut suivie pour lui d'une série de boulots variés, mais je ne me rappelle plus lesquels. Au bout d'un an environ, la tuberculose se remit à gagner du terrain et les hémorragies commencèrent. Il était résolu à ne pas retourner dans les hôpitaux militaires et, comme il pensait que le temps qui lui restait à vivre était compté, il décida de le consacrer à faire ce qu'il voulait. Il quitta sa femme et ses enfants, vécut de soupe et se mit à écrire. Un jour, les hémorragies cessèrent pour ne jamais se reproduire et, à un moment de cette période, il commença à se faire un peu d'argent grâce à sa collaboration à de médiocres illustrés ou autres feuilles de chou, et même grâce à des poèmes vendus à *Smart Set* de Mencken. Cette époque de la vie d'Hammett reste un peu dans le vague pour moi, mais il m'a toujours semblé qu'elle était agréable et libre dans le style de la bohème des années 20 : la fille de Pine Street et celle de Grant Street et la bonne cuisine des restaurants bon marché de San Francisco, et le vin rouge italien, et la célébrité dans le domaine des illustrés de bas étage, alors et peut-être encore maintenant un monde en soi.

18 juillet 1965

Ces souvenirs sur Hammett, je les écris durant l'été. Peut-être est-ce pour cette raison que la plupart de ceux qui me reviennent à l'esprit ont trait à l'été bien que, comme tous les gens qui vivent à la campagne, nous fussions beaucoup plus proches l'un de l'autre pendant l'hiver. L'hiver mit pour moi l'époque du travail et je travaillais mieux si Hammett se trouvait près de moi. Il était là, il est là, alors que, les yeux fermés, je revois une autre maison, où il était en train de lire *Le Jardin d'automne*. J'étais, bien entendu, nerveuse en l'observant. Il avait toujours été très critique : j'y étais habituée et désirais qu'il le fût, mais, cette fois, je pressentais quelque chose de nouveau et j'étais inquiète. Il acheva la pièce, vint vers moi, déposa le manuscrit sur mes genoux ; retourna s'asseoir et se mit à parler. Il ne m'adressa pas ses critiques habituelles ; son ton s'était fait acerbe, irrité, agressif. Il parlait comme si je l'avais trahi. Je fus si choquée, si peinée que, sans le journal que je tenais pour chacune de mes pièces, je ne devrais pas me rappeler cette scène. Il me déclara ce jour-là : « Tu as commencé comme un écrivain sérieux. C'est ce que j'aimais, c'est pour cela que j'ai travaillé. Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais il faut déchirer ça et le jeter. C'est pire que mauvais – c'est à moitié

bon. » Assis en face de moi, il me jetait des regards furieux. Je m'enfuis en courant, descendis à New York et ne revins pas d'une semaine. Quand je rentrai, j'avais déchiré la pièce. Je mis les morceaux dans une serviette et posai la serviette devant sa porte. Nous n'y fîmes plus la moindre allusion jusqu'à ce que j'eusse fini de la réécrire, sept mois plus tard. Tandis qu'il la lisait, ma nervosité m'avait abandonnée. J'étais trop fatiguée pour m'inquiéter et je m'endormis sur le canapé. Je me réveillai parce que Hammett, assis à côté de moi, me caressait les cheveux, le sourire aux lèvres, en hochant la tête. Après qu'il eut opiné du bonnet un long moment, je lui demandai « Qu'est-ce que tu en penses ? » Et il répondit : « Des choses très agréables. Parce que c'est la meilleure pièce qui ait été écrite depuis longtemps. Peut-être encore plus longtemps que ça. C'est une bonne journée. » Je fus si abasourdie par ce genre de louanges que je n'avais jamais entendues auparavant, que je me dirigeai vers la porte pour sortir faire un tour. « Ah ! non, fit-il Reviens ici. Il y a une tirade qui cloche dans le dernier acte : Refais-la. » Je lui dis que je ne referais rien du tout. Il déclara : « Bon, je la ferai moi-même », et il la fit, passant sur ce travail la nuit entière.

Quand *Le Jardin d'automne* fut en répétition, Dash vint presque tous les jours, plus anxieux encore que moi-même en constatant ce qui arrivait à la pièce, que la vie s'en échappait, processus qui peut fort bien arriver parfois sur la scène et qui, une fois amorcé, peut rarement être enrayé.

Hier, je lisais trois lettres qu'il avait adressées à un ami parlant de ses espoirs pour la pièce, les répétitions et la première. Le souci qu'il avait de moi et de la pièce était grand, mais, avec le temps, j'en vins à découvrir qu'il faisait preuve de bonté vis-à-vis de tous les écrivains qui venaient lui demander de l'aider et que peut-être sa générosité s'adressait moins à l'écrivain qu'à son métier et aux servitudes de ce métier. Je connaissais, bien entendu, sa générosité depuis longtemps, mais la générosité et la prodigalité peuvent se mêler et il me fallut longtemps pour les distinguer l'une de l'autre.

Quelques années après ma rencontre avec Dash, l'argent fourni à profusion par Hollywood était envolé, dispersé, dépensé pour moi qui n'étais pas d'accord et pour d'autres qui l'étaient. Je crois qu'Hammett était la seule personne de ma connaissance qui ne se souciait vraiment jamais de l'argent, ne se plaignait jamais, ne manifestait aucun regret quand il n'y en avait plus. Peut-être l'argent est-il irréel pour la plupart d'entre nous et peut-être est-il plus facile d'y renoncer qu'aux choses que nous désirons. (Mais, en ce temps-là, je ne le savais pas, confondant peut-être cette attitude avec la prodigalité, l'ostentation.) Un jour, des années plus tard, Hammett s'acheta un arc très cher à une époque où ce geste signifiait le renoncement à d'autres choses pour l'obtenir. L'arc venait juste d'arriver ce jour-là et il l'essayait, le manipulait, ravi de son acquisition, quand des amis débarquèrent avec leur petit garçon de dix ans. Dash et le gamin passèrent l'après-midi avec l'arc et le visage de l'enfant se décomposa quand il dut l'abandonner. Hammett ouvrit la porte arrière de la voiture, posa l'arc à l'intérieur et rentra précipitamment dans la

maison, sourd à tous les cris de « non, non ! » et autres protestations. Après le départ de nos amis, je lui dis : « Était-ce bien nécessaire ? Tu en avais tellement envie. – Le gosse en avait encore plus envie, répondit Hammett. Les choses appartiennent à ceux qui les désirent le plus. » Tel était certes le cas avec l'argent. C'est ainsi que vinrent les ennuis, et soudain il y eut des jours sans dîner, des loyers impayés et le reste. C'était donc le temps des vaches maigres, nullement pire que celui qu'eurent à subir bien des gens, mais le contraste entre l'absence de dîner le lundi et un festin largement arrosé de vin le mardi me mettait dans un état d'irritabilité qu'il ne comprit jamais.

Quand nous étions vraiment sans le sou, durant ces premières années à New York, Hammett obtint une modeste avance de Knopf et commença à écrire : *L'Introuvable*². Il alla s'installer dans ce qu'on appelait par plaisanterie la « suite diplomatique » d'un hôtel dirigé par notre ami Nathaniel West. C'était un hôtel neuf, mais Pop West et la crise avaient réussi à le mener à la ruine, immédiatement. À coup sûr, la chambre d'Hammett n'avait jamais vu de diplomate car même le plus petit Oriental aurait eu des difficultés à se déplacer dans un tel espace. Mais le loyer était modique, la nourriture pouvait être mise sur la note et je pouvais passer une partie de mon temps libre à fouiner avec Pop dans les vies des autres clients, tous plutôt bizarres. J'avais connu Dash quand il écrivait des nouvelles, mais je ne m'étais jamais trouvée à ses côtés pendant un travail de longue haleine. L'existence changea : plus question d'alcool ou de soirées. Le temps de la claustration était venu et rien ne devait plus le troubler jusqu'à ce que le livre fût achevé. Je n'avais jamais vu travailler quelqu'un de cette façon. Un choix minutieux de chaque mot, la fierté retirée de la netteté même de la page dactylographiée, le refus durant dix ou quinze jours d'aller seulement faire un tour à pied de peur de perdre quelque chose. Ce fut une bonne année pour moi et qui m'apprit beaucoup. Je fus peut-être aussi un peu effrayée par un homme qui, maintenant, n'avait plus besoin de moi. Ce fut donc un heureux jour que celui où je reçus à lire la moitié du manuscrit en apprenant que j'étais Nora. C'était agréable d'être Nora, mariée à Nick Charles, peut-être l'un des rares mariages dans la littérature moderne où l'homme et la femme s'aiment et s'offrent ensemble du bon temps. Mais je devais bientôt être remise à ma place. Hammett me dit que j'étais aussi l'idiote de l'histoire et la mauvaise femme. Je ne sais toujours pas s'il plaisantait, mais, sur le moment, cela me préoccupa. Je tenais beaucoup à ce qu'il pensât du bien de moi. La plupart des gens en étaient au même point que moi vis-à-vis de lui. Des années plus tard, Richard Wibur disait qu'en s'approchant de Hammett pour lui serrer la main, on éprouvait le désir de susciter son approbation. Il existe des gens de cette sorte et Hammett était du nombre. J'ignore ce qui confère ce trait à certains hommes – quelque chose qui flotte autour d'eux et qui ne tient guère à ce qu'ils ont fait, mais qui peut-être naît d'une réserve si profonde que nous savons tous qu'il est impossible de se la concilier en faisant du charme, en plaisantant ou en rendant service. Elle se manifeste comme une qualité plus

précieuse que la dignité et se lit sur les traits. En prison, les gardiens appelaient Hammett « monsieur » et hors de prison, d'autres personnes étaient près d'en faire autant. Un soir, durant les dernières années de sa vie, nous entrâmes dans un restaurant, passant devant un groupe de jeunes écrivains que je connaissais et lui pas. Nous nous arrê tâmes et je le présentai. Ces jeunes gens dans le vent se transformèrent soudain en charmants collégiens pleins de déférence et leurs visages redevinrent ce qu'ils avaient dû être quand ils avaient dix ans. Il me fallut tarabuster Hammett durant des années pour lui faire admettre qu'il savait très bien l'effet qu'il faisait sur tant de personnes. Puis il me raconta qu'à quatorze ans, travaillant pour la première fois de sa vie à la compagnie de chemins de fer *Baltimore & Ohio*, il était arrivé en retard tous les jours pendant une semaine. Son patron lui déclara qu'il était renvoyé. Hammett dit qu'il acquiesça, se dirigea vers la porte et fut rappelé par un homme très étonné qui lui proposa : « Si tu me donnes ta parole que ça ne se renouvellera pas, tu peux garder ta place. » Hammett répondit : « Merci, mais je ne peux pas faire ça. » Après un silence, l'autre reprit : « Bon, ça va. Garde-la quand même. » Dash disait qu'il ne savait pas en quoi résidait la vertu de son attitude, mais qu'il savait que cela lui serait toujours utile.

Quand *L'Introuvable* fut vendu à un magazine – la plupart des grandes revues en vogue avaient refusé le livre parce que trop audacieux, encore qu'il fût difficile de comprendre ce qu'ils entendaient par là – nous quittâmes rapidement New York. Après quelques semaines de cuite à Miami, nous partîmes pour un camp de pêche rudimentaire dans les keys où nous restâmes le printemps et l'été, pêchant tous les jours et lisant toutes les nuits. Ce fut une très bonne année : nous découvrîmes que nous nous entendions beaucoup mieux sans personne, perdus en pleine nature. Hammett, comme tant de gens du Sud, avait un goût prononcé pour les coins isolés où il y avait des bêtes, des oiseaux, des insectes, des bruits naturels. Il se sentait bien dans les bois, était bon fusil et, plus tard, quand j'achetai une ferme, il passait les journées d'automne en forêt d'où il revenait avec des oiseaux ou des lapins et, après la fermeture de la chasse, l'hiver, restait souvent assis sur un pliant dans les bois à observer les écureuils, les castors et les biches, ou encore pêchait au lac en cassant la glace. (Comme la plupart des sportifs de son espèce, il poussait jusqu'à l'obsession l'ordre en ce qui concernait son matériel et le désordre en ce qui concernait la maison.) Ce qui dans la journée suscitait son intérêt continuait à le susciter le soir ; il lisait par exemple *Les Abeilles, leur vision, leur langage* ou *Les Fabricants de fusils en Allemagne au XVII^e siècle* ou encore un livre sur l'art de faire des nœuds, sur les oiseaux terrestres, puis il abandonnait tel de ces livres pour un autre selon le sujet qu'il avait décidé d'étudier. Il me serait impossible aujourd'hui de me souvenir de tout ce qu'il voulait apprendre, mais je me souviens d'une longue année d'étude sur la rétine de l'œil ; comment jouer de tête aux échecs ; les légendes d'Islande ; les mœurs de la tortue d'eau douce ; un aide-ouïe – il avait acheté un très bon appareil – faciliterait-il la détection des bruits émis par les oiseaux ; puis, de

Hegel, naturellement, il passait tout droit à Marx et Engels ; à la vie des espèces sur le rivage atlantique ; et finalement pour le reste de sa vie, aux mathématiques. Il s'intéressait plus aux mathématiques qu'à tout autre chose, le base-ball excepté ; en suivant les matchs à la télévision ou à la radio, il me marmonnait des explications à propos des parties et des joueurs, moi qui ne savais même pas la différence entre une balle et une batte. Souvent je lui demandais d'arrêter, alors il secouait la tête et disait : « Moi qui ai toujours rêvé d'une femme docile, regarde sur quoi je suis tombé ! » et nous discussions de la docilité, comme si c'était une bien modeste exigence de la part d'un homme et il affirmait que seuls les hommes bouffis de vanité ou névrosés éprouvaient le besoin de rechercher des « types » de femmes – les autres prenaient ce qu'ils trouvaient.

La lecture au petit bonheur, le choix de n'importe quel livre contribuait à enrichir un esprit remarquable, lucide, précis, respectueux des faits. Il conçut une aversion aussi solide que durable pour un homme qui affirmait avec insistance que le maquereau était apparenté au hareng et, un jour, il quitta mon salon pendant qu'un écrivain célèbre parlait sans en savoir grand-chose de l'existentialisme ; il refusa de descendre dîner avec cet écrivain car, disait-il « cet homme est la plus grande perte de temps depuis l'invention du mah-jong. Les menteurs sont des raseurs ». Un voisin sonna un jour à la porte pour lui demander comment on pourrait arrêter une fuite dans une piscine et il le savait ; le fils de mon fermier lui demanda comment faire un piège pour attraper les tortues d'eau et il le savait ; né au Maryland, d'origine catholique (mais ayant depuis longtemps rompu avec l'Église) il en savait plus long que moi sur le judaïsme et plus sur la musique, la cuisine et l'architecture de La Nouvelle-Orléans, que mon père, qui avait grandi là-bas.

Un jour, voulant m'informer sur la fabrication des tout premiers carreaux de verre pour les fenêtres, je me préparais à consulter l'encyclopédie, mais Hammett me renseigna avant que je l'eusse ouverte ; il connaissait les diverses espèces d'algues ; durant quatre semaines, il étudia la pollinisation croisée du maïs et, pendant de très nombreux mois, la physique du plasma. C'était là plus que des simples lectures, il s'agissait vraiment d'un homme au travail. N'importe quel livre ou presque faisait l'affaire – il était pris d'une pointilleuse impatience quand je lisais des lettres ou des ouvrages de critique et s'y référait comme « mes livres de faix », tout juste bons à maintenir l'équilibre en montant l'escalier pour aller se coucher.

Il me sembla toujours étrange qu'il aimât tant les livres et s'intéressât si peu aux hommes qui les écrivaient. (Il y avait, bien sûr, des exceptions ; il aimait Faulkner et nous passions de bonnes soirées à boire ensemble pendant les séjours de Faulkner à New York au cours des années 30.) Il serait même plus précis de dire qu'il se plaisait avec d'autres écrivains quand ils parlaient de livres et les quittait dans le cas contraire. Mais il était profondément touché par la peinture – il s'essaya lui-même à peindre jusqu'à l'été où il ne fut plus capable de tenir debout devant un chevalet et la toute dernière promenade à

pied que nous fîmes nous mena au Metropolitan Museum – et par la musique. Mais je ne me souviens pas qu'il ait jamais aimé un peintre ou un musicien. Je me souviens en revanche de lui avoir entendu dire qu'à son avis ils étaient tous des paons. Il ne manquait jamais de charité envers les petites gens, il était souvent trop impatient avec les célébrités.

Bien des hommes, certes, sont heureux à l'Armée, mais jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, je n'en avais jamais connu et ne le souhaitais pas. Je fus, par conséquent atterrée en constatant qu'Hammett était du nombre. J'ignore pourquoi un homme excentrique qui, plus que la plupart des Américains, vivait selon des critères bien personnels, trouvait les restrictions, la discipline et le pénible labeur d'un simple soldat si agréables et distrayants. Peut-être une existence régie par d'autres lui apportait-elle la solution de certains problèmes, offrait-elle un point de chute à un homme qui, de lui-même, était incapable d'aller au-devant des gens, entretenait-elle en lui un sentiment de fierté à l'idée qu'un homme de quarante-huit ans pût se montrer l'égal de garçons qui avaient la moitié de son âge ; peut-être était-ce tout cela ; peut-être simplement aimait-il son pays et estimait-il que cette guerre devait être faite. Quelles que fussent les raisons d'Hammett, les épreuves des îles Aléoutiennes n'en furent pas pour lui. Je possède de nombreuses lettres décrivant leur beauté *et*, pendant des années, il parla de retourner les voir. Il suivit là-bas un stage d'entraînement et dirigea la publication d'un très bon journal militaire ; la mise en page était claire, les nouvelles précises, les plaisanteries drôles. Il devint un personnage quasi légendaire dans le secteur militaire Alaska-Aléoutiennes. J'ai parlé à bien des hommes qui ont servi avec lui et je conserve la lettre de l'un d'entre eux.

J'étais un gosse, à l'époque. Nous en étions tous. Le coin était affreux, mais il y avait Hammett, quand je suis arrivé là-bas ; certains l'appelaient Papa, d'autres Pépé ; il était le patron du journal, avec une grosse influence sur nous tous ; dans un sens, je crois qu'il nous faisait plus peur que le colonel, et encore, il devait bien faire peur au colonel aussi... Je me souviens tris bien qu'un jour, on était rentré dans notre baraquement en gueulant et en se plaignant, et il était là, en train de lire, couché sur son bat-flanc. Alors, il a levé les yeux, il a souri et on l'a tous bouclée. Personne ne voulait s'approcher de son lit ou le déranger. S'il apprenait qu'on avait besoin d'aide ou d'argent, il arrivait tout de suite. Il a tout payé pour la permission et le mariage d'un des gars. Comme un autre avait récolté une ardoise affolante dans un bar à Nome, il a donné au type qui nettoyait les toilettes à Nome l'argent pour tout régler et dire que la note était à son compte au cas où l'Armée poserait la question... Une flopée de gars faisaient plus que se plaindre... Ils devenaient à moitié dingues. Et pourquoi pas ? On avait le pire des temps dans le plus sinistre des trous, aucun combat en perspective, des coups de bise incessants quand on allait aux feuillées en rampant parce que, si on se redressait, on risquait d'être expédié par le vent en Sibérie, avec au

programme des réjouissances un mélange d'Olivia de Haviland à l'écran et d'enregistrements de W.H. Auden. Mais, le plus gros souci, c'étaient les femmes. Au bout d'un an passé là-bas, toutes sortes de rumeurs circulaient sur l'effet que ça nous avait fait d'en être privés. Je me souviens de palabres dans notre baraque à propos des dattiers du célibat. Hammett écoutait un moment, souriait, se remettait à lire ou, quand la discussion devenait trop bruyante, il soupirait et s'endormait (À cause du journal, il commençait son travail vers deux heures du matin.) Une nuit que la séance faisait un raffut terrible et qu'un gosse gueulait comme un putois, Hammett s'est levé de sa couchette pour aller travailler. Le gosse a braillé : « Qu'est-ce que t'en penses, Papa ? Dis quelque chose ! — D'accord, a répondu Hammett, une femme, ce serait bien agréable, mais d'en être privé ne vous fait pas tomber les dents ou les cheveux, et, si vous devenez cinglés, c'est que vous le seriez devenu de toute façon, et si vous autres, gamins, n'arrêtez pas ce cirque, moi, je déménage dans une autre baraque. À part ça, sous mon lit, il y a une bouteille de scotch, alors buvez un coup et tâchez de roupiller. » Là-dessus, il est sorti pour aller à son boulot. Nous avons tous eu si peur de le perdre que nous n'avons plus jamais parlé de ça devant lui.

Mais, comme je l'ai dit, les années qui suivirent la guerre, de 1945 à 1948, ne furent pas de bonnes années. Ses abus de boisson se firent plus excessifs et prirent un caractère absurde, aveugle, que je n'avais pas connu jusque-là. Je sus alors que je devais m'en aller de mon côté. Je ne veux pas dire que nous étions séparés, mais simplement que nous nous voyions moins souvent, que nous étions moins proches l'un de l'autre. Pourtant, même durant ces années-là, nous passâmes encore à la ferme des journées d'automne merveilleuses à chasser, faire des pâtés d'écureuil ou des saucisses, sans compter tous les livres qu'il lisait pendant que j'essayai d'écrire une pièce. Je le vois encore maintenant se levant pour aller mettre une bûche sur le feu et venir me secouer. Il jurait que je disais toujours : « Je ne dormais pas ; je réfléchissais. » Alors il riait et déclarait : « Bien sûr. Il y a une heure que tu dors, mais des tas de gens réfléchissent mieux quand ils sont endormis et toi tu en fais partie. »

En 1952, je dus vendre la ferme. J'allai m'installer à New York et Dash loua une petite maison à Katonah. J'allais le voir une fois par semaine, il venait une fois par semaine à New York et nous nous parlions au téléphone tous les jours. Mais il voulait être seul – ou du moins le pensais-je alors – mais je n'en suis plus si sûre maintenant, car j'ai appris que les hommes fiers qui sont incapables de demander quoi que ce soit peuvent être des personnages remarquables dans la vie et les romans, mais sont difficiles à vivre et à comprendre. En tout cas, au fil des années, il se mua en ermite et son affreuse petite maison de campagne devint de plus en plus laide, avec les livres empilés sur tous les sièges, pas un endroit où s'asseoir, et trente centimètres de courrier resté sans réponse empilé sur la table. Les signes de la maladie se multipliaient autour de lui ; c'était le phonographe qui ne tournait

plus, la machine à écrire inutilisée, les gadgets absurdes qu'il aimait tant abandonnés dans leurs paquets intacts. Quand j'arrivais pour mes visites hebdomadaires, nous ne parlions guère, et, quand c'était lui qui venait pour ses visites hebdomadaires, il était exténué par ce court trajet.

Peut-être me fallut-il trop longtemps pour me rendre compte qu'il ne pouvait plus vivre seul et, même après l'avoir compris, je ne savais pas comment le formuler. Un jour, tout de suite après qu'il m'eut fait promettre de ne plus lire Lil'Abner, comme je riaais de la véhémence de son ton, il parut brusquement embarrassé — il avait toujours l'air embarrassé quand il avait une confidence personnelle à faire — et il me dit : « Je ne peux plus vivre seul. Je baisse de plus en plus. Je vais entrer dans un hôpital d'anciens combattants. Ce sera parfait. On se verra tout le temps et je ne veux pas que tu verses de larmes. » Mais je versai des larmes, deux jours durant, et finalement il consentit à venir s'installer dans mon appartement. (Même maintenant, tandis que j'écris, je suis encore à la fois irritée et amusée en songeant que tout devait toujours se plier à ses conditions ; il y a quelques minutes, je me suis levée de ma machine pour le vitupérer à ce propos, comme s'il pouvait encore m'entendre. J'en sais toujours aussi peu sur la nature de l'amour romantique que lorsque j'avais dix-huit ans, mais je connais bien ce plaisir profond né de l'intérêt qui ne se dément pas, l'excitation qu'engendre le désir de savoir ce que autre pense, fera, ne fera pas, les tours joués ou déjoués, le lien ténu qui se mue en cordage avec les années et qui, dans mon cas, reste là, suspendu dans le vide, longtemps après la mort. Je ne sais pas trop ce qu'Hammett penserait du reste de ces notes qui le concernent, mais je suis certaine que, dans sa malignité, il serait ravi de me voir fâchée contre lui aujourd'hui.) Ainsi passa-t-il ses quatre dernières années avec moi. Pendant tout ce temps, il y eut des moments difficiles et certains très pénibles, mais c'était un plaisir inexprimé de penser qu'après avoir vécu auparavant tant d'années ensemble, tant détruit et si peu réparé, nous avions tenu bon. Parfois, je déplorais cette extrême réserve, de règle entre nous et dont nous sortions si rarement, et pressentant que la mort n'était plus loin, je tentais d'obtenir une sorte de gage qui me resterait par la suite. Un jour, je lui dis : « Nous nous en sommes bien tirés, tous les deux, n'est-ce pas ? — Bien est un grand mot pour moi, répondit-il. Pourquoi ne pas dire simplement que nous nous en sommes mieux tirés que la plupart des autres ? »

La veille du Nouvel An 1960, je laissai Hammett aux soins d'une infirmière efficace et compréhensive pour aller passer quelques heures avec des amis. Je quittai leur maison à minuit et demi, ignorant que l'infirmière avait commencé à m'appeler quelques minutes après. Comme j'entrais dans la chambre d'Hammett, je le trouvai assis à sa table, le visage aussi éveillé, aussi animé qu'à l'époque où il buvait. Sur ses genoux était posé un lourd volume d'estampes japonaises qu'il avait acheté et beaucoup apprécié bien des années avant. Montrant du doigt une estampe, il disait à l'infirmière : « Regardez-moi ça, mon chou, c'est merveilleux. » Je m'approchai de lui, et l'infirmière fit

mine de s'écarter, mais il lui prit la main et la baisa, avec les mêmes manières charmantes et enjôleuses que dans sa jeunesse, tout en levant la tête pour me faire un clin d'œil. Le livre était posé à l'envers, si bien que l'infirmière n'avait pas besoin de murmurer le mot « irrationnel ». À dater de ce jour-là – nous le conduisîmes à l'hôpital le lendemain matin – je n'ai jamais su et ne saurai jamais ce que signifie le mot « irrationnel ». Hammett refusait toute forme de soins, toute assistance des infirmières ou des médecins avec une sorte d'inébranlable et de mystérieuse lassitude. Avant la nuit du livre placé à l'envers, nous avions projeté de partir pour Cambridge, car j'avais un contrat d'enseignement à Harvard. Un livre à l'envers aurait dû m'avertir que la fin était proche, mais je ne voulais pas l'admettre, aussi me rendis-je en avion à Cambridge où je trouvais une maison de santé pour Dash à qui j'en parlai le soir même, à mon retour. « Mais comment irons-nous à Boston ? » demanda-t-il. Je lui répondis que nous prendrions une ambulance et je crois que, pour la première fois de sa vie, il répondit « Cela va coûter trop cher. – Si c'est le cas, repris-je, nous prendrons une carriole bâchée. » Il sourit et observa : « C'est peut-être toujours de cette façon-là que nous aurions dû voyager, après tout. » Je me sentis moins inquiète, certaine d'une rémission. J'avais tort. Avant six heures le lendemain matin, je reçus un appel de l'hôpital. Hammett était entré dans le coma. Tandis que, du seuil de la chambre, je me précipitais vers son lit, il donna un dernier signe de vie : ses yeux s'ouvrirent avec une expression de surprise choquée et il essaya de lever la tête. Mais il ne devait plus reprendre conscience et mourut deux jours après.

Lillian Hellman

LE GRAND BRAQUAGE

(The big Knockover)

Je trouvai Paddy le Mex dans la boîte de Jean Larrouy.

Paddy – un aimable repris de justice qui ressemblait au roi d’Espagne – me montra ses grandes dents blanches en un large sourire, repoussa une chaise pour moi du bout du pied et dit à la fille qui se trouvait à sa table :

— Nellie, je te présente le seul poulet au cœur d’or de San Francisco. Ce petit gros ferait n’importe quoi pour n’importe qui, pourvu qu’en fin de compte il puisse l’expédier à l’ombre pour la vie. (Il se tourna vers moi, m’indiquant la fille avec son cigare.) Nellie Wade, et tu trouveras rien sur elle. Elle a besoin de travailler – son vieux est bootlegger.

C’était une fille mince vêtue de bleu – la peau blanche, de longs yeux verts, de courts cheveux châtons. Son visage morose s’anima, soudain embelli, lorsqu’elle me tendit la main en travers de la table, et nous nous mîmes à rire tous les deux, nous moquant de Paddy.

— Cinq ans ? demanda-t-elle.

— Six, rectifiai-je.

— Merde ! dit Paddy en souriant et en faisant signe à un garçon. Un jour quand même, j’arriverai bien à blouser un flic !

Jusqu’à présent, il les avait tous blousés – il n’avait jamais dormi en cabane.

Je regardai la fille de nouveau. Six ans auparavant, cette Ange Grace Cardigan avait escroqué dans les grandes largeurs une douzaine de gars de Philadelphie. Dan Morey et moi l’avions coincée, mais aucune de ses victimes n’avait voulu témoigner contre elle, et elle avait donc été relâchée. C’était une môme de dix-neuf ans à l’époque, mais déjà une arnaqueuse de première.

Au milieu de la piste, une des filles de Larrouy commença à chanter : « Dis-moi ce que tu veux et je te dirai ce que tu auras. » Paddy le Mex inclina une bouteille de gin au-dessus des verres de ginger ale que le serveur avait apportés. Nous bûmes et je donnai à Paddy un morceau de papier où étaient inscrits un nom et une adresse.

— Itchy Maker m’a demandé de te refiler ça, expliquai-je. Je l’ai vu à la taule de Foison hier. C’est sa mère, à ce qu’il dit, et il veut que tu ailles la voir pour lui demander si elle a besoin de quelque chose. Ce qu’il veut dire, je suppose, c’est que tu dois lui donner sa part du dernier coup que vous avez fait ensemble.

— Tu vas me vexer, dit Paddy en empochant le papier et en reprenant la

bouteille de gin.

J'avalai d'une lampée le deuxième ginger ale au gin et, joignant les pieds, me préparai à me lever pour regagner mes pénates. À cet instant, quatre des clients de Larrouy entrèrent dans l'établissement. Et, reconnaissant l'un d'entre eux, je restai sur ma chaise.

Il était grand et mince et fringué avec élégance à la dernière mode. Des yeux aigus, un visage aigu, des lèvres minces comme des lames de couteau sous la petite moustache effilée – Bluepoint Vance. Je me demandai ce qu'il pouvait bien fabriquer à quatre ou cinq mille kilomètres de son terrain de chasse de New York.

Tout en m'interrogeant, je détournai la tête et fis mine de m'intéresser à la chanteuse qui susurrail maintenant à la clientèle : « Je veux devenir clodo. » Derrière elle, dans un coin, je repérai un autre visage familier en provenance d'une autre ville – Happy Jim Hacker, un tueur de Detroit au visage rond et rose, deux fois condamné à mort et deux fois gracié.

Lorsque je me tournai de nouveau, Bluepoint Vance et ses trois compagnons étaient venus s'installer à deux tables de la nôtre. Il nous tournait le dos. J'examinai ses petits camarades.

En face de Vance était assis un jeune géant rouquin aux larges épaules, aux yeux bleus et dont le visage coloré avait une certaine beauté dans le genre brute épaisse. À sa gauche, se trouvait une brune au regard fuyant coiffée d'un chapeau cloche informe. Elle parlait à Vance. L'attention du géant roux était accaparée par le quatrième personnage du groupe, à sa droite. Elle le méritait.

Elle n'était ni grande ni petite, ni mince ni ronde. Elle portait une sorte de tunique russe noire, bordée de vert et surchargée de trucs en argent. Un manteau de fourrure noir était étalé sur le dossier de la chaise derrière elle. Elle devait avoir environ vingt ans. Ses yeux étaient bleus, sa bouche rouge, ses dents blanches, l'extrémité de ses cheveux qui dépassaient de son turban noir, vert et argent était châtain, et elle avait un nez. Sans trop se monter le bourrichon sur les détails, disons qu'elle était jolie. Je le dis. Paddy le Mex approuva d'un « Tu parles, oui ! » et Ange Grace suggéra que j'aille dire à Red O'Leary que je trouvais jolie sa petite amie.

— Red O'Leary, le grand caïd ? demandai-je en me laissant glisser plus bas sur ma chaise pour pouvoir allonger un pied sous la table entre Paddy et Ange Grace. Et qui est sa ravissante petite amie ?

— Nancy Regan, et l'autre, c'est Sylvia Yount.

— Et le gandin qui nous tourne le dos ? insistai-je.

Le pied de Paddy, à la recherche de celui de la fille, sous la table, heurta le mien.

— Ne me flanque pas de coups de pied, Paddy, lui demandai-je. Je serai sage. De toute façon, je ne vais pas rester ici à récolter des bleus. Je rentre chez moi.

Après avoir échangé des salamalecs avec eux, je me dirigeai vers la sortie, prenant soin de tourner le dos à Bluepoint Vance.

À la porte, je dus m'écarter d'un pas pour laisser entrer deux hommes. Tous deux me connaissaient, mais ils ne m'accordèrent pas un regard – Sheeny Holmes (pas le vieux renard qui avait monté le pillage de Moose Jaw du temps des voitures à cheval) et Denny Burke, le roi de l'île aux Grenouilles à Baltimore. Une bonne équipe – aucun n'aurait songé à supprimer une vie à moins d'être assuré d'un solide bénéfice et d'une égale protection politique.

Au-dehors, je tournai en direction de Kearny Street, déambulant sans me presser, songeant que la boîte de Larrouy avait fait son plein de truands ce soir-là et que nous semblions avoir parmi nous plus qu'une pincée de visiteurs de marques. Une ombre sous un porche interrompit mes cogitations.

— Psst ! fit l'ombre.

Je m'arrêtai et examinai l'ombre et finis par reconnaître Beno, un vendeur de journaux camé qui m'avait refilé des tuyaux par-ci par-là dans le passé – quelques-uns bons, d'autres crevés.

— J'ai sommeil, grommelai-je en rejoignant Beno et sa brassée de journaux sous le porche, et je connais déjà l'histoire du Mormon qui bégayait, alors si c'est à ça que tu penses, dis-le, et je passe mon chemin.

— Les Mormons, je sais rien dessus, protesta-t-il, mais je sais autre chose.

— Alors ?

— C'est facile pour vous de dire « alors », mais ce que je veux savoir, moi, c'est ce que ça peut me rapporter.

— Laisse-toi choir dans ce joli coin de porte et pique un petit roupillon, lui conseillai-je en repartant vers la rue. Ça ira mieux quand tu te réveilleras.

— Hé ! Écoutez ! J'ai quelque chose pour vous. Parole !

— Alors ?

— Écoutez ! (Il se rapprocha, chuchotant.) Y a un coup qui se monte contre la Seaman's National. Je sais pas quoi au juste, mais c'est vrai. Parole ! Je vous emmène pas en balançoire. J'peux pas vous refiler des blazes. Vous savez que je le ferais si je les connaissais. Parole ! Allongez-moi dix tickets. Ça vaut bien ça pour vous, pas vrai ? C'est du premier choix, parole !

— Ouais, du premier choix, comme ta came !

— Non ! Parole, je...

— Alors, c'est quoi, ce coup ?

— Je sais pas. Tout ce que je sais, c'est que la Seaman va se faire braquer. Parole !

— Où tu as appris ça ?

Beno secoua la tête. Je lui mis un dollar d'argent dans la main.

— Fais-toi une autre piquouse et invente le reste, lui dis-je, si je trouve ça assez drôle, je te donnerai les neuf autres dollars.

Je poursuivis mon chemin jusqu'au coin de la rue, le front plissé en réfléchissant à l'histoire de Beno. En elle-même, elle donnait l'impression de ce qu'elle était sans doute – un bobard destiné à soutirer un dollar à un flic crédule. Mais ce n'était pas uniquement ça. La boîte de Larrouy – l'une parmi tant d'autres dans une ville qui en comportait bon nombre – grouillait ce soir-

là de malfrats qui étaient des menaces pour la vie et la propriété des gens. Ça valait la peine de se renseigner un peu, d'autant que la compagnie d'assurance couvrant la Seaman's National Bank était cliente de la Continental Detective Agency.

Passé l'angle de la rue, après avoir parcouru six ou sept mètres le long de Kearny Street, je m'arrêtai.

Dans la rue que je venais de quitter avaient retenti deux détonations, provenant d'un pistolet de gros calibre. Je revins sur mes pas. En tournant le coin, je vis un groupe d'hommes rassemblés un peu plus haut dans la rue. Un jeune Arménien – un élégant jeune homme de dix-neuf ou vingt ans – me croisa, avançant dans l'autre direction d'un pas léger, les mains dans ses poches, en sifflotant *Broken Hearted Sue*.

Je rejoignis le groupe – qui tendait à devenir une vraie foule – massé autour de Beno. Beno était mort, et le sang qui s'écoulait de deux trous dans sa poitrine maculait au-dessous de lui les journaux froissés.

Je retournai chez Larrouy et jetai un coup d'œil à l'intérieur. Bluepoint Vance, Nancy Regan, Sylvia Yount, Paddy le Mex, Ange Grace, Denny Burke, Sheeny Holmes, Happy Jim Hacker – aucun d'entre eux n'était là.

Retournant près de Beno, j'attendis, adossé à un mur, l'arrivée de la police qui posa des questions, n'apprit rien, ne trouva aucun témoin et repartit, emportant ce qui restait du petit vendeur de journaux.

Je rentrai chez moi et me couchai.

Le lendemain matin, je passai une heure aux archives de l'Agence, à fouiller dans la galerie de portraits et les dossiers. Nous n'avions rien sur Red O'Leary, Denny Burke, Nancy Regan et Sylvia Yount, et seulement quelques indications hypothétiques sur Paddy le Mex. Il n'y avait pas non plus d'affaires qui puissent être sans hésitation imputées à Ange Grace, Bluepoint Vance, Sheeny Holmes et Happy Jim Hacker, mais leurs photos étaient là. À dix heures, l'heure d'ouverture des banques, je me mis en route pour la Seaman's National, muni de ces photos et du tuyau de Beno.

Le bureau de San Francisco de la Continental Detective Agency est situé dans un immeuble de Market Street. La Seaman's National Bank occupe le rez-de-chaussée d'un vaste immeuble gris de Montgomery Street, le centre du quartier financier de San Francisco. En temps normal, étant donné que je déteste parcourir à pied, ne fût-ce que sept cents mètres si ce n'est pas nécessaire, j'aurais pris le tramway. Mais il y avait un encombrement dans Market Street, et je me mis donc en marche, bifurquant dans Grant Avenue.

Au bout de deux ou trois blocs, je commençai à me rendre compte qu'il se passait quelque chose d'inhabituel dans ce quartier de la ville vers lequel je me dirigeais. Des bruits, tout d'abord – des grondements, des craquements, des explosions. À Sutter Street, un homme me croisa, se tenant la figure à deux mains et gémissant tandis qu'il essayait de remettre en place sa mâchoire disloquée. Sa joue était à vif.

Je descendis Sutter Street. Elle était engorgée par un embouteillage qui

allait jusqu'à Montgomery Street. Des hommes tête nue et surexcités couraient en tous sens. Les bruits d'explosion étaient plus distincts. Une voiture pleine de policiers me dépassa, roulant aussi vite que la circulation le lui permettait. Une ambulance remonta la rue, actionnant son timbre et roulant sur le trottoir où l'embouteillage était pire encore.

Je traversai Kearny Street au trot. De l'autre côté de la rue, deux agents couraient. L'un avait son pistolet à la main. Les bruits d'explosion formaient un roulement de tambour continu un peu plus haut.

Quand je tournai le coin de Montgomery Street, je constatai qu'il n'y avait presque pas de piétons en vue. Le milieu de la rue était encombré de camions, de voitures particulières, de taxis – abandonnés là. Deux cents mètres au-delà, entre Bush et Pine Street, la fête battait son plein.

Là où les festivités étaient les plus gaies, c'était au milieu du bloc d'immeubles où la Seaman's National Bank et la Golden Gate Trust Company se font face de part et d'autre de la rue.

Pendant les six heures qui suivirent, je m'affairai plus activement encore qu'une puce sur une grosse dame.

En fin d'après-midi, j'observai une pause dans ma chasse à courre et me rendis au bureau pour tailler une bavette avec le Vieux. Un grand type replet de plus de soixante-dix ans, mon patron, avec une moustache blanche, un teint de bébé, un visage de grand-père, des yeux bleus bienveillants derrière des lunettes sans monture, et pas plus de chaleur dans ses fibres que dans la corde du bourreau. Cinquante années passées à pourchasser les malfaiteurs pour la Continental l'avaient dépouillé de tout sauf de son intelligence et d'un vernis de politesse attesté par une voix douce et un sourire aimable qui restait immuable, que les choses aillent bien ou mal – et tout aussi dénué de sens dans un cas comme dans l'autre. Nous qui étions sous ses ordres étions fiers de son absence d'entrailles. Nous affirmions qu'il aurait pu cracher des glaçons en plein mois de juillet et, entre nous, nous l'appelions Ponce Pilate, parce qu'il souriait poliment lorsqu'il nous envoyait nous faire crucifier au cours de missions suicidaires.

Il se détourna de la fenêtre à mon entrée, m'indiqua un fauteuil d'un signe de tête et lissa sa moustache du bout de son crayon. Sur son bureau, les journaux de l'après-midi proclamaient la nouvelle du double pillage de la Seaman's National Bank et de la Golden Gate Trust Company en cinq couleurs.

— Quelle est la situation ? demanda-t-il, comme quelqu'un s'enquérant du temps.

— La situation est glorieuse, répondis-je. S'il n'y avait pas cent cinquante truands dans le coup, il n'y en avait pas un. J'en ai repéré personnellement une centaine – ou du moins, je le crois – et il y en avait des flopées que je n'ai pas vus, planqués dans des coins d'où ils pouvaient bondir et mordre quand on avait besoin de mâchoires fraîches. Et ils ont mordu, en plus. Ils sont tombés sur les flics et les ont joyeusement lessivés, à l'aller comme au retour. Ils ont

attaqué les deux banques à dix heures pile, ont investi tout le pâté de maisons, chassé les gens raisonnables, buté les autres. Le pillage lui-même était du gâteau pour une troupe de cette importance. Vingt ou trente d'entre eux sur chacune des banques pendant que les autres tenaient la rue. Il leur suffisait d'emballer la camelote et de la ramener chez eux.

» Il se tient en ce moment, là-bas, une réunion de businessmen étouffés d'indignation, des actionnaires qui roulent des yeux fous et se dressent sur leurs pattes de derrière pour réclamer à cor et à cri la peau du chef de la police. La police n'a pas fait de miracles, c'est évident, mais aucune police n'est équipée pour encaisser un coup de ce calibre, même si elle est persuadée du contraire. Toute l'affaire a duré moins de vingt minutes. Il y avait, disons, cent cinquante truands sur le coup, armés jusqu'aux dents, et dont chaque geste était minuté à la seconde près. Comment allez-vous masser suffisamment de flics là-bas, évaluer l'importance du coup, dresser votre plan de bataille et le mettre à exécution en si peu de temps ? C'est facile de dire que la police devrait prendre ses précautions à l'avance et prévoir des effectifs suffisants pour tous les cas d'urgence, mais ces mêmes zèbres qui braillent « Pourriture ! » là-bas seraient les premiers à glapir « Au vol ! » si leurs impôts étaient augmentés de deux *cents* pour payer plus de policiers et de matériel.

» Mais la police a loupé le coche – il n'y a pas de problème là-dessus – et une collection de gros bonnets sont bons pour la guillotine. Les voitures blindées ne valaient rien, et les grenades ont servi fifty-fifty, vu que les bandits pratiquaient aussi ce petit jeu. Mais le vrai désastre, dans tout ce ramdam, ça a été les mitrailleuses de la police. Les banquiers et autres courtiers prétendent qu'elles étaient trafiquées. Qu'elles aient été délibérément sabotées ou simplement mal entretenues, on ne le saura jamais, mais un seul de ces sacrés engins a été foutu de tirer, et encore pas trop bien.

» La retraite s'est faite vers le nord, sur Montgomery vers Columbus. Le long de Columbus, le cortège s'est disloqué, par petits groupes de voitures, dans les rues latérales. La police est tombée dans une embuscade entre Washington et Jackson et le temps qu'ils réussissent à se dégager en tiraillant, les voitures des bandits s'étaient dispersées dans toute la ville. La plupart d'entre elles ont été retrouvées depuis, vides.

» Les rapports ne sont pas encore tous arrivés, mais pour le moment la situation est en gros la suivante : le butin représente Dieu sait combien de millions ; probablement la plus riche moisson jamais récoltée par des civils armés. Seize flics ont été descendus et trois fois autant blessés. Douze innocents spectateurs, employés de banque et autres, ont été tués et à peu près autant malmenés. Il y a deux bandits et cinq blessés qui pourraient être, soit des truands, soit des curieux qui se sont approchés d'un peu trop près. Les gangsters ont perdu neuf hommes identifiés et trente et un prisonniers qui sont, pour la plupart, amochés.

» L'un des morts était le Gros Clarke. Vous vous souvenez de lui ? Il s'est

évadé à coups de pétard de la salle du tribunal de Des Moines, il y a trois ou quatre ans. Eh bien, dans sa poche, nous avons trouvé un bout de papier, un plan de Montgomery Street entre Pine et Bush, le bloc où s'est déroulée l'attaque. Au dos du plan étaient tapées des instructions précisant ce qu'il devait faire et quand. Une croix sur le plan indiquait où il devait garer la voiture dans laquelle il est arrivé en compagnie de sept hommes et un cercle délimitait l'endroit où il devait se tenir avec eux, à surveiller la situation en général et les fenêtres et les toits des immeubles d'en face en particulier. Les chiffres 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, sur le plan indiquaient les porches, les perrons, une fenêtre en retrait, etc., qui leur serviraient d'abris au cas où il leur faudrait échanger des pruneaux avec des tireurs postés à ces fenêtres et sur ces toits. Clarke ne devait pas s'occuper de l'extrémité du bloc donnant vers Bush Street, mais si la police chargeait du côté de Pine Street, il devait y amener ses hommes, les postant aux points marqués *a, b, c, d, e, f, g* et *h*. Son corps a été retrouvé au *a*. Toutes les cinq minutes durant l'attaque, il devait envoyer un homme à une voiture garée dans la rue à un point indiqué sur le plan par une étoile, pour voir s'il y avait de nouvelles instructions. Il devait dire à ses hommes que, s'il était descendu, l'un d'entre eux devait aller le signaler à la voiture et qu'un nouveau chef leur serait désigné. Quand le signal de la retraite serait donné, il devait envoyer un de ses hommes jusqu'à la voiture avec laquelle il était venu. Si elle était toujours en état de marche, l'homme devait en prendre le volant, sans dépasser l'auto qui le précédait. Si elle était déglinguée, l'homme devait aller chercher des instructions à la voiture marquée d'une étoile pour savoir comment s'en procurer une autre. Je suppose qu'ils escomptaient trouver assez de voitures en stationnement pour résoudre ce problème. Pendant que Clarke attendait sa voiture, lui et ses hommes devaient arroser de plomb au maximum toutes les cibles se présentant dans leur secteur, et aucun d'entre eux ne devait monter à bord de la voiture avant qu'elle n'arrive à sa hauteur. Ils devaient alors remonter Montgomery jusqu'à Columbus et, de là, jusqu'à... mystère.

» Vous vous rendez compte ? demandai-je. Cent cinquante gangsters, divisés en groupes dirigés par des chefs avec des plans et horaires indiquant ce que chaque homme doit faire, indiquant la bouche d'incendie derrière laquelle il doit s'agenouiller, la brique sur laquelle il doit grimper, là où il doit cracher, tout sauf le nom et l'adresse du flic qu'il doit descendre ! Encore une chance que Beno n'ait pas pu me donner tous les détails : j'aurais conclu à un rêve de drogué !

— Très intéressant, dit le Vieux avec un sourire poli.

— Le plan du Gros n'est pas le seul que nous ayons trouvé, poursuivis-je. J'ai vu quelques amis parmi les tués et les prisonniers, et la police est encore en train d'en identifier d'autres. Certains sont des truands locaux, mais la plupart semblent des produits d'importation. Detroit, Chicago, New York, Saint-Louis, Denver, Portland, Los Angeles, Philly, Baltimore – toutes ces villes paraissent avoir envoyé des délégués. Dès que la police aura fini de les

identifier, j'en ferai une liste.

» Parmi ceux qui n'ont pas été cueillis, Bluepoint Vance donne l'impression d'être le meneur de jeu. Il se trouvait dans la voiture qui dirigeait les opérations. Je ne sais pas qui d'autres était avec lui. Le petit La Tremblote participait à la fiesta et je crois bien qu'A.B.C. MacCoy le Courtaud en était, bien que je ne l'aie pas vue très distinctement. Le sergent Bender m'a dit qu'il avait repéré Toots Salda, et Morgan a vu le Môme Ci-et-Çà. C'est un bon échantillonnage de la faune en question : truands, arnaqueurs et autres malfrats venus de tout le mi tan.

» Le Palais de Justice a été un vrai abattoir tout l'après-midi. Les flics n'ont tué aucun de leurs invités – pas que je sache – mais les arguments frappants doivent pleuvoir, ça ne fait pas un pli. Les journalistes qui aiment sangloter sur ce qu'ils appellent le troisième degré devraient aller faire un tour là-bas. Après avoir été un peu secoués, certains des invités ont parlé. Mais, l'ennui, c'est qu'ils ne savent pas grand-chose. Ils connaissent quelques noms : Denny Burke, Toby les Grandes Feuilles, le Vieux Pete, le Gros Clarke et Paddy le Mex ont été cités, et ce sont des renseignements assez utiles, mais toute la force de persuasion des forces de police ne peut rien leur soutirer d'autre.

» La combine semble avoir été organisée de cette façon : Denny Burke, par exemple, est connu comme un roublard de première à Baltimore. Eh bien, Denny prend huit ou dix candidats possibles, un par un. « Ça te dirait de ramasser un peu d'oseille sur la Côte ? il demande. – À faire quoi ? veut » savoir l'amateur. – À faire ce qu'on te dit, réplique le roi de l'Île aux Grenouilles. – Tu me connais. Je te dis que c'est le coup le plus fumant qu'on ait jamais monté, un truc du tonnerre et sans bavure. Tous ceux qui en seront rentreront chez eux bourrés de fric – et, s'ils font pas de connerie, ils rentreront chez eux. C'est tout ce que je peux dire. Si ça te plaît pas, oublie-moi. »

» Et tous ces zèbres connaissaient bien Denny, en effet, et s'il disait que le boulot en valait le coup, ça leur suffisait. Alors, ils ont accepté. Il ne leur a rien dit. Il a veillé à ce qu'ils aient de l'artillerie, leur a donné à chacun un billet pour San Francisco et vingt dollars et leur a dit où le retrouver ici. Hier soir, il les a rassemblés et leur a annoncé qu'ils allaient se mettre au travail ce matin. À ce moment-là, ils avaient déjà suffisamment circulé en ville pour constater qu'elle grouillait de visiteurs de marque, parmi lesquels des grossiums comme Toots Salda, Bluepoint Vance et La Tremblote. Ce matin, ils se sont donc allègrement mis en route sous la direction du roi de l'Île aux Grenouilles pour aller faire leur boulot.

» Les autres ont servi des variantes de la même histoire. La police s'est arrangée pour glisser dans leur prison bondée quelques moutons. Comme la plupart des bandits ne se connaissaient pas entre eux, les moutons jouaient sur le velours, mais tout ce qu'ils ont pu ajouter à ce que nous savions déjà, c'est que les prisonniers comptent bien être délivrés en masse ce soir. Ils ont l'air

de se figurer que leur bande va attaquer la prison et les faire évader. C'est sans doute un bobard, mais, en tout cas, la police sera prête, cette fois.

» Voilà donc où en est la situation pour le moment. La police ratisse les rues, arrête tous ceux qui sont mal rasés ou qui ne peuvent montrer un certificat de bonne conduite signé par leur curé, et elle surveille de près les trains, les bateaux et les voitures qui quittent la ville. J'ai envoyé Jack Counihan et Dick Foley à North Beach faire la tournée des boîtes pour voir s'ils peuvent dénicher quelque chose.

— Vous croyez vraiment que Bluepoint Vante a été le cerveau de l'opération ? s'enquit le Vieux.

— Je l'espère – nous le connaissons.

Le Vieux fit tourner son fauteuil pour pouvoir de nouveau fixer sur la fenêtre son regard débonnaire et, songeur, tapota son bureau avec son crayon.

— Je crains que non, dit-il doucement sur un ton d'excuse. Vance est un criminel retors, décidé et plein de ressources, mais il a une faiblesse, commune à ce genre d'individus. Il est doué pour l'action, pas pour établir des plans à l'avance. Il a exécuté des opérations de grande envergure, mais j'ai toujours pensé qu'un autre tirait les ficelles derrière lui.

Je ne pouvais pas ergoter là-dessus. Si le Vieux disait qu'une chose était ci ou ça, il avait sans doute raison, car c'était un de ces zèbres circonspects qui, regardant par la fenêtre tomber des trombes d'eau, déclarent : « Il me semble qu'il pleut », au cas où, par hasard, quelqu'un renverserait un seau d'eau du toit.

— Et qui est ce demeuré ? demandai-je.

— Vous le saurez probablement avant moi, répliqua-t-il avec un bon sourire.

Je retournai au Palais de Justice et donnai un coup de main aux flics pour frire dans l'huile d'autres prisonniers jusqu'à huit heures, heure à laquelle mon appétit me rappela que je n'avais rien avalé depuis mon petit déjeuner. Je remédiai à cet état de choses, puis me rendis chez Larrouy, sans me presser, afin que l'exercice ne gênât pas ma digestion. Je passai trois quarts d'heure chez Larrouy et n'y vis personne qui m'intéressât particulièrement. Quelques gus de ma connaissance s'y trouvaient, mais ils n'avaient guère envie de m'adresser la parole – il est parfois malsain, dans le milieu, d'être vu en train de vendre des pianos avec un poulet juste après l'exécution d'un coup.

N'obtenant rien chez Larrouy, je me rendis un peu plus haut dans la rue chez Healy le Rital, une autre boîte. J'y fus reçu de la même façon ; on me donna une table et on me laissa tranquille. L'orchestre d'Healy jouait *Don't you cheat* à tout va, et les clients en veine d'athlétisme se démenaient sur la piste de danse. L'un des danseurs était Jack Counihan, les bras bien remplis d'une grande fille à la peau olivâtre avec un visage plaisant et stupide aux traits épais.

Jack était un grand garçon mince de vingt-trois ou vingt-quatre ans entré par hasard au service de l'Agence quelques mois auparavant. C'était son tout

premier boulot et il ne l'aurait probablement pas eu si son père n'avait pas proclamé que, si fiston voulait continuer à avoir accès au tiroir-caisse de la famille, il lui fallait se fourrer dans la tête qu'un diplôme d'université péniblement obtenu ne correspondait pas à une somme de travail suffisante pour toute une existence. Jack était donc entré à l'Agence. Il pensait que le métier de poulet serait distrayant. En dépit du fait qu'il aurait préféré faire une erreur sur la personne au cours d'une arrestation plutôt que dans le choix de sa cravate, c'était un jeune limier qui promettait. Un jeunot sympathique, solidement musclé malgré sa minceur, avec des cheveux lisses, un visage et des manières de gentleman, culotté, rapide, aussi bien avec son cerveau qu'avec les mains, et débordant de cette insouciance gaieté qui était le propre de sa jeunesse. Il était écervelé, bien entendu, et avait besoin d'être tenu, mais je préférerais travailler avec lui plutôt qu'avec un tas de vieux chevaux de retour que je connaissais.

Une demi-heure s'écoula sans que survînt le moindre incident intéressant. Puis un jeune garçon entra chez Healy – un gamin de petite taille, vêtu de façon voyante, avec un pantalon ultra-repassé, des chaussures ultra-cirées et un visage blafard plein d'impudence et extrêmement typé. C'était le gosse que j'avais vu descendre tranquillement Broadway juste après que Beno ait été liquidé.

Me penchant en arrière sur ma chaise de façon à mettre entre nous la tête d'une femme coiffée d'un grand chapeau, je regardai le jeune Arménien se faufiler entre les tables pour en gagner une, dans un coin tout au fond, à laquelle trois hommes étaient assis. Il leur adressa quelques mots sans préambule – une douzaine, pas plus – et s'approcha d'une autre table où était assis un homme brun au nez court. Le jeune gars se laissa tomber sur une chaise en face de Nez-Court, parla un bref instant, ricana aux questions de Nez-Court et commanda un verre. Lorsque son verre fut vide, il traversa la pièce pour aller parler à un type efflanqué à face de vautour, puis il sortit de chez Healy.

Je le suivis et, en passant devant la table à laquelle Jack était installé avec la fille, je croisai son regard. Au-dehors, je repérai le jeune Arménien cent mètres plus loin. Jack Counihan me rattrapa, me dépassa. Un Fatima entre les lèvres, je l'interpellai :

— T'as du feu, mon pote ?

Pendant que j'allumais ma cigarette avec une allumette de la boîte qu'il m'avait donnée, je lui parlai, à l'abri de mes mains :

— Le petit Juif bien sapé, file-lui le train. Je prends la piste à la suite. Je ne le connais pas, mais, s'il a buté Beno parce qu'il m'avait parlé la nuit dernière, il me connaît, lui. Hop ! Vas-y.

Jack empocha ses allumettes, et se mit en marche derrière le gamin. Je lui laissai prendre un peu d'avance et suivis le mouvement. Et alors se passa une chose intéressante.

La rue était assez encombrée de gens, des hommes pour la plupart, dont

certains marchaient tandis que d'autres traînaient aux carrefours ou devant les buvettes sans alcool. Au moment où le jeune Arménien arrivait au coin d'une ruelle où il y avait une lumière, deux hommes surgirent et lui adressèrent la parole, s'écartant légèrement de façon à ce qu'il se trouvât entre eux. Le jeune gars aurait continué à avancer, apparemment sans leur prêter attention, mais l'un d'eux l'en empêcha, un bras tendu devant lui. L'autre sortit sa main droite de sa poche et la brandit sous le nez du jeune homme, faisant étinceler à la lumière le coup-de-poing nickelé qui lui garnissait les jointures. D'un mouvement prompt, le jeune garçon plongeait sous la main menaçante et le bras tendu et se remit à marcher, dépassant l'entrée de la ruelle, sans même regarder par-dessus son épaule les deux hommes qui lui avaient aussitôt emboîté le pas.

Juste avant qu'ils ne l'atteignent, un autre les rejoignit, un homme au large dos, aux longs bras, bâti comme un gorille, que je n'avais pas encore vu. Chacune de ses mains empoigna un des hommes. Les tenant par la nuque, il les écarta brutalement du dos du jeune garçon, les secoua jusqu'à ce que leurs chapeaux tombent à terre, leur cogna le crâne l'un contre l'autre avec un bruit évocateur d'un manche à balai cassé en deux, puis il disparut vers le fond de la ruelle, traînant leurs corps inertes. Pendant ce temps, le jeune gars continuait à avancer d'un air dégagé, sans un regard derrière lui.

Lorsque le fendeur de crânes ressortit de la ruelle, je vis son visage à la lumière – un visage basané et sillonné de rides, large et plat, avec des maxillaires aux muscles saillants comme des fluxions. Il cracha, remonta son pantalon et, d'une démarche chaloupée, suivit le jeune gars.

Ce dernier entra chez Larrouy. Le fendeur de crânes en fit autant. Puis le petit gars ressortit et, dans son sillage – à six mètres derrière, peut-être – le fendeur de crânes se remit en marche. Jack était entré chez Larrouy pendant que j'attendais au-dehors.

— Il continue à porter des messages ?

— Oui. Il a parlé à cinq types là-dedans. Il est drôlement bien protégé, hein ?

— Ouais, acquiesçais-je. Et fais gaffe à ne pas te retrouver coincé entre eux deux. S'ils se séparent, je filerai le fendeur de crânes. Garde le petit Juif.

Nous nous séparâmes et continuâmes notre chasse. Ils nous emmenèrent dans toutes les boîtes de San Francisco, cabarets, gargotes, académies de billard, saloons, hôtels miteux, boutiques de prêteurs sur gages, tapis, toute la lyre. Partout, le gosse trouva des hommes à qui adresser sa douzaine de mots, et entre deux visites il en interpella d'autres au coin des rues.

J'aurais bien aimé pouvoir pister certains de ces oiseaux-là, mais je ne voulais pas laisser Jack seul avec le jeune gars et son garde du corps ; ils semblaient trop importants. Et je ne pouvais pas non plus lancer Jack sur un des autres, car mieux valait pour moi ne pas trop m'approcher du jeune Arménien. Nous continuâmes donc à jouer notre jeu de la même façon, filant nos deux bonshommes de boîte en boîte, tandis que la nuit s'avancait.

Il était passé minuit lorsqu'ils sortirent d'un petit hôtel de Kearny Street, et pour la première fois depuis que nous les avions vus, ils marchèrent ensemble côte à côte jusqu'à Green Street où ils tournèrent vers l'est le long de Telegraph Hill. Au bout d'une centaine de mètres, ils gravirent les marches du perron d'un meublé délabré et disparurent à l'intérieur. Je rejoignis Jack Counihan au coin où il s'était arrêté.

— Les bons vœux ont tous été transmis, hasardai-je, sinon il n'aurait pas fait entrer son garde du corps. Si rien ne se passe d'ici une demi-heure, je me taille. Il va falloir que tu fasses le pet devant la turne jusqu'au matin.

Vingt minutes plus tard, le fendeur de crânes sortit de la maison et commença à descendre la rue.

— Je le prends, dis-je. Occupe-toi de l'autre.

Le fendeur de crânes s'éloigna de la maison de dix ou douze pas, puis s'arrêta. Il se retourna vers la maison, levant la tête pour regarder vers les étages supérieurs. Jack et moi entendîmes alors ce qui l'avait arrêté. Dans la maison, un homme criait. C'était un cri d'une faible intensité. Même maintenant, alors qu'il avait augmenté de volume, nous le percevions à peine. Mais dans ce son – dans cette voix qui se lamentait – tout ce qui, dans l'être humain, redoute la mort, semblait hurler sa terreur. J'entendis les dents de Jack claquer. Ce qui me reste d'âme a la peau calleuse, mais n'empêche que j'en eus des frissons dans le cuir chevelu. Ce cri était terriblement faible pour ce qu'il exprimait.

Le fendeur de crânes réagit. Cinq longues enjambées le ramenèrent à la maison. Sans toucher une des six ou sept marches du perron, il se propulsa du trottoir au vestibule d'un seul bond qu'aucun singe n'aurait pu surpasser en rapidité, souplesse et silence. Une minute, deux minutes, trois minutes, et le cri s'arrêta. Trois autres minutes et le fendeur de crânes ressortit de la maison. Il s'immobilisa sur le trottoir pour cracher et remonter son pantalon. Puis il se mit en route de sa démarche balancée.

— À toi de jouer, Jack, dis-je. Moi, je vais aller rendre visite au gosse. Il ne me reconnaîtra plus maintenant.

La porte d'entrée du meublé était non seulement déverrouillée, mais grande ouverte. J'en franchis le seuil pour pénétrer dans un hall où une faible lumière venant d'en haut permettait d'entrevoir une volée de marches. Je les grimpai et obliquai vers la façade de la maison. C'était de là que venaient les cris, soit à cet étage, soit au second. Il y avait bien des chances pour que le fendeur de crânes ait laissé ouverte la porte de la chambre, tout comme il ne s'était pas arrêté pour fermer celle de la rue.

Je fis chou blanc au premier étage, mais la troisième poignée que j'essayai avec circonspection au second tourna dans ma main et la porte pivota légèrement. Planté devant l'embrasure, j'attendis un moment, l'oreille aux aguets, mais je n'entendais qu'un ronflement saccadé quelque part au bout du couloir. Je posai la main à plat contre le battant et le poussai d'une trentaine de centimètres. Aucun bruit. La chambre était aussi sombre que les

perspectives d'avenir d'un politicien honnête. Je glissai la main le long du chambranle, tâtonnai sur le papier peint, trouvai un commutateur et appuyai dessus. Deux globes au centre de la pièce projetèrent une lumière jaunâtre sur la pièce misérable et sur le jeune Arménien qui gisait, mort, en travers du lit.

J'entrai dans la chambre, fermai la porte et m'approchai. Les yeux du gosse, grands ouverts, saillaient hors des orbites. Une de ses tempes était meurtrie. Une entaille rouge lui ouvrait la gorge d'une oreille à l'autre. Le fendeur de crânes avait assommé le gosse d'un gnon à la tempe puis l'avait étranglé jusqu'à ce qu'il le crût mort. Mais le gosse était revenu à lui suffisamment pour crier – pas assez pour se retenir de crier. Le fendeur de crânes était revenu finir son boulot avec un couteau. Trois traînées sur le drap montraient où le couteau avait été essuyé.

Les doublures des poches du jeune homme pendaient à l'extérieur. Le fendeur de crânes les avait retournées. Je fouillai ses vêtements, mais sans succès comme je m'y attendais. Le tueur avait tout pris. La chambre ne m'apprit rien non plus – quelques frusques mais pas le moindre indice susceptible de fournir un tuyau quelconque.

Mon exploration achevée, je m'immobilisai au centre de la pièce et me grattai le menton, tout en réfléchissant. Dans le couloir, une latte de plancher craqua. Trois pas à reculons sur mes semelles de caoutchouc m'amènèrent dans un placard humide dont je tirai la porte sur moi, en la laissant entrebâillée d'un centimètre.

Des jointures frappèrent à la porte de la chambre, tandis que je sortais mon pistolet de mon boudier. Il y eut à nouveau de petits coups secs et une voix féminine appela :

— Petit, hé, petit ?

Les coups frappés aussi bien que la voix étaient discrets. La serrure cliqueta, tandis que la poignée tournait. La porte s'ouvrit, encadrant la fille au regard fuyant qu'Ange Grace avait appelée Sylvia Yount.

La surprise remplaça la fourberie dans son l'égard lorsqu'il se fixa sur le jeune garçon.

— Mince alors ! s'exclama-t-elle, et elle disparut.

J'émergeais à demi du placard quand je l'entendis revenir sur la pointe des pieds. Rentré dans mon trou, j'attendis, l'œil collé à l'entrebâillement. Elle entra rapidement, referma la porte sans bruit et alla se pencher sur le cadavre. Ses mains le palpèrent avec prestesse, explorèrent les poches dont j'avais remis les doublures en place.

— Tu parles d'une poisse ! dit-elle à haute voix, après avoir terminé sa fouille infructueuse, et elle sortit de la maison.

Je lui laissai le temps d'atteindre le trottoir. Elle se dirigeait vers Kearny Street lorsque je sortis à mon tour. Je la filai le long de Kearny jusqu'à Broadway et de Broadway jusque chez Larrouy.

Chez Larrouy régnait une grande animation, en particulier à proximité de la porte, dans l'incessant va-et-vient des clients. J'étais à un mètre cinquante

de la fille lorsqu'elle arrêta tin serveur et lui demanda, d'une voix chuchotante mais assez animée pour parvenir jusqu'à mon oreille :

— Red est là ?

Le serveur secoua la tête :

— Pas vu ce soir.

La fille ressortit et, martelant le sol de ses talons, gagna en hâte un hôtel de Stockton Street.

Tandis que je regardais par la façade vitrée, elle s'approcha de la réception et posa une question à l'employé. Il secoua la tête. Elle lui parla de nouveau et il lui donna une enveloppe et du papier sur lequel elle griffonna quelques mots avec la plume qui se trouvait à côté du registre. Avant d'être obligé de battre en retraite vers un endroit d'où je pourrais surveiller sa sortie, je notai dans quel casier avait été glissé le message.

De l'hôtel, la fille se rendit en tramway à Market et Powell Streets, puis alla à pied de Powell jusqu'à O'Farrell Street, où un jeune homme à la face empâtée, en pardessus et chapeau gris quitta le bord du trottoir pour venir glisser un bras sous le sien et la conduisit à la station de taxis d'O'Farrell Street. Je les laissai partir et notai le numéro du taxi ; l'homme à la face empâtée avait bien plus l'air d'un client que d'un copain.

Il était quasiment deux heures du matin quand je revins dans Market Street et remontai jusqu'au bureau. Fiske, qui tient l'Agence la nuit, m'annonça que Jack Counihan ne s'était pas manifesté ; il n'y avait rien d'autre à signaler. Je lui demandai de me réveiller un des gars de la boîte et, en dix ou quinze minutes, il réussit à sortir Mickey Linehan du lit et à l'avoir au bout du fil.

— Écoute, Mickey, lui dis-je, je t'ai dégagé un coin de la rue rêvée pour t'y faire passer le reste de la nuit. Alors agrafe ta couche-culotte et applique sur tes petites pattes.

Entre ses grognements et ses jurons, je lui donnai le nom et le numéro de l'hôtel de Stockton Street, lui décrivis Red O'Leary et lui dis dans quel casier le message avait été glissé.

— Ce n'est peut-être pas là que Red habite, mais ça vaut le coup de vérifier, dis-je pour conclure. Si tu le repères, tâche de ne pas le paumer avant que j'aie pu t'envoyer quelqu'un pour t'en débarrasser.

Je raccrochai au milieu du flot d'injures que m'avait valu cette insulte.

Le Palais de Justice était en pleine effervescence lorsque j'y arrivai, bien que personne n'eût encore essayé d'attaquer la prison du haut. On amenait à tout instant de nouveaux lots d'individus suspects. Des policiers en uniforme ou non grouillaient partout. Le bureau des inspecteurs était une vraie ruche.

Échangeant des renseignements avec ces derniers, je leur parlai du jeune Arménien. Nous étions en train de constituer une délégation pour aller examiner ses restes lorsque la porte du capitaine s'ouvrit et le lieutenant Duff fit irruption dans la salle de réunion.

— *Allez*³ ! Hop ! dit-il, en braquant un doigt épais sur O'Gar, Tully, Reeher, Hunt et moi. Il y a un truc qui vaut le coup d'œil à Fillmore.

Nous le suivîmes jusqu'à une automobile.

Une bâtisse de bois peinte en gris sur Fillmore Street était notre destination. Un grand nombre de badauds groupés dans la rue regardaient le bâtiment. Une voiture de police était garée juste devant et des uniformes de la police s'affairaient au-dedans et au-dehors.

Un caporal à moustache rousse salua Duff et nous conduisit dans la maison tout en expliquant :

— C'est les voisins qui ont donné l'alerte. Ils se plaignaient qu'y avait de la bagarre et quand on s'est amenés, parole, pour la bagarre, y avait plus personne.

La maison ne contenait que quatorze cadavres.

Onze d'entre eux avaient été empoisonnés – doses massives de mickey dans leur gnôle, d'après le toubib. Les trois autres avaient été abattus, échelonnés le long du couloir. À en juger par les restes, ils avaient bu un toast – trafiqué – et ceux qui n'avaient pas bu, soit par sobriété soit parce qu'ils étaient de nature soupçonneuse, avaient été rectifiés quand ils essayaient de s'enfuir.

L'identité des cadavres nous donna une idée de ce qu'avait été leur toast. Tous étaient des voleurs – et ils avaient levé leur verre de poison au grand pillage de la journée.

Nous ne connaissions pas alors tous les morts, mais chacun de nous en connaissait certains et le sommier nous révéla par la suite quels étaient les autres. La liste complète constituait un véritable *Bottin mondain de la Pègre*.

Il y avait le même Ci-et-Çà qui s'était évadé de Leavenworth deux mois auparavant seulement ; Sheeny Holmes ; Snohomish Shitey, censé avoir trouvé une mort héroïque en France en 1919 ; L.A. Slim, de Denver, sans chaussettes et sans caleçon, comme d'habitude, avec un billet de mille dollars cousu dans chaque épaule de sa veste ; Girucci l'Araignée portant un gilet en mailles d'acier sous sa chemise et une cicatrice du front au menton, là où son frère l'avait marqué des années auparavant ; le vieux Pete Best, un ancien congressiste ; Vojan le Négro, qui avait gagné cent soixante-quinze mille dollars dans une partie de passe anglaise à Chicago, *Abracadabra* tatoué sur lui en trois endroits ; A.B.C. McCoy le Courtaud ; Tom Brooks, le beau-frère d'A.B.C. le Courtaud, qui avait inventé le rams de Richmond et acheté trois hôtels avec les bénéfices ; Red Cudahy, qui avait attaqué le train de l'Union Pacific en 1924 ; Denny Burke ; Bull McGonickle, encore pâli par quinze années passées à Joliet ; Toby les Grandes Feuilles, l'acolyte de Bull, qui s'était vanté autrefois d'avoir fait les poches du président Wilson dans un music-hall de Washington ; et Paddy le Mex.

Duff les examina et émit un sifflement.

— Encore quelques coups tordus de ce calibre, remarqua-t-il, et nous serons tous au chômage. Il ne restera plus un seul truand contre qui protéger les contribuables.

— Bien content que ça te plaise, lui dis-je. Personnellement, ça ne me

botterait pas du tout d'être un flic de San Francisco pendant les quelques jours à venir.

— Pourquoi donc ?

— Regarde donc ça. Une entourloupe du tonnerre de Dieu. Ce patelin où nous habitons est plein de petits durs qui attendent en ce moment que ces macchabées leur apportent leur part du gâteau. Que va-t-il se passer, d'après toi, quand le bruit circulera qu'il n'y a pas de pognon pour eux ? Il va y avoir ici une centaine ou plus de malfrats en détresse occupés à trouver le fric pour filer. Il y aura trois cambriolages par pâté de maisons et un hold-up à chaque coin de rue jusqu'à ce qu'ils aient récolté le prix du voyage ! Dieu te bénisse, mon fils, tu vas transpirer un bon coup pour gagner ta paye !

Duff haussa ses épaules massives et enjamba les cadavres pour atteindre le téléphone. Lorsqu'il eut terminé, j'appelai l'Agence.

— Jack Counihan a appelé il y a deux minutes, m'annonça Fiske, et il me donna une adresse dans Army Street. Il dit que c'est là qu'il a suivi son gars et qu'il avait de la compagnie.

Je téléphonai pour avoir un taxi, puis je dis à Duff :

— Je me tire pendant un moment. Si je dégote quelque chose d'intéressant ou si je ne dégote rien, je te passerai un coup de fil ici. Tu attendras ?

— Si ça n'est pas trop long.

Je me débarrassai de mon taxi à deux cents mètres de l'adresse que Fiske m'avait donnée et gagnai à pied Army Street où je trouvai Jack Counihan posté dans un coin sombre.

— J'ai eu un coup de poisse, fut la phrase par laquelle il m'accueillit. Pendant que je téléphonais du bistrot un peu plus haut, une partie de mes gens m'ont faussé compagnie.

— Ouais ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Eh bien, après que notre gorille a quitté la maison de Green Street, il a pris le trolleybus jusqu'à une maison de Fillmore Street, et...

— Quel numéro ?

Le numéro que me donna Jack correspondait à la nécropole que je venais de quitter.

— Dans les dix ou quinze minutes qui ont suivi, à peu près autant d'autres gars sont entrés dans la même maison. La plupart étaient venus à pied, seuls ou par deux. Puis deux bagnoles sont arrivées ensemble, avec neuf types dedans – je les ai comptés. Ils sont entrés dans la baraque en laissant leurs engins devant. Un taxi a passé un peu plus tard, et je l'ai arrêté, au cas où mon gars repartirait en voiture.

» Il ne s'est rien passé pendant la demi-heure au moins qui a suivi l'arrivée des neuf types. Et puis tout le monde dans la maison est devenu extrêmement exubérant. Il y a eu quantité de cris et de coups de feu. Le chahut a duré assez longtemps pour réveiller tout le quartier. Quand il s'est arrêté, dix hommes – je les ai comptés – sont sortis en courant de la maison, sont montés dans les deux voitures et sont partis. Mon gars était du lot.

» Mon fidèle taxi et moi-même criant taïaut, taïaut, les avons suivis et ils nous ont amenés ici, et sont entrés dans cette maison au bout de la rue devant laquelle se trouve encore une des tires. Au bout d'une demi-heure environ, je me suis dit qu'il valait mieux que je fasse mon rapport ; j'ai donc laissé mon taxi au-delà du tournant – où son compteur tourne toujours aux frais de l'Agence – et je suis allé appeler Fiske. Quand je suis revenu, une des bagnoles était partie et... malheur ! Je ne sais pas qui est parti dedans. Qu'est-ce que je tiens !

— Tu parles ! Tu aurais dû embarquer leurs voitures avec toi quand tu es allé téléphoner. Surveillance celle qui reste pendant que je rassemble une escouade de gros-bras.

Je me rendis au bistrot et appelai Duff, lui disant où j'étais, en ajoutant :

— Si tu amènes ta troupe ici, ce sera peut-être payant. Deux voiturées de ces braves gens qui étaient à Fillmore Street et n'y sont pas restés sont venus ici et une partie sera peut-être encore là, si tu te mignes le train.

Duff amena ses quatre inspecteurs et une dizaine de gars en uniforme. Nous attaquâmes la maison par-devant et par-derrière. Nous ne perdîmes pas de temps à appuyer sur la sonnette. Nous enfonçâmes simplement les portes pour entrer. Tout était plongé dans le noir à l'intérieur jusqu'à ce que nous allumions nos torches. Il n'y eut pas de résistance. En temps ordinaire, les six hommes que nous découvrîmes là nous auraient pratiquement mis en charpie malgré l'avantage du nombre que nous avions sur eux. Mais ils étaient bien trop morts pour ça.

La mâchoire plutôt pendante, nous nous regardâmes.

— Ça devient monotone, se plaignit Duff, décapitant un cigare d'un coup de dent. Le boulot de tout un chacun consiste plus ou moins à faire sans arrêt la même chose, mais j'en ai ma claque d'entrer dans des piaules remplies de truands massacrés.

Le catalogue ici comportait moins de noms que l'autre, mais c'était des noms plus importants. La Tremblote était là : plus personne ne toucherait la récompense offerte pour sa capture ; Darby M'Laughlin, ses lunettes à monture d'écaille de guinois sur son nez, avec dix mille dollars de diamants aux doigts et sur sa cravate : Happy Jim Hacker ; Donkey Marc, le dernier des Marc à jambes torses, tous tueurs, le père et les cinq fils ; le même Salda, l'homme le plus costaud de la pègre, qui s'était une fois enfui en portant les deux flics de Savannah auxquels il était enchaîné par des menottes ; et Ramdam Smith, qui avait tué Lefty Read à Chicago en 1919 – un chapelet enroulé autour du poignet gauche.

Pas d'empoisonnement courtois en l'occurrence – ces gars-là avaient été fauchés avec un fusil 30-30 équipé d'un silencieux de fortune grossier mais efficace. Le fusil était posé sur la table de la cuisine. Une porte faisait communiquer cette cuisine avec la salle à manger. Juste en face de cette porte, une double porte, grande ouverte, donnait dans la pièce où gisaient les cadavres des gangsters. Ils se trouvaient tous contre le mur du fond, gisant

comme s'ils avaient été alignés pour être descendus.

Le mur tapissé de papier gris était éclaboussé de sang et percé de deux trous attestant que deux projectiles l'avaient traversé. Le regard vif de Counihan repéra une tache sur le papier qui n'était pas accidentelle. Elle se trouvait tout près du sol, à côté de La Tremblote dont la main droite était maculée de sang. Il avait écrit sur le mur avant de mourir, avec ses doigts trempés dans son propre sang et dans celui du même Salda. Les lettres composant les mots étaient inégales, incomplètes, le bout de ses doigts séchant de l'une à l'autre, et maladroites car il avait dû les tracer dans l'obscurité.

En remplissant les blancs, en interprétant les déformations et en nous livrant à des hypothèses là où il n'y avait aucune indication pour nous guider, nous obtînmes deux mots : *Grande Flora*.

— Ça n'a aucun sens pour moi, déclara Duff, mais c'est un nom, et comme tous les noms que nous avons appartiennent maintenant à des macchabées, il est temps d'en ajouter à notre liste.

— Comment ça s'est passé, d'après vous ? demanda O'Gar, le sergent à crâne d'œuf de la Criminelle. Leurs copains ont défouraillé les premiers, les ont alignés contre le mur et le tireur d'élite dans la cuisine les a descendus : pan, pan, pan, pan ?

— Ça en a tout l'air, acquiesçâmes-nous de conserve.

— Ils sont venus ici à dix de Fillmore Street, dis-je. Six sont restés sur place. Quatre sont allés dans une autre bicoque où une équipe doit être en train de liquider l'autre. Il suffit en somme de suivre les cadavres d'un local à un autre jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un survivant et, pour jouer le jeu, il sera obligé de se buter lui-même, nous permettant de récupérer le butin tel quel. J'espère que vous ne serez pas obligés de passer toute la nuit à chercher la dépouille du dernier truand. Viens, Jack. Allons roupiller un peu.

Il était très exactement cinq heures du matin lorsque j'écartai mes draps pour ramper dans mon lit.

Je m'endormis avant que la dernière bouffée de mon Fatima du soir ne soit sortie de mes poumons. Le téléphone me réveilla à cinq heures un quart.

Fiske était au bout du fil.

— Mickey Linehan vient de téléphoner que ton Red O'Leary était rentré se pieuter il y a une demi-heure.

— Fais-le coffrer, dis-je et, à cinq heures dix-sept, je dormais de nouveau.

Avec l'aide du réveil, je m'extirpai du lit à neuf heures, pris mon petit déjeuner et me rendis au bureau des inspecteurs pour voir comment la police se débrouillait avec le rouquin. Pas trop bien.

— Il nous possède sur toute la ligne, me dit le capitaine. Il a des alibis pour l'heure du pillage et pour toute la nuit dernière. Et on ne peut même pas coincer ce salaud pour vagabondage. Il a un moyen de subsistance. Il est vendeur du *Dictionnaire encyclopédique universel des connaissances pratiques et utiles* d'Humperdickel, ou quelque chose dans ce goût-là. Il a

commencé à faire du porte-à-porte avec ses brochures la veille du hold-up et, au moment où ça se passait, il était en train de tirer des sonnettes et de demander aux gens d'acheter ses foutus bouquins. En tout cas, il y a trois témoins qui l'affirment. La nuit dernière, il est resté dans un hôtel, de onze heures à quatre heures et demie ce matin, à jouer aux cartes, et il a aussi des témoins. Nous n'avons pas trouvé la moindre chose sur lui ou dans sa chambre.

J'empruntai le téléphone du capitaine pour appeler Jack Counihan chez lui.

— Est-ce que tu pourrais identifier n'importe lequel des hommes que tu as vus dans les voitures la nuit dernière ? lui demandai-je lorsqu'on l'eut sorti du lit.

— Non. Il faisait sombre et ils se déplaçaient trop vite. J'ai même eu du mal à reconnaître mon gars.

— Il ne peut pas, hein ? fit le capitaine. Eh bien, je peux le garder vingt-quatre heures sans l'inculper, et je le ferai, mais il faudra bien que je le relâche, à moins qu'on ne dégote quelque chose.

— Et si vous le relâchiez tout de suite ? suggérai-je après avoir réfléchi quelques minutes en tirant sur ma cigarette. Il est bardé d'alibis, alors il n'y a pas de raison qu'il se cache de nous. On le laissera tranquille toute la journée, pour lui donner le temps de s'assurer qu'il n'a personne au train et, ce soir, on le prendra en filature pour ne plus le lâcher. Pas de tuyau sur la Grande Flora ?

— Non. Ce gosse qui a été tué à Green Street était Bernie Bernheimer, alias le Môme Motsa. Je suppose que c'était un camé – il fréquentait des camés – mais il n'était pas très...

Le grésillement du téléphone l'interrompit.

— Allô, oui ? Un instant, dit-il, et il glissa l'appareil sur le bureau vers moi.

Une voix féminine :

— Ici Grace Cardigan. J'ai appelé votre Agence et on m'a dit où vous trouver. Il faut que je vous voie. Pouvez-vous venir me rejoindre tout de suite ?

— Où êtes-vous ?

— Au poste téléphonique de Powell Street.

— J'y serai dans un quart d'heure, dis-je.

J'appelai l'Agence, obtins Dick Foley et lui demandai de venir me rejoindre immédiatement au coin d'Ellis et Market Street. Puis je rendis son téléphone au capitaine, lui dis : « À plus tard », et partis à mes rendez-vous.

Dick Foley attendait à l'angle de la rue lorsque j'arrivai. C'était un petit Canadien basané qui mesurait bien un mètre soixante dans ses chaussures à talons compensés, pesait quarante-cinq kilos à tout casser, concis comme un télégramme d'Écossais et capable de filer une goutte d'eau salée de Golden Gate jusqu'à Hong-Kong sans jamais la perdre de vue.

— Tu connais Ange Grace Cardigan ? lui demandai-je.

Il économisa un mot en secouant la tête, négativement.

— Je vais la rencontrer au poste téléphonique. Quand j'aurai terminé, reste derrière elle. Elle est futée et elle se méfiera, alors ça sera coton, mais fais de ton mieux.

Les coins de la bouche de Dick s'abaissèrent et il se laissa aller à un de ses rares accès de loquacité.

— Plus ils se méfient, plus c'est facile, dit-il.

Il m'emboîta le pas, tandis que je me dirigeais vers la poste. Ange Grace se tenait sur le seuil du bâtiment. Son visage était plus morose que je l'avais jamais vu et, par conséquent, moins beau à l'exception de ses yeux verts qui brillaient d'un feu trop soutenu pour être moroses. Elle tenait dans une main un journal roulé. Elle n'eut pas un mot, pas un sourire, pas le moindre signe de tête.

— Allons chez Charley où nous pourrions parler, dis-je et je l'entraînai, passant devant Dick Foley.

Je n'en tirai pas un murmure jusqu'à ce que nous soyons assis face à face à une table dans un box du restaurant et que le serveur soit parti avec notre commande. Elle étala alors le journal sur la table avec des mains qui tremblaient.

— C'est pas du bidon tout ça ? demanda-t-elle.

J'examinai l'article qu'elle indiquait d'un doigt frémissant – un compte rendu de l'hécatombe de Fillmore et d'Army Street, mais un compte rendu arrangé. Je le parcourus des yeux et je constatai qu'aucun nom n'avait été donné, et que la police avait pas mal censuré l'histoire. Tout en faisant mine de lire, je me demandais si j'avais avantage à dire à la fille que l'histoire était fausse. Mais, comme je ne voyais pas clairement quel profit je pouvais en retirer, j'épargnai à mon âme un mensonge.

— À peine, admis-je.

— Vous y étiez ?

D'un revers de main, elle avait fait tomber le journal à terre et se penchait en travers de la table.

— Avec la police.

— Est-ce que... ? (Sa voix s'enroua. Ses doigts blancs tire-bouchonnaient la nappe en deux petites boules à mi-chemin entre nous. Elle se racla la gorge.) Est-ce qu'il y avait... ? réussit-elle à dire, cette fois.

Un silence. J'attendis. Elle baissa les yeux, mais j'avais eu le temps d'y entrevoir les larmes qui en noyaient l'éclat.

Pendant ce silence, le serveur arriva, déposa notre commande sur la table et repartit.

— Vous savez bien ce que je veux dire, reprit-elle enfin d'une voix basse, étranglée. Il y était ? Il y était. Pour l'amour du ciel, dites-le-moi !

Je soupesai l'un et l'autre – la vérité contre le mensonge, le mensonge contre la vérité. Une fois de plus, la vérité triompha.

— Paddy le Mex a été descendu – tué, dans la maison de Fillmore Street, dis-je.

Les pupilles de ses yeux s'étrécirent jusqu'à n'être plus que des pointes d'épingle, puis s'élargirent de nouveau, couvrant presque le vert des iris. Elle n'émit aucun son. Son visage était vide. Elle prit une fourchette et porta à sa bouche une feuille de salade, puis une autre. Tendant le bras en travers de la table, je lui enlevai la fourchette.

— Tu renverses tout sur tes vêtements, grommelai-je. On ne peut pas manger sans ouvrir la bouche !

Elle tendit ses mains tremblantes et prit une des miennes entre des doigts qui frémissaient si violemment que ses ongles m'éraflèrent la peau.

— Vous ne mentez pas ? bredouilla-t-elle dans un demi-sanglot. Vous m'emmenez pas en balançoire ? Vous avez été régulier avec moi, cette fois-là, à Philly ! Paddy disait toujours que vous étiez le seul flic régulier ! Vous n'essayez pas de m'avoir ?

— C'est la vérité vraie, lui assurai-je. Il comptait beaucoup pour toi, Paddy ?

Elle acquiesça d'un morne signe de tête, essayant de se ressaisir, et sombra dans une sorte de torpeur.

— Il y a un moyen simple de le venger, suggérai-je.

— Vous voulez dire...

— Parler.

Elle me fixa un moment d'un regard vague, comme si elle essayait de trouver une signification quelconque à ce que j'avais dit. Je lus sa réponse dans ses yeux avant même qu'elle l'eût formulée.

— Si seulement je pouvais ! Mais je suis la fille de Paperbox – John Cardigan. C'est pas dans ma nature de donner qui que ce soit. Vous vous trompez d'adresse. Je ne peux pas faire le mouton. Je voudrais pouvoir. Mais il y a trop de Cardigan en moi. J'espère fermement que vous les coïncerez, que vous les coïncerez pour de bon, mais...

— Tes sentiments sont plein de noblesse, ou du moins les mots qui les expriment, ricanai-je. Pour qui te prends-tu ? Jeanne d'Arc ? Est-ce que ton frère Franck serait en taule en ce moment si son partenaire, Johnny le Plombier, ne l'avait pas donné aux flics de Great Falls ? Réveille-toi, ma belle. Tu es une criminelle parmi d'autres criminels, et ceux qui ne doublent pas se font doubler. Qui a buté ton Paddy le Mex ? Des copains ! Mais tu ne dois pas leur rendre la pareille parce que ce serait trop moche. Bon Dieu !

Mon discours ne fit qu'aggraver son expression morose.

— Je leur rendrai la pareille, dit-elle, mais je ne peux pas, je ne peux pas me mettre à table. Je ne peux rien vous dire. Si vous étiez un truand, je... De toute façon, si je dois trouver de l'aide, ce sera dans mon camp. Restons-en là, vous voulez bien ? Je sais ce que vous en pensez, mais... Si vous me disiez qui il y avait à part... qui d'autre on a... trouvé dans ces maisons ?

— Oh ! mais comment donc ? aboyai-je. Je vais tout te dire. Je vais te laisser me tirer les vers du nez. Mais toi, tu ne dois pas me refiler le plus petit bout de tuyau parce que ça serait une entorse à la morale de ton honorable

profession.

Comme c'était une femme, elle ne prêta aucune attention à cette sortie et répéta :

— Qui d'autre ?

— Des clous. Mais je vais faire une chose, je vais t'en citer deux qui n'y étaient pas : la Grande Flora et Red O'Leary.

Elle était sortie de son hébétude et me dévisageait de ses yeux verts où flottait une lueur sombre et farouche.

— Bluepoint Vance y était ? demanda-t-elle.

— Qu'est-ce que tu crois ? répliquai-je.

Elle me scruta encore pendant un moment, puis se leva.

— Merci pour ce que vous m'avez dit, déclara-t-elle, et merci d'avoir accepté mon rendez-vous comme ça. J'espère que vous gagnerez la partie, sincèrement.

Elle sortit pour être prise en filature par Dick Foley. Je mangeai mon déjeuner.

À quatre heures cet après-midi-là, Jack Counihan et moi-même parquâmes notre voiture de location en vue de la porte d'entrée de l'hôtel Stockton.

— Il s'est dédouané auprès de la police, donc en principe il n'y a aucune raison qu'il ait déménagé, dis-je à Jack, et comme je ne les connais pas, je préfère ne pas traficoter avec les gens de l'hôtel. S'il ne finit pas par se manifester, il faudra bien m'adresser à eux.

Nous passâmes le temps en fumant des cigarettes, en nous livrant à des pronostics sur le prochain championnat des poids lourds, en nous indiquant des adresses où trouver du gin correct et ce qu'il convenait d'en faire, et en déplorant l'injustice d'un nouveau règlement de l'Agence décrétant qu'en matière de notes de frais, Oakland ne devait pas être considéré comme hors des limites de la ville ; ces excitants sujets de conversation et autres similaires nous amenèrent de quatre heures à neuf heures dix.

À neuf heures dix, Red O'Leary sortit de l'hôtel.

— Dieu est bon, dit Jack en sautant à bas de la voiture pour le suivre, tandis que je mettais le contact.

Le géant à crinière de feu ne nous emmena pas bien loin. La porte d'entrée de chez Larrouy l'engloutit. Lorsque, après avoir garé la voiture, j'entrai dans la boîte, O'Leary et Jack avaient tous deux trouvé des sièges. La table de Jack était en bordure de la piste de danse. O'Leary était à l'autre bout de l'établissement, contre un mur, dans un coin. Un homme et une femme, tous deux adipeux et blonds, quittaient la table située au-delà de ce coin lorsque j'entrai ; je persuadai donc le garçon qui me guidait vers une table de choisir celle-là.

Le visage d'O'Leary était aux trois quarts détourné de moi. Il surveillait la porte d'entrée, la surveillait avec une intensité qui se transforma en joie subite lorsqu'une fille y apparut. C'était la fille qu'Ange Grace avait appelée Nancy Regan. J'ai déjà dit qu'elle était jolie. Eh bien, elle l'était, pas d'erreur. Et le

petit chapeau bleu impertinent qui dissimulait tous ses cheveux ne déparait en rien sa beauté ce soir-là.

Le rouquin se leva d'un bond et écarta de son chemin un garçon et deux clientes pour aller à sa rencontre. En récompense de sa précipitation, il eut droit à quelques injures qu'il ne parut pas entendre et à un sourire des yeux bleus et de la bouche aux dents blanches qui était... ma foi, fort joli. Il la ramena à sa table et l'installa sur une chaise qui me faisait face, tandis que lui-même s'asseyait juste en face d'elle.

Sa voix de baryton émettait une sorte de roulement sourd dans lequel mes oreilles aux aguets ne pouvaient distinguer aucune syllabe. Il semblait avoir beaucoup à lui dire, et elle prendre beaucoup de plaisir à l'écouter.

— Mais Reddy, mon chéri, tu n'aurais pas dû ! coupa-t-elle à un moment.

Sa voix – je connais d'autres mots, mais nous nous en tiendrons au même – était jolie. Outre sa chaleur veloutée, elle avait de la classe. Je ne savais pas qui était cette poule de gangster, mais en tout cas elle avait fait un bon début dans la vie, ou alors elle avait bien appris sa leçon. De temps à autre, lorsque l'orchestre faisait surface pour respirer, je saisisais quelques bribes de mots, mais qui ne m'apprenaient rien sinon qu'elle et son turbulent compagnon n'avaient vraiment aucune trace de ressentiment l'un envers l'autre.

La boîte était à peu près vide à l'arrivée de la fille. Vers dix heures, elle s'était considérablement remplie, et dix heures, c'est bien tôt pour les clients de Larrouy. Je commençais à m'intéresser moins à la fille de Red – même si elle était jolie – et davantage à mes voisins. Ce qui me frappa, ce fut le petit nombre de femmes en vue. Vérifiant avec plus d'attention, je constatai qu'en effet la proportion des femmes par rapport aux hommes était fichtrement faible. Des hommes – des hommes au visage de rat, des hommes au visage en lame de couteau, des hommes à la mâchoire carrée, des hommes au menton veule, des hommes pâles, des hommes efflanqués, des hommes à l'air bizarre, à l'air coriace, des hommes ordinaires – assis à deux par table, quatre par table, et d'autres qui arrivaient, mais bougrement peu de femmes.

Ces hommes parlaient ensemble comme s'ils ne s'intéressaient guère à ce qu'ils disaient. Ils regardaient négligemment autour d'eux avec des yeux encore plus vides d'expression quand ils se posaient sur O'Leary. Et jamais ces regards blasés et indifférents ne s'attardaient sur O'Leary plus d'une seconde ou deux.

Je reportai mon attention sur O'Leary et Nancy Regan. Il se tenait un peu plus droit qu'avant sur sa chaise, mais c'était une attitude souple et naturelle et bien que ses épaules se fussent légèrement arrondies, on n'y décelait aucune raideur. Elle lui dit quelque chose. Il rit, tournant le visage vers le centre de la salle, si bien qu'il semblait rire non seulement de ce qu'elle avait dit, mais de ces hommes assis autour de lui et qui attendaient. C'était un rire éclatant, plein de jeunesse et d'insouciance.

La fille eut l'air un instant surpris, comme si quelque chose dans ce rire la déconcertait ; puis elle se remit à parler. Elle ne savait pas qu'elle était assise

sur de la dynamite, décidai-je. O'Leary le savait, lui. Chaque parcelle de son individu, chacun de ses gestes proclamait : « Je suis grand, fort, jeune, dur et rouquin. Quand vous voudrez vous y mettre, les gars, je serai paré ! »

Le temps passait. Quelques rares couples dansaient. Jean Larrouy circulait, son visage rond assombri par l'inquiétude. Sa boîte était pleine de clients, mais il l'aurait préférée vide.

Vers onze heures, je me levai et fit signe à Jack Counihan. Il vint me rejoindre, nous échangeâmes une poignée de main et des « Comment va ? » et des « Qu'est-ce que tu deviens ? » et il s'assit à ma table.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il Jans le raffut que faisait l'orchestre. Je ne vois rien, mais je sens qu'il y a de l'orage dans l'air. Ou bien est-ce que je suis hystérique ?

— Tu vas l'être incessamment. Les loups se rassemblent et Red O'Leary est l'agneau. On pourrait en trouver un plus tendre si on avait le choix, peut-être. Mais tous ces gaziens ont aidé une fois à faire le vide dans une banque et quand le jour de la paie est arrivé, il n'y avait rien dans leurs enveloppes, et même pas d'enveloppes du tout. Le bruit a circulé que Red savait pourquoi. D'où cette séance. Ils attendent maintenant – quelqu'un peut-être, ou alors d'être suffisamment givrés.

— Et nous sommes assis ici parce que c'est la table la plus proche de la cible visée par les pruneaux de tous ces gars quand le couvercle sautera ? s'enquit Jack. Allons nous installer à la table de Red. C'est encore plus près, et la fille avec lui a une tête qui me revient.

— Ne sois pas si impatient, tu l'auras, ta partie de plaisir, lui promis-je. Ça n'a pas de sens de laisser tuer cet O'Leary. S'ils marchandent avec lui comme des gentlemen, on laissera courir. Mais s'ils se mettent à le bombarder avec ce qui leur tombe sous la main, toi et moi on les dégagera, lui et sa petite amie.

— Bien parlé, brave cœur ! (Il sourit, blêmissant autour de la bouche.) Vous avez prévu les détails de l'opération, ou bien on se contente de les dégager discrètement ?

— Tu vois la porte derrière moi, sur la droite ? Quand la corrida commencera, je vais aller l'ouvrir. Tu te posteras à mi-chemin. Quand je glapirai, tu fourniras à Red toute l'aide dont il pourra avoir besoin pour arriver jusque-là.

— Bien, m'sieu ! (Il jeta un coup d'œil circulaire sur la bande d'affreux qui nous entouraient, s'humecta les lèvres et regarda sa main qui tenait une cigarette, une main qui frémissait.) Vous ne croyez pas, j'espère, que j'ai les foies, dit-il. Mais je ne suis pas un assassin chevronné comme vous. Cette boucherie en perspective provoque chez moi une réaction.

— Une réaction, mon œil ! dis-je. Tu es mort de trouille. Mais pas d'idiotie, hein ? Si tu essaies de transformer tout ça en vaudeville, je finirai de démolir ce que ces guérillas auront laissé de toi. Fais ce qu'on te dit et rien d'autre. Si tu as une idée de génie, garde-la pour me l'expliquer plus tard.

— Oh ! Ma conduite sera des plus exemplaires, m'affirma-t-il.

Il était près de minuit quand se produisit l'événement qu'attendaient les lousps. La dernière trace de feinte indifférence s'effaça des visages qui s'étaient progressivement tendus. Des raclements de chaises et de pieds se firent entendre quand les hommes s'écartèrent de leurs tables. Les muscles se bandèrent dans des corps prêts à passer à l'action. Des langues passèrent sur des lèvres et des yeux avides se fixèrent sur la porte.

Bluepoint Vance entra dans la salle. Il avança, seul, saluant des connaissances au passage d'un signe de tête, déplaçant son grand corps élancé avec grâce et souplesse dans ses vêtements bien coupés. Un sourire plein d'assurance flottait sur son visage aux traits aigus. Il s'approcha sans hâte, mais sans détour, de la table d'O'Leary. Je ne voyais pas le visage de Red, mais les muscles de sa nuque se nouèrent. La fille adressa un sourire cordial à Vance et lui tendit la main. Son geste était plein de naturel. Elle ne savait rien.

Vance se détourna vers le géant roux, le même sourire aux lèvres – un sourire de chat à souris.

— Comment va, Red ?

— Très bien pour moi, vint la réponse, brusque.

L'orchestre s'était arrêté de jouer. Larrouy, qui se tenait près de la porte d'entrée, s'épongeait le front avec un mouchoir. À la table à ma droite, un malabar au torse comme un tonneau et au nez cassé, vêtu d'un complet à larges rayures, respirait avec bruit à travers ses dents d'or ; ses yeux gris et aqueux, exorbités, restaient rivés sur O'Leary, Vance et Nancy. Son attitude n'avait rien de singulier ; ils étaient trop nombreux à observer la même.

Bluepoint Vance tourna la tête et lança à un serveur :

— Apporte-moi une chaise.

La chaise fut apportée et placée du côté inoccupé de la table, face au mur. Vance s'assit et se laissa glisser au bord de la chaise, se pencha nonchalamment vers Red, le bras gauche posé sur le dossier de la chaise, sa main droite tenant une cigarette.

— Alors, Red, dit-il une fois installé, tu as des nouvelles pour moi ?

Il parlait d'un ton suave, mais assez fort pour que ceux installés aux tables voisines puissent l'entendre.

— Aucune.

Le ton d'O'Leary ne visait pas même à la cordialité ou à la prudence.

— Non, sans blague ? (Le sourire des lèvres minces de Vance s'élargit et ses yeux noirs étincelèrent d'une joie qui n'avait rien de plaisant.) Personne ne t'a rien donné pour moi ?

— Non, répondit O'Leary catégoriquement.

— Seigneur ! fit Vance. (Le sourire sur ses lèvres et dans ses yeux s'accrut et devint encore moins plaisant.) Mais c'est de l'ingratitude ! Je compte sur toi pour me faire passer à la caisse, Red ?

— Non.

J'étais écoeuré par ce rouquin, j'avais presque envie de le laisser couler à pic quand la tempête éclaterait. N'aurait-il pas pu essayer de gagner du temps,

inventer une histoire à la flan que Bluepoint aurait été plus ou moins obligé d'accepter ? Mais non. Cet O'Leary était si puérilement fier d'être un dur qu'il se croyait obligé de faire son numéro alors qu'il aurait surtout dû gamberger. S'il n'y avait eu en perspective qu'une tabassée destinée à sa carcasse, je n'aurais pas fait d'objections. Mais si Jack et moi devions en subir les conséquences, ça ne collait plus. Ce grand connard avait trop de valeur pour qu'on le perde. Nous allions être obligés de nous faire mettre en pièces pour le sauver des conséquences de son propre entêtement. Ça n'était pas juste.

— Il y a un gros paquet d'oseille qui me revient, Red. (Vance s'exprimait d'une voix paresseuse, insidieuse.) Et j'en ai besoin, de cette oseille. (Il tira sur sa cigarette, souffla négligemment la fumée au visage du rouquin et poursuivit d'un ton traînant.) Dis donc, tu te rends compte que la blanchisserie prend vingt-six *cents* simplement pour laver un pyjama ? J'ai besoin d'argent.

— Dors en caleçon, dit O'Leary.

Vance éclata de rire. Nancy Regan sourit, mais avec une expression stupéfaite. Elle ne semblait pas savoir de quoi il s'agissait, mais elle se rendait nécessairement compte qu'il se passait quelque chose.

O'Leary se pencha en avant et déclara d'un ton appuyé, assez fort pour être entendu de tous :

— Bluepoint, j'ai rien à te donner, ni maintenant ni plus tard. Et ça s'adresse aussi à tous ceux que ça pourrait intéresser. Si toi ou eux vous imaginez que je vous dois quelque chose, essayez de venir le prendre. Je t'emmerde, Bluepoint Vance ! Et si ça te plaît pas, tu as des amis ici... Fais-leur signe !

Quel parfait crétin, ce jeunot ! Tout ce qu'il méritait, c'était une ambulance, et il fallait que mon sort soit lié au sien !

Vance eut un mauvais sourire et ses yeux étincelants ne quittèrent pas le visage d'O'Leary.

— Ça te plairait bien, hein, Red ?

O'Leary haussa ses épaules massives et les laissa retomber.

— J'ai pas peur de la bagarre, dit-il. Mais je voudrais pas que Nancy y soit mêlée. (Il se tourna vers elle.) Tu ferais mieux de filer, mon chou, je vais être occupé.

Elle s'apprêtait à répliquer mais Vance se mit à lui parler. Il s'exprimait d'un ton léger et ne voyait aucune objection à son départ. Il lui disait en substance qu'elle allait être bien seule sans Red. Mais il insistait sur les détails intimes de cette solitude.

La main droite de Red O'Leary était posée sur la table. Elle monta brusquement vers la bouche de Vance. Cette main était devenue un poing quand elle l'atteignit. Un gnon de ce genre est difficile à asséner. La masse du corps n'y participe guère. Il n'est fondé que sur les muscles du bras, et non les meilleurs.

Bluepoint Vance n'en fut pas moins projeté à bas de sa chaise et en travers de la table voisine.

Les chaises de Larrouy se vidèrent. La fiesta avait commencé.

— Remue-toi ! grognai-je à Jack Counihan et, faisant de mon mieux pour avoir l'air du petit homme rondouillard et nerveux que je suis en réalité, je courus vers la porte du fond, croisant les hommes qui se dirigeaient, sans hâte encore, vers O'Leary. Je devais bien jouer le rôle du type affolé qui veut éviter les ennuis, car personne n'essaya de m'arrêter et j'atteignis la porte avant que la meute n'ait refermé le cercle sur Red. La porte était close, mais non verrouillée. Je pivotai sur place, une matraque à la main droite, un pistolet dans la gauche. Il y avait des hommes devant moi, mais qui me tournaient le dos.

O'Leary se dressait devant sa table, le défi inscrit sur tout son visage brutal et coloré, son grand corps bien en équilibre sur la plante des pieds. Jack Counihan se trouvait entre nous, regardant de mon côté, les commissures des lèvres agitées d'un tic nerveux, les yeux brillants de plaisir. Bluepoint Vance s'était relevé. Un filet de sang coulait de ses lèvres minces sur son menton. Son regard était froid. Il jugeait Red O'Leary avec l'attention professionnelle d'un bûcheron examinant l'arbre qu'il va abattre. La troupe de Vance épiait Vance.

— Red ! je vociférai dans le silence. Par ici, Red !

Des visages pivotèrent vers moi – tous les visages de la boîte, des millions d'entre eux !

— Allez, Red ! hurla Jack qui fit un pas en avant, en tirant son pistolet.

La main de Bluepoint Vance plongea vers le V de sa veste. Le pistolet de Jack cracha dans sa direction. Bluepoint s'était jeté à terre avant même que Jack eût pressé la détente. La balle passa au large, mais Vance avait été gêné pour défourailler.

Red ramassa la fille avec son bras gauche. Un gros automatique avait surgi dans son poing droit. Ensuite, je ne lui prêtai plus guère d'attention. J'étais trop absorbé.

Brusquement, la boîte de Larrouy grouillait d'armes. Flingues, surins, matraques, coups-de-poing américains, chaises et bouteilles brandies, toute une variété d'engins de destruction. Les hommes s'avancèrent avec leurs armes pour se mesurer à moi. Le jeu consistait à m'écarter de la porte. O'Leary aurait beaucoup aimé ça. Mais je n'étais pas une jeune gouape à la crinière flamboyante. J'approchais de la quarantaine et j'avais dix kilos de trop. J'avais ce goût de la tranquillité qui va de pair avec cet âge et ce poids. De la tranquillité, je n'en eus guère.

Un Portugais loucheur essaya de me taillader la gorge d'un coup de couteau qui lacéra ma cravate. Je l'atteignis au-dessus de l'oreille du plat de mon pistolet avant qu'il pût s'éloigner, et vis l'oreille se détacher. Un même souriant d'une vingtaine d'années plongea vers mes jambes – un truc de footballeur. Je sentis ses dents se briser sur le genou que j'avais levé brusquement. Un métis au visage grêlé passa le canon de son flingue par-dessus l'épaule de l'homme qui se trouvait devant moi. Ma matraque s'abattit

sur le bras de cet homme. De douleur, il se courba sur le côté au moment où le métis pressait la détente, et il eut la moitié de la figure emportée.

Je tirai deux fois – une fois en voyant un pistolet braqué à trente centimètres de mon nombril, et l'autre quand je surpris un homme, debout sur une table à proximité en train de me viser soigneusement la tête. Pour le reste, je fis confiance à mes bras et à mes jambes, et économisai les balles. La nuit en était encore à ses débuts et je n'avais qu'une douzaine de valdas – six dans le flingue, six dans ma poche.

C'était un joli numéro de cirque. Cogner à droite, cogner à gauche, un coup de pied, cogner à droite, cogner à gauche, un coup de pied. Ne pas hésiter une seconde, ne pas chercher de cible. Dieu veillera à ce qu'il y ait toujours une gueule sur laquelle abattre votre matraque ou votre flingue, un bide pour votre tatane.

Une bouteille vola et m'arriva sur le front. Mon chapeau me sauva en partie la mise, mais le choc ne me fit aucun bien. Je vacillai et écrasai un nez alors que j'espérais fendre un crâne. La pièce me paraissait mal ventilée, l'air confiné. Quelqu'un aurait dû en toucher un mot à Larrouy. Qu'est-ce que tu dis de cette caresse au cuir plombé, sur la tempe, blondinet ? Cette face de rat sur ma gauche se rapproche un peu trop à mon goût. Je vais l'attirer davantage en me penchant vers la droite pour châtaigner le métis, puis je me redresse vers lui et c'est sa fête. Pas mal ! Mais je ne peux pas continuer comme ça toute la nuit. Où sont donc Jack et Red ? En train de m'admirer ?

Quelqu'un me cogna à l'épaule avec quelque chose – un piano, à en juger par la violence du choc. Je ne pouvais pas esquiver. Une autre bouteille volante emporta mon chapeau et une partie de mon cuir chevelu. Red O'Leary et Jack Counihan effectuèrent une percée triomphante dans la foule, traînant entre eux Nancy Regan.

Pendant que Jack faisait passer la fille de l'autre côté, Red et moi dégageâmes un peu l'espace devant nous. Il était très doué pour ça. Sans lui abandonner tout le boulot, je lui laissai prendre autant d'exercice qu'il voulait.

— Ça va ! cria Jack.

Red et moi franchîmes la porte et la claquâmes derrière nous. Elle n'aurait pas résisté, même fermée à clé. O'Leary expédia trois balles à travers le panneau afin de fournir à ses petits copains un sujet de réflexion, et notre retraite commença.

Nous nous trouvions dans un étroit passage éclairé par une lumière assez vive. À l'autre extrémité, il y avait une porte fermée. À mi-chemin, sur la droite, s'amorçait un escalier.

— Tout droit ? demanda Jack, qui était devant nous.

— Oui, dit O'Leary.

— Non, répliquai-je. Vance a dû déjà bloquer cette sortie si les flics ne l'ont pas fait. En haut... le toit.

Nous atteignîmes l'escalier. Derrière nous, la porte se rabattit à la volée. La lumière s'éteignit. La porte, à l'autre bout du passage, s'ouvrit à son tour.

Aucun éclairage ne parvenait d'un côté ou de l'autre. Vance avait sûrement besoin de lumière. Larrouy avait dû couper le courant, essayant d'empêcher sa boîte d'être réduite en miettes.

Le tumulte grondait dans le passage obscur, tandis que nous grimpons l'escalier en nous guidant au toucher. Ceux qui étaient arrivés par la porte du fond se mélangeaient à ceux qui nous avaient suivis – se mélangeaient à grand renfort de gnon, de jurons et même, à l'occasion, de coups de feu. Grand bien leur fasse ! Nous continuâmes à monter, Jack devant, la fille ensuite, puis moi, et enfin O'Leary.

Jack indiquait galamment l'itinéraire à la fille.

— Attention, au palier... Demi-tour à gauche maintenant, mettez votre main droite contre le mur et...

— La ferme ! lui aboyai-je. Je préfère qu'elle se flanque par terre plutôt que de voir toute la troupe nous tomber sur le râble !

Nous arrivâmes au premier étage. Il faisait noir comme dans un four. L'immeuble comportait deux étages.

— J'ai paumé ce foutu escalier, se plaignit Jack.

Nous tâtonnâmes dans l'obscurité, cherchant les marches qui devaient mener vers le toit. Nous ne les trouvâmes pas. En bas, le boucan se calmait. La voix de Vance expliquait à sa meute qu'ils se bagarraient entre eux et demandait où nous avions passé. Personne ne semblait le savoir. Nous ne le savions pas nous-mêmes.

— Amenez-vous, grommelai-je en m'engageant dans un couloir obscur qui conduisait vers le fond de l'immeuble. Il faut bien aller quelque part.

Il y avait toujours du bruit en bas, mais la bagarre était terminée. Certains parlaient d'aller chercher de la lumière. Je me cognai dans une porte, au bout du couloir, l'ouvris : une pièce avec deux fenêtres par lesquelles pénétrait une lueur blafarde provenant des réverbères. Elle semblait lumineuse après l'obscurité du couloir. Mon petit troupeau me suivit et nous refermâmes la porte.

Red O'Leary avait traversé la pièce et se penchait à une fenêtre ouverte.

— C'est la rue de derrière, chuchota-t-il. Impossible de descendre à moins de sauter.

— Quelqu'un en vue ? demandai-je.

— Je ne vois personne.

Je jetai un coup d'œil sur la pièce – un lit, deux chaises, une commode et une table.

— La table va passer par la fenêtre, dis-je. On va la balancer aussi loin que possible en espérant que le boucan les attirera là, en bas, avant qu'ils aient l'idée de nous chercher en haut.

Red et la fille étaient en train de s'assurer mutuellement qu'ils étaient encore d'un seul tenant. Il se dégagea de son étreinte pour venir m'aider à balancer la table. Après l'avoir maintenue un instant en équilibre, nous la projetâmes dans le vide d'une violente poussée. Le résultat fut remarquable.

Elle alla s'écraser contre le mur d'en face, puis tomba dans la cour de derrière à grand fracas en faisant résonner des piles de boîtes de conserve ou des rangées de poubelles, bref des objets superbement sonores. Le bruit n'avait pas dû s'entendre à plus de cinq cents mètres.

Nous nous écartâmes de la fenêtre au moment où une grappe humaine faisait irruption par la porte de derrière de Larrouy.

La fille, n'ayant pu trouver de blessures sur O'Leary, s'était tournée vers Jack Counihan. Il avait une entaille à la joue. Elle s'affairait avec un mouchoir.

— Quand vous aurez fini par ici, lui disait Jack, je vais retourner me faire taillader de l'autre côté.

— Je n'en finirai jamais si vous continuez à parler et à remuer votre joue comme ça.

— Du tonnerre ! s'exclama-t-il. San Francisco est la deuxième grande ville de Californie. Sacramento est la capitale de l'État. Aimez-vous la géographie ? Voulez-vous que je vous parle de Java ? Je n'y suis jamais allé, mais je bois leur café. Si...

— Idiot ! dit-elle en riant. Si vous ne vous tenez pas tranquille, je m'arrête tout de suite.

— Ce serait trop triste, répliqua-t-il. Je me tiens tranquille.

Elle ne faisait rien d'autre qu'essuyer le sang sur sa joue, du sang qu'il aurait mieux valu laisser sécher. Lorsqu'elle eut terminé cette opération chirurgicale parfaitement inutile, elle écarta lentement la main et étudia avec fierté les résultats à peine visibles de son travail. Comme sa main passait à hauteur de la bouche de Jack, il tendit brusquement la tête en avant pour poser un baiser sur le bout d'un de ses doigts.

— Idiot ! dit-elle de nouveau en rabattant vivement la main.

— Arrête ou je t'envoie au tapis, dit O'Leary.

— Oh ! Écrase ! dit Jack Counihan.

— Reddy ! cria la fille, trop tard.

La droite d'O'Leary jaillit comme un piston. Jack l'encaissa à la pointe du menton et alla piquer un roupillon par terre. Le grand rouquin pivota sur lui-même pour me faire face, me dominant de toute sa hauteur.

— T'as quelque chose à dire ? me demanda-t-il.

Souriant, je baissai la tête vers Jack, puis la relevai vers Red.

— J'ai honte de lui, dis-je. Se laisser sonner comme ça par un corniaud qui attaque de la droite !

— Tu veux l'essayer ?

— Reddy ! Reddy ! supplia la fille, mais personne ne l'écoutait.

— Si tu attaques de la droite, dis-je.

— D'accord, répliqua-t-il, et il tint parole.

J'esquivai, en écartant ma tête de la trajectoire, et je lui posai l'index sur le menton.

— Ça aurait pu être un poing, dis-je.

— Ah ! oui ? Çui-là en est un !

Je réussis à passer sous sa gauche, encaissant le choc de son avant-bras sur la nuque. Mais j'avais à peu près épuisé toute ma gamme d'acrobaties. Il était urgent de songer à ce que je pourrais lui faire, à supposer que ce fût possible. La fille lui empoigna le bras et s'y cramponna.

— Reddy, mon chéri, tu ne t'es pas assez bagarré pour ce soir ? Tu ne pourrais pas être un peu raisonnable, même si tu es irlandais ?

Je fus tenté de châtaigner ce grand connard pendant que sa mignonne l'occupait.

Il lui rit au visage, pencha la tête pour l'embrasser sur la bouche, puis il m'adressa un large sourire.

— On pourra toujours remettre ça, dit-il avec bonne humeur.

— On ferait bien de filer d'ici si possible, dis-je. Tu as fait trop de raffut pour qu'on reste peinarde.

— Te laisse pas abattre, mon petit, rétorqua-t-il. Cramponne-toi à mes basques et je te sortirai de là.

Le fumier ! Sans Jack et moi, il n'aurait plus eu de basques du tout, à l'heure qu'il était.

Nous nous dirigeâmes vers la porte, l'oreille aux aguets, et n'entendîmes rien.

— L'escalier qui mène au second toit doit être sur le devant, chuchotai-je. On va essayer d'y aller.

Nous ouvrîmes la porte avec précaution. À la lumière incertaine qui filtrait de la pièce dans le couloir, il nous parut vide. Nous nous y engageâmes à pas de loup, O'Leary et moi, tenant chacun une main de la fille. J'espérais que Jack allait s'en sortir indemne, mais il était responsable de sa cure de sommeil et j'avais mes propres ennuis.

Je n'aurais jamais cru la boîte de Larrouy assez grande pour compter trois kilomètres de couloir. C'était pourtant le cas. Il y avait bien quinze cents mètres à parcourir dans l'obscurité pour parvenir à l'escalier par lequel nous étions montés. Nous ne nous y arrêtâmes pas pour écouter les voix qui résonnaient en bas. Quinze cents mètres plus loin, le pied d'O'Leary trouva la première marche de l'escalier montant à l'étage au-dessus.

Juste à ce moment-là, un braillement s'éleva au sommet de l'autre escalier.

— Hé ! Amenez-vous... ils sont ici !

Le faisceau blanc d'une torche enveloppa le braillard et, d'en dessous, une voix irlandaise lui cria :

— Descends de là, espèce de grande gueule !

— La police, chuchota Nancy Regan, et nous escaladâmes nos marches fraîchement trouvées jusqu'au second étage.

Et ce fut de nouveau l'obscurité comme celle que nous venions de quitter. Nous nous immobilisâmes au sommet de l'escalier. Nous semblions y être entre nous.

— Le toit, dis-je. On va se risquer à gratter des allumettes.

Dans un coin, la faible lueur de notre allumette nous permit de découvrir une échelle fixée au mur qui menait à une trappe dans le plafond. Dans les plus brefs délais, nous nous retrouvâmes sur le toit de Larrouy, la trappe refermée derrière nous.

— On joue sur le velours pour le moment, dit O'Leary, et si les salopards de Vance et les bourres font joujou encore pendant un moment, c'est dans le sac !

J'ouvris la marche en travers des toits. Nous nous laissâmes tomber trois mètres plus bas sur l'immeuble voisin, une courte escalade nous amena sur le suivant et nous trouvâmes à l'autre extrémité une échelle d'incendie qui descendait vers une courette sur la rue de derrière.

— Ça devrait faire l'affaire, dis-je, et je commençai à descendre.

La fille venait derrière moi, suivie de Red. La cour dans laquelle nous atterrîmes était vide ; c'était un étroit passage cimenté, entre les immeubles. Le dernier élément de l'échelle d'incendie grinça en fléchissant sous mon poids, mais le bruit ne provoqua aucune réaction. Il faisait sombre dans la cour, mais pas nuit noire.

— Arrivés à la rue, on se sépare, me dit O'Leary sans un mot de remerciement pour mon aide ; une aide dont il ne concevait apparemment pas l'utilité. Tu sautes sur ta trottinette et nous sur la nôtre.

J'émis un grognement approbateur, pourchassant ma cervelle qui tournait en rond dans mon crâne. « Je vais d'abord jeter un coup d'œil dans la ruelle. »

Je m'avançai avec circonspection jusqu'à l'autre extrémité de la cour et risquai le sommet de ma tête nue pour examiner la rue. Le calme y régnait, mais au coin, vingt-cinq mètres plus haut, deux flâneurs semblaient flâner avec une attention excessive. Ce n'étaient pas des flics. Émergeant dans la rue, je leur fis signe. Il leur était impossible de me reconnaître à cette distance et, dans la pénombre, ils pouvaient bien croire que j'appartenais à l'équipe de Vance, si eux-mêmes en faisaient partie.

Comme ils se dirigeaient vers moi, je regagnai la cour et sifflai Red. Ce n'était pas le gars à se faire appeler deux fois pour une bagarre. Il me rejoignit juste au moment où ils arrivaient. J'en pris un. Il prit l'autre.

Comme je voulais une diversion, je dus me démenier comme un diable pour l'obtenir. Ces deux mectons étaient de vraies lopettes. On en aurait pressé une tonne qu'on n'en aurait pas extrait une demi-livre de combativité. Celui que j'avais empoigné ne comprenait rien à la façon dont je le malmenais. Il avait bien un pétard, mais trouva moyen de le laisser tomber dès le début, et un coup de pied l'expédia hors de portée. Il se contentait de se cramponner, tandis que je suais sang et eau à le faire pivoter pour l'amener en position. L'obscurité m'aidait, mais ce n'était pas de la tarte de faire croire qu'il se défendait comme un diable pendant que je le traînais derrière O'Leary qui n'avait pas les moindres difficultés avec son adversaire.

Finalement, je réussis. J'étais derrière O'Leary, qui tenait son gars plaqué contre le mur d'une main et s'apprêtait à le sonner de l'autre. Je refermai la

main gauche sur le poignet de mon copain, lui tordis le bras pour le faire tomber à genoux, sortis mon flingue et tirai une balle dans le dos d'O'Leary, juste sous l'épaule droite.

Red vacilla, coinçant son homme contre le mur. J'assommaï le mien d'un coup de crosse.

— Il t'a eu, Red ? demandai-je en le soutenant d'un bras et en abattant mon flingue sur le cigare de son prisonnier.

— Ouais.

— Nancy ! appelai-je.

Elle courut vers nous.

— Soutenez-le de l'autre côté, lui dis-je. Reste sur tes pieds, Red, et on réussira à se tailler.

La blessure était trop récente encore pour le ralentir mais son bras droit ne fonctionnait plus. Nous nous mîmes à courir dans la rue de derrière en direction du coin. Nous étions déjà poursuivis avant d'y arriver. Des visages intrigués se tournaient vers nous dans la rue. Un policier deux cents mètres plus loin commença à marcher vers nous. La fille aidant O'Leary d'un côté et moi de l'autre, nous parcourûmes au pas de course une centaine de mètres dans la direction opposée à celle du flic et arrivâmes à l'endroit où j'avais laissé l'automobile utilisée par Jack et moi. Le temps que je mette le moteur en marche et que la fille parvienne à installer Red à l'arrière, il régnait dans la rue une activité intense. Le flic nous gratifia d'un hurlement et d'une balle qui passa très au-dessus de nous. Nous nous empressâmes de quitter le secteur.

Je n'avais encore aucune destination en vue et, après l'indispensable pointe de vitesse initiale, je ralentis un peu, tournai quantité de coins et arrêtai finalement mon engin dans une rue sombre, au-delà de Van Ness Avenue.

Red était affaîssi dans un coin de la banquette, maintenu par la fille, lorsque je pivotai sur moi-même pour les regarder.

— Où va-t-on ? demandai-je.

— Un hôpital, un docteur, n'importe quoi ! cria la fille. Il va mourir !

Je n'en croyais rien. Et d'ailleurs, s'il mourait, c'était bien sa faute. S'il avait fait preuve d'assez de gratitude pour m'emmener, comme un ami, je n'aurais pas été obligé de le flinguer pour pouvoir le suivre comme infirmière.

— Où va-t-on, Red ? lui demandai-je, en lui poussant le genou du bout du doigt.

D'une voix pâteuse, il me donna l'adresse de l'hôtel de la Stockton Street.

— Ça n'est pas possible, objectai-je. Tout le monde en ville sait que tu crèches là, et, si tu y retournes, c'est rideau pour toi. Où va-t-on ?

— ... l'hôtel, répéta-t-il.

Je me levai, m'agenouillai sur le siège et me penchai sur lui pour le travailler au corps. Il était très faible. Il ne devait plus avoir beaucoup de résistance. Bousculer un homme qui, après tout, était peut-être en train de mourir, ce n'était pas très élégant, mais je m'étais farci une foule d'avanies à cause de ce coco-là dans l'espoir qu'il me conduirait à ses amis et je n'allais

pas abandonner si près du poteau d'arrivée. Pendant un moment, je pus croire qu'il n'était pas encore assez affaibli, qu'il me faudrait encore une fois lui tirer dessus. Mais la fille prit mon parti et, à nous deux, nous finîmes par le convaincre que, la seule solution valable pour lui, c'était de se trouver une planque où il pourrait recevoir les soins dont il avait besoin. En réalité, nous ne le convainquîmes pas, nous l'épuisâmes et il céda parce qu'il était trop diminué pour discuter plus longtemps. Il me donna une adresse du côté de Holly Park.

Espérant que tout irait pour le mieux, je pointai mon engin dans la direction indiquée.

C'était une petite maison dans une rangée de maisons également petites. Nous sortîmes le grand gaillard de la voiture et le traînâmes à nous deux jusqu'à la porte. Avec notre aide, il tenait tout juste debout. La rue était sombre. Aucune lumière ne brillait dans la maison. Je pressai la sonnette.

Rien ne se passa. Je sonnai de nouveau, puis une fois encore.

— Qui c'est ? demanda une voix hargneuse de l'intérieur.

— Red a été blessé, répondis-je.

Un moment de silence. Puis la porte s'entrouvrit d'une dizaine de centimètres. Par l'ouverture filtra de la lumière, suffisamment de lumière pour laisser voir le visage plat et les mâchoires musculeuses du fendeur de crânes qui avait été l'ange gardien et le bourreau du Môme Motsa.

— Qu'est-ce qui se passe, bon Dieu ? demanda-t-il.

— Red a été flingué. Ils l'ont eu, expliquai-je en poussant en avant le géant inerte.

Nous ne forçâmes pas le barrage de cette façon. Le fendeur de crânes maintenait la porte comme elle était.

— Attendez, dit-il, et il nous ferma la porte au nez. Sa voix retentit à l'intérieur.

— Flora !

Tout allait bien. Red nous avait amenés au bon endroit.

Lorsqu'il ouvrit la porte à nouveau, il l'ouvrit en grand et Nancy et moi amenâmes notre fardeau dans l'entrée. À côté du fendeur de crânes se tenait une femme en robe de soie noire au large décolleté. La Grande Flora, supposai-je.

Elle mesurait bien un mètre quatre-vingt dans ses escarpins à hauts talons. C'étaient de petits escarpins et je remarquai que ses mains vierges de bagues étaient petites, elles aussi. Le reste de sa personne ne l'était nullement. Elle avait de larges épaules, une poitrine opulente, des bras robustes, avec un cou rose qui, bien que lisse et de courbe harmonieuse, était musclé comme celui d'un lutteur. Elle avait mon âge environ – près de la quarantaine – des cheveux courts très frisés et très blonds, une peau très rose et un beau visage brutal. Les yeux gris profondément enfoncés, les lèvres charnues et bien dessinées, elle avait le nez juste assez large et busqué pour lui conférer une expression de force et d'énergie et un menton assez accusé pour la confirmer.

Du front à la gorge, sa peau rose se tendait sur une musculature lisse, épaisse, puissante. Cette Grande Flora n'avait rien d'une mauviette. Elle avait le physique et l'allure d'une femme capable de réussir le pillage et le coup fourré qui l'avait suivi. Si son corps et son visage ne mentaient pas, elle possédait toute la force morale, intellectuelle et physique nécessaire, et même au-delà. Elle était faite d'une matière plus résistante que le gorille qui se tenait à mon côté ou que le géant roux que je soutenais.

— Alors ? demanda-t-elle lorsque la porte se fut refermée derrière nous.

Elle avait une voix profonde, mais non pas masculine, une voix bien assortie à son physique.

— Vance et sa troupe l'ont attaqué chez Larrouy. Il a reçu un pruneau dans le dos.

— Qui êtes-vous ?

— Mettez-le au lit, dis-je pour gagner du temps. Nous avons toute la nuit pour parler.

Elle se détourna avec un claquement de doigts. Un petit vieux misérable apparut par une porte du fond. Ses yeux bruns avaient une expression terrifiée.

— Allez, ouste, monte là-haut, ordonna-t-elle. Prépare le lit, apporte de l'eau bouillante et des serviettes.

Le petit vieux se hissa dans l'escalier comme un lapin rhumatisant. Le fendeur de crânes remplaça la fille à côté de Red, et lui et moi portâmes le géant jusqu'à une pièce où le petit vieux trottnait dans tous les sens en transbahutant des cuvettes et des linges. Flora et Nancy Regan nous suivirent. Nous étendîmes le blessé à plat ventre sur le lit et le déshabillâmes. Le sang coulait encore de sa blessure. Il était évanoui.

Nancy Regan perdit les pédales.

— Il est en train de mourir ! Appelez un docteur ! Oh ! Reddy, mon amour...

— Boucle-la ! fit la Grande Flora. Cet abruti mériterait bien de clamcer... Quelle idée d'aller chez Larrouy ce soir ! (Elle empoigna le petit vieux par l'épaule et le propulsa vers la porte.) De l'éther et davantage d'eau, lança-t-elle derrière son dos. Donne-moi ton couteau, Pogy.

Le gorille sortit de sa poche un couteau à ressort avec une longue lame qui, à la suite d'innombrables affûtages, était devenue mince et effilée comme un stylet. Le couteau qui a coupé la gorge du Môme Motsa, pensai-je.

La Grande Flora s'en servit pour extirper la balle du dos de Red O'Leary.

Pogy le gorille garda Nancy Regan dans un coin de la pièce pendant l'opération. Le petit homme apeuré, agenouillé à côté du lit, tendait à la femme ce qu'elle lui demandait et épongeait à mesure le sang qui coulait de la blessure.

Debout à côté de Flora, je fumais des cigarettes prises dans le paquet qu'elle m'avait donné. Quand elle levait la tête, je transférais la cigarette de ma bouche à la sienne. Elle s'emplissait les poumons d'une aspiration qui consumait la moitié de la cigarette, puis elle opinait du bonnet. J'enlevais la

cigarette de sa bouche. Elle soufflait un nuage de fumée, puis se remettait au travail. J'allumais une autre cigarette à ce qui restait de la précédente, prêt à la lui glisser entre les lèvres.

Ses bras nus étaient maculés de sang jusqu'aux coudes. Son visage luisait de sueur. C'était une vraie boucherie, et cela prit du temps. Mais, quand elle se redressa pour sa dernière bouffée, la balle avait été extirpée de Red, l'hémorragie était arrêtée et la plaie bandée.

— Heureusement, c'est terminé, dis-je en allumant une de mes propres cigarettes. Les sèches que vous fumez sont vraiment infectes.

Le petit homme apeuré était en train de nettoyer. Nancy Regan avait tourné de l'œil dans un fauteuil, à l'autre bout de la pièce, et personne ne lui prêtait la moindre attention.

— Surveille-moi ce zèbre, Pogy, dit la Grande Flora au fendeur de crânes en m'indiquant d'un signe de tête, pendant que je me lave.

Je m'approchai de la fille, lux frottai les mains, lui mis un peu d'eau sur le visage et réussis à la réveiller.

— La balle est retirée. Red dort. D'ici une semaine, il cherchera de nouveau la bagarre, lui dis-je.

Elle se leva d'un bond et courut vers le lit.

Flora entra. Elle s'était lavée et avait troqué sa robe noire tachée de sang contre un kimono vert qui bâillait ici et là pour révéler des flots de lingerie couleur d'orchidée.

— Parlez ! m'ordonna-t-elle en se plantant devant moi. Qui, quoi et pourquoi ?

— Je suis Percy Maguire, dis-je, comme si ce nom que je venais d'inventer expliquait tout.

— Voilà le qui, dit-elle, comme si ma fausse identité n'expliquait rien. Maintenant le quoi et le pourquoi.

Pogy le gorille, qui se tenait légèrement à l'écart, m'examina de la tête aux pieds. Je suis petit et nouveau. Mon visage ne fait pas peur aux enfants, mais il est le reflet plus ou moins fidèle d'une existence qui n'a pas été accablée par un excès de raffinement et de douceur. Les réjouissances de la soirée m'avaient rehaussé d'ecchymoses et d'égratignures et pas mal esquinaté ce qui restait de mes frusques.

— Percy, répéta-t-il, exhibant dans un large sourire ses dents jaunâtres et espacées. Mince, mon pote, tes vieux devaient être aveugles !

— Voilà le quoi et le pourquoi, insistai-je, m'adressant à la femme, sans prêter attention aux bruits qu'émettait le 200. Je suis Percy Maguire, et je veux mes cent cinquante mille dollars.

Les muscles de ses sourcils s'abaissèrent au-dessus de ses yeux.

— Alors, comme ça, vous avez cent cinquante mille dollars ?

J'acquiesçai, levant la tête vers son beau visage brutal.

— Ouais, c'est pour ça que je suis venu.

— Oh ! vous ne les avez pas, alors ? Vous les voulez ?

— Écoute, cocotte, je veux mon pognon. (Il fallait que je montre les dents si je voulais que mon numéro passe la rampe.) Tout ce que ça me rapporte, le seul résultat de cet échange de « *Oh ! tu veux* » et « *Oui, je veux* », c'est que ça me met le gosier sec. On était du grand braquage, tu piges ? Et après ça, quand on s'est aperçu que, pour palper, c'était tintin, j'ai dit au même qui gratte avec moi : « T'en fais pas, petit, on l'aura, notre oseille. T'as qu'à suivre Percy. » Et là-dessus, Bluepoint vient me proposer de marcher avec lui et je dis « d'accord », et, le même et moi, on marche donc avec lui jusqu'à ce qu'on tombe tous sur Red dans la boîte, ce soir. Alors, j'ai dit au même : « Ces terreurs à la gomme vont buter Red et ça nous rapportera rien. On va le leur enlever des mains et on se fera conduire à la planque où la Grande Flora est assise sur le magot. On devrait bien récolter cent cinquante mille tickets par tête, maintenant qu'il y en a plus qu'une poignée dans le coup. Après ça, si on veut balancer Red, pourquoi pas ? Mais le boulot avant le plaisir, et cent cinquante mille, c'est du boulot. » Alors, c'est ce qu'on a fait.

On a fait une percée pour le grand qu'était coincé. Le même a fait du gringue à la souris en cours de route et s'est fait expédier au tapis. Moi, je m'en foutais. Si elle valait cent cinquante mille dollars pour lui, ça le regardait. J'ai continué avec Red. Et j'ai tiré ce grand connard du pétrin après qu'il a encaissé un pruneau. Normalement, je devrais toucher aussi la part du même : ça ferait trois cent mille pour moi, mais t'as qu'à me donner les cent cinquante mille que je voulais au départ et on sera quittes.

Je pensais que tous ces bobards pouvaient prendre. Bien entendu, je n'espérais pas qu'elle me refilerait un centime, mais si les biffins du gang ne connaissaient pas ces gens-là, pourquoi ces gens-là auraient-ils connu chacun des membres du gang ?

Flora s'adressa à Pogy.

— Va donc enlever cette tire de devant la porte.

Je me sentis mieux quand il sortit. Elle ne l'aurait pas envoyé déplacer la voiture si elle avait voulu me faire des ennuis tout de suite.

— Y a rien à becqueter dans la baraque ? demandai-je, faisant comme chez moi.

Elle gagna le haut des marches et cria vers le bas :

— Prépare-nous quelque chose à manger.

Red n'avait pas repris connaissance. Nancy, assise à côté de lui, lui tenait une main. Elle était blême. La Grande Flora entra de nouveau dans la pièce, examina le blessé, lui posa une main sur le front, lui tâta le pouls.

— Descends avec nous, dit-elle.

— Je... je préférerais rester ici... si vous permettez, dit Nancy Regan.

Sa voix et ses yeux trahissaient la terreur sans borne que lui inspirait Flora.

La grande femme ne dit rien, descendit. Je la suivis à la cuisine où le petit homme préparait des œufs au jambon sur le fourneau. La fenêtre et la porte du fond, remarquai-je, étaient renforcées de lourdes planches et condamnées par des traverses clouées dans le plancher. La pendule au-dessus de l'évier disait

deux heures cinquante. Flora sortit un quart de gnôle et remplit deux verres pour elle et pour moi. Nous nous assîmes devant la table et, pendant que nous attendions notre nourriture, elle couvrit d'injures Red O'Leary et Nancy Regan, parce qu'il s'était fait amocher en allant à un rendez-vous avec elle au moment où Flora avait le plus besoin de sa force. Elle les maudit individuellement, en tant que couple, et elle sombrait dans le racisme en insultant tous les Irlandais lorsque le petit homme nous servit nos œufs au jambon.

Nous avons fini le solide et additionnions de gnôle notre deuxième tasse de café lorsque Pogy revint. Il avait des nouvelles à annoncer.

— Y a deux mecs qui traînent au coin de la rue et avec des gueules qui me reviennent pas.

— Des bourres ou bien... ? demanda Flora.

— Ou bien, dit-il.

Flora recommença à maudire Red et Nancy. Mais elle avait déjà pas mal épuisé ce numéro. Elle se tourna vers moi.

— Pourquoi les as-tu amenés ici, bon Dieu ? demanda-t-elle. En laissant une piste d'un kilomètre de large derrière toi ! Tu ne pouvais pas laisser ce grand con crever là où il avait reçu sa dose ?

— Je l'ai amené ici pour toucher mes cent cinquante mille tickets. File-les-moi et je me tire. Tu me dois rien d'autre. Je te dois rien. Donne-moi mon oseille, au lieu de causer et je mets les voiles.

— Ça me ferait mal, dit Pogy.

La femme m'examina de dessous ses sourcils baissés et but son café.

Quinze minutes plus tard, le petit vieux misérable fit irruption dans la cuisine en déclarant qu'il avait entendu des bruits de pas sur le toit. Ses yeux marron délavés et voilés de terreur évoquaient ceux d'un bœuf, ses lèvres fripées frémissaient sous sa moustache jaunâtre et clairsemée.

Flora le traita grossièrement de vieux ceci et cela, et le réexpédia au premier. Elle se leva de la table et serra son kimono vert autour de son grand corps.

— Tu es ici, me dit-elle, et tu vas nous donner un coup de main. Il n'y a pas d'autre solution. Tu as un feu ?

Je reconnus que j'avais un pistolet, mais secouai la tête quant au reste de sa proposition.

— C'est pas encore ma veillée funèbre, dis-je. Ça va coûter cent cinquante mille unités, payables cash de la main à la main, pour mettre Percy dans le coup.

Je voulais savoir si le butin se trouvait sur les lieux.

La voix éperdue de Nancy Regan retentit dans l'escalier.

— Non, non, chéri ! Je t'en prie, je t'en supplie, retourne te coucher ! Tu vas te tuer, Reddy, mon chou...

Red O'Leary pénétra dans la cuisine. Il était nu, à l'exception d'un pantalon gris et de son pansement.

Ses yeux fiévreux brillaient de joie, un sourire étirait ses lèvres desséchées. Il avait un pistolet à la main gauche. Son bras droit pendait, inerte. Derrière lui trottait Nancy. Elle cessa de le supplier et se recroquevilla derrière lui lorsqu'elle vit la Grande Flora.

— Cologne sur le gong et allons-y ! déclara en riant le géant demi-nu. Vance est dans notre rue.

Flora s'approcha de lui, lui posa le bout des doigts sur le poignet, les y maintint, une ou deux secondes, puis opina du bonnet.

— Espèce de cinglé ! dit-elle d'une voix beaucoup plus empreinte d'orgueil maternel que d'autre chose. Tu es en pleine forme pour la bagarre maintenant ! Et c'est encore une chance, parce que tu vas t'en payer une belle !

Red éclata de rire – un rire triomphant où s'affirmait sa combativité, puis ses yeux se tournèrent vers moi. Le rire s'y effaça et ils s'étrécirent avec une expression perplexe.

— Salut, dit-il. J'ai rêvé de toi, mais je peux pas me rappeler exactement. C'était... Attends, je vais retrouver... C'était... Bon Dieu ! J'ai rêvé que c'était toi qui m'avais flingué !

Flora me sourit – c'était la première fois que je la voyais sourire – et elle déclara vivement :

— Occupe-t'en, Pogy !

Je me levai de ma chaise en pivotant sur moi-même.

Le poing de Pogy m'atteignit au-dessus de l'oreille. Titubant en travers de la pièce en essayant de rester sur mes pieds, je songeai à la meurtrissure à la tempe que j'avais vue sur le cadavre du Môme Motsa.

Pogy était sur moi quand le mur me redressa.

J'abattis mon poing – vlan ! – sur son nez plat. Le sang en jaillit, mais ses mains velues m'empoignèrent. Je rentrai le menton, lui enfonçai le sommet de mon crâne dans la figure. Une bouffée du parfum de la Grande Flora parvint jusqu'à moi. Son kimono soyeux bruissa contre moi. M'empoignant par les cheveux à deux mains, elle rabattit ma tête en arrière, m'étirant le cou à l'intention de Pogy. Ses grosses pognes se refermèrent dessus. Je renonçai à lutter. Il ne m'étrangla pas plus qu'il n'était nécessaire, mais c'était bien suffisant comme ça.

Flora me soulagea de mon pistolet et de ma matraque.

— Un 38 Spécial, dit-elle en examinant le calibre de mon arme. C'est une balle de 38 Spécial que j'ai retirée de toi, Red.

Les mots me parvenaient vaguement à travers le rugissement qui m'emplissait les oreilles.

La voix du petit vieux bredouillait dans la cuisine. Je ne parvenais pas à distinguer ce qu'il disait. Les mains de Pogy me lâchèrent. Je portai mes propres mains à ma gorge. C'était horrible de ne plus y sentir la moindre pression. Lentement l'obscurité se dissipa devant mes yeux, laissant une foule de petits nuages pourpres qui se mirent à flotter autour de moi. Puis je réussis

à m'asseoir sur le sol. Je compris alors que j'avais été étendu par terre.

Les nuages pourpres s'effilochèrent et je finis par voir assez clair au travers pour constater que nous n'étions plus que trois dans la pièce. Recroquevillée sur une chaise dans un coin se trouvait Nancy Regan. Sur une autre chaise, à côté de la porte, un pistolet noir à la main, était assis le petit vieux apeuré. Ses yeux désespérés trahissaient l'affolement total.

Le pistolet braqué sur moi et la main qui le tenait tremblaient comme la feuille au vent. Je voulus lui dire de s'arrêter de trembler ou alors de pointer son arme dans une autre direction, mais impossible d'articuler.

En haut, des pistolets tonnaient, et l'écho des coups de feu était amplifié par l'exiguïté de la maison.

Le visage du petit homme se contracta.

— Laissez-moi partir, chuchota-t-il avec une brusquerie inattendue, et je vous donnerai tout. Je vous assure ! Tout, si vous me laissez sortir de cette maison.

Ce faible rai de lumière là où il n'y avait pas la moindre lueur me rendit l'usage de mon appareil vocal.

— Éclaire ta lanterne, réussis-je à dire.

— Je vous donnerai ceux qui sont là-haut..., cette diablesse. Je vous donnerai l'argent. Je vous donnerai tout, si vous me laissez sortir. Je suis vieux. Je suis malade. Je peux pas vivre en prison. Qu'est-ce que j'en ai à faire de ces cambriolages ? Rien. Est-ce que c'est ma faute si cette diablesse... ? Vous avez vu comment ça se passe. Je suis un esclave, ici, moi qui arrive à la fin de ma vie. Des vexations, des injures, des coups... et encore, ça ne suffit pas. Maintenant, faut que j'aille en prison parce que cette diablesse est une diablesse. Je suis un vieil homme qui né peut pas vivre en prison. Laissez-moi partir. Ayez cette bonté pour moi. Je vous donnerai cette diablesse et ces autres démons, et l'argent qu'ils ont volé. Ça, je le ferai !

Le petit vieux en proie à la panique s'agitait et se tortillait sur sa chaise.

— Comment est-ce que je peux sortir d'ici ? demandai-je en me levant du sol, les yeux fixés sur son pistolet.

Si je pouvais lui sauter dessus, pendant que nous parlions...

— Pourquoi pas ? Vous êtes un ami de la police – ça, je le sais. La police est là, maintenant. Ils attendent le jour pour pénétrer dans cette maison. Je les ai vus de mes yeux arrêter Bluepoint Vance. Vous pouvez me faire franchir le barrage de vos amis, les policiers. Faites ce que je vous demande, et je vous donnerai ces démons et leur argent.

— Ça m'a l'air très bien, dis-je avec un pas négligent dans sa direction. Mais est-ce que je ne peux pas tranquillement sortir d'ici si ça me chante ?

— Non, non, dit-il sans paraître s'apercevoir que je faisais un deuxième pas vers lui. Mais d'abord, je vous donnerai ces trois démons. Je vous les donnerai vivants, et leur argent aussi. Ça, je vous le promets, et ensuite vous me ferez sortir, et cette fille aussi. (Il indiqua brusquement Nancy dont les grands yeux dilatés dévoraient le visage blême, toujours joli malgré la terreur

qu'il reflétait.) Elle non plus n'a rien à voir avec les crimes de ces démons. Elle doit partir avec moi.

Je me demandais ce que ce vieux lapin pensait pouvoir faire. Je fronçai les sourcils d'un air songeur à l'excès, tout en avançant encore d'un pas vers lui.

— Vous y trompez pas, chuchota-t-il d'un ton passionné, quand cette diablesse reviendra dans cette pièce, vous mourrez... elle vous tuera, c'est sûr.

Trois pas encore et je serais assez près de lui pour l'agrafer, lui et son pétard.

Des pas retentirent dans le couloir. Trop tard pour attaquer.

— Oui ? murmura-t-il désespérément.

J'acquiesçai d'un signe de tête, un quart de seconde avant que la Grande Flora ne franchît la porte.

Elle était vêtue pour l'action d'un pantalon bleu sans doute emprunté à Pogy, et portait des mocassins brodés de perles et un gilet de soie. Un ruban maintenait ses cheveux blonds bouclés écartés de son visage. Elle avait un pistolet à la main et un dans chaque poche, sur les fesses.

Celui qu'elle tenait à la main se redressa.

— Tu es fait, me dit-elle d'un ton parfaitement détaché.

Mon confédéré de fraîche date se mit à geindre :

— Non, non, Flora ! Pas ici, comme ça, je t'en prie ! Laisse-moi l'emmener à la cave !

Elle le considéra en fronçant les sourcils, haussa ses épaules soyeuses.

— Grouille-toi, dit-elle. Il fera jour d'ici une demi-heure.

J'avais trop envie de pleurer pour leur rire au nez. Étais-je censé croire que cette femme laisserait le vieux lapin modifier ses plans ? Je suppose que j'avais dû compter plus ou moins sur l'aide du vieux schnoque, sinon je n'aurais pas été déçu lorsque cette petite comédie me révéla que c'était un coup monté. Mais, quel que fût le pétrin dans lequel ils voulaient m'enfoncer, il ne pouvait guère être pire que celui où je barbotais.

Je suivis donc le vieux dans le couloir, ouvris la porte qu'il m'indiquait, pressai le commutateur du sous-sol et descendis les marches inégales.

Derrière moi, il chuchotait :

— Je vais d'abord vous montrer l'argent, et après je vous livrerai ces démons. Et vous n'oublierez pas votre promesse ? Moi et la fille, on partira d'ici malgré la police ?

— Mais oui, affirmai-je au vieux plaisantin.

Il s'approcha de moi et me fourra la crosse d'un pistolet dans la main.

— Cachez-le, souffla-t-il.

Et, lorsque j'eus empoché l'arme, il m'en donna une autre, les sortant de sa main libre de dessous sa veste.

Ensuite, il me montra bel et bien le butin. Il se trouvait encore dans les caisses et les sacs qui avaient servi à le transporter depuis les banques. Il insista pour en ouvrir quelques-uns afin *de* me montrer l'argent – des liasses

vertes maintenues par des bandes de papier jaune de la banque. Caisses et sacs étaient entassés dans un réduit à murs de briques, à la porte fermée par un cadenas dont il avait la clé.

Il referma la porte quand nous eûmes fini de regarder, mais ne boucla pas le cadenas, et nous revînmes en partie sur nos pas.

— Ceci, comme vous avez pu voir, est l'argent, dit-il. Maintenant, pour les autres. Vous allez vous poster ici, caché derrière ces caisses.

Une cloison divisait la cave en deux. Elle était percée d'une ouverture dépourvue de porte. Le vieux voulait que je me dissimule près de cette ouverture, entre la cloison et quatre caisses d'emballage. Caché là, je me trouverais à la droite et un peu en arrière de toute personne qui descendrait l'escalier et traverserait la cave en direction du réduit où se trouvait l'argent. Autrement dit, je serais dans cette position lorsqu'ils franchiraient l'ouverture de la cloison.

Le vieux farfouillait sous l'une des caisses. Il en retira un bout de conduite en plomb d'une quarantaine de centimètres glissé à l'intérieur d'un tuyau d'arrosage noir de même longueur. Il me le donna en poursuivant ses explications.

— Ils descendront ici, l'un après l'autre. Au moment où ils passeront, vous saurez vous servir de ce truc-là. Alors, vous les aurez, et vous tiendrez votre promesse. C'est d'accord ?

— Mais oui, dis-je, à tout hasard.

Il remonta les marches. Je m'accroupis derrière les caisses et examinai les flingues qu'il m'avait donnés, et je veux bien être pendu si je trouvais quoi que ce fût à redire à ce matériel. Ils étaient chargés et semblaient en état de fonctionner. Cette touche finale me mystifia complètement. Je ne savais plus si j'étais dans une cave ou sur un nuage.

Lorsque Red O'Leary, toujours nu à part son pantalon et son pansement, descendit dans la cave, je dus secouer violemment la tête pour m'éclaircir les idées, juste à temps pour lui asséner un violent coup sur l'occiput au moment où son pied nu franchissait le seuil de la porte. Il s'étala à plat ventre.

Le vieux dégringola les marches, tout sourire.

— Vite ! Vite ! haleta-t-il en m'aidant à traîner le rouquin dans le réduit au magot.

Il sortit alors de je ne sais où deux bouts de cordes et lia les mains et les pieds du géant.

— Vite ! souffla-t-il de nouveau en me quittant pour remonter en courant l'escalier, tandis que je retournais dans ma cachette en soupesant la matraque de plomb, me demandant si, finalement, Fiora ne m'avait pas descendu et si je n'étais pas en train de savourer la récompense de mes vertus, dans un paradis où je pourrais m'amuser éternellement à assommer les gens qui m'avaient fait des vacheries sur la terre.

Le fendeur de crânes avec son gabarit de gorille descendit, atteignit la porte. De mon mieux, je lui fendis le crâne. Le petit homme descendit en

vitesse. Nous tirâmes Pogy dans la cellule, le ficelâmes.

— Vite ! haleta le vieux fou, qui trépidait sur place d'excitation. Ça va être la diablesse maintenant – et cognez fort !

Il remonta l'escalier et j'entendis ses pas pressés au-dessus.

Mon état de stupeur se dissipait peu à peu pour faire place, dans mon crâne, à un soupçon d'intelligence. Ce numéro burlesque n'était qu'un fantasme ! Je nageais en plein délire. Rien dans la vie ne s'arrangerait jamais aussi bien. On ne se dissimule pas dans un coin pour assommer les gens les uns après les autres comme une machine, qu'alimente à l'autre bout un petit vieux ratatiné. Ça ne tenait vraiment pas debout. J'en avais ma claque.

Je dépassai ma cachette, posai le tuyau de plomb et trouvai un autre endroit pour m'y accroupir, sous une étagère, près des marches. Je m'y postai, un pistolet dans chaque main. Ce jeu auquel je jouais commençait à me les briser – c'était inévitable. Il fallait que je me donne un peu de mouvement.

Flora descendit les marches. Derrière elle trottait le petit vieux.

Flora tenait un pistolet à chaque main. Ses yeux gris étaient partout à la fois. Elle avait la tête baissée comme un animal sur le point de livrer bataille. Ses narines frémissaient. Avec son allure ni lente, ni rapide, on sentait dans tout son corps un parfait équilibre comme dans les gestes d'une danseuse. Même si je vis un million d'années, je n'oublierai jamais l'image de cette belle femme descendant les marches inégales. C'était réellement une superbe bête de combat, prête à la lutte.

Elle me vit lorsque je me redressai.

— Lâche ça ! dis-je, mais je savais qu'elle n'en ferait rien.

Le petit homme tira de sa manche une petite matraque molle et frappa Flora derrière l'oreille au moment où elle levait son pistolet gauche sur moi. D'un bond en avant, je l'attrapai au vol avant qu'elle ne heurte le ciment.

— Maintenant, vous voyez ! dit le petit vieux qui exultait. Vous avez l'argent et vous les avez. Et maintenant, vous allez nous faire filer, moi et la fille.

— On va d'abord emmagasiner celle-là avec les autres, dis-je.

Après qu'il m'eut aidé à le faire, je lui dis de boucler la porte du réduit. Il obtempéra, après quoi je saisis la clé d'une main et sa nuque de l'autre. Il se tortilla comme un serpent pendant que je palpais ses vêtements de ma main libre. Je le délestai de sa matraque et d'un pistolet et trouvai autour de sa taille une ceinture bourrée d'argent.

— Ôte-moi ça, lui ordonnai-je. Tu n'emmènes rien avec toi.

Ses doigts défirent la boucle, tirèrent la ceinture de sous ses vêtements, la lâchèrent sur le sol. Elle était confortablement rembourrée.

Sans cesser de le tenir par le cou, je le conduisis au rez-de-chaussée. La fille était toujours pétrifiée sur sa chaise, dans la cuisine. Il fallut une bonne rasade de whisky et un flot de paroles pour la dégeler et lui faire comprendre qu'elle allait partir avec le vieil homme et ne devait pas dire un mot à qui que ce soit, en particulier à la police.

— Où est Reddy ? demanda-t-elle lorsqu'un peu de couleur fut revenu à son visage qui, même au pire moment, n'avait rien perdu de son charme, et la faculté de réfléchir à son cerveau.

Je lui répondis qu'il allait bien et lui promis qu'il serait dans un hôpital avant la fin de la matinée. Elle ne posa aucune autre question. Je l'expédiai au premier chercher son chapeau et son manteau, accompagnai le vieil homme quand il alla chercher son chapeau, puis les installai tous les deux dans la pièce de devant du rez-de-chaussée.

— Restez là jusqu'à ce que je vienne vous chercher, dis-je, et, fermant la porte à double tour, je glissai la clé dans ma poche.

La porte d'entrée et la fenêtre de devant, au rez-de-chaussée, avaient été renforcées de planches comme celles de derrière. Je n'osai me risquer à les ouvrir, bien qu'il fût presque jour maintenant. Je montai donc au premier, fabriquai un drapeau blanc avec une taie d'oreiller et une lame de sommier, l'accrochai à une fenêtre et attendis. Une voix forte cria bientôt : « Allez-y, on écoute. » Je me montrai alors et déclarai à la police que j'allais ouvrir.

Je dus m'escrimer cinq bonnes minutes avec une hachette pour démanteler la porte d'entrée. Le chef de la police, le capitaine des inspecteurs et la moitié des forces de police attendaient sur les marches et sur le trottoir lorsque je parvins enfin à ouvrir. Je les conduisis à la cave et leur remis la Grande Flora, Pogy et Red O'Leary, ainsi que l'argent. Flora et Pogy étaient réveillés, mais ne parlaient pas.

Une fois les dignitaires réunis autour des dépouilles, je remontai au premier. La maison grouillait de limiers. Je les saluai au passage en me rendant à la pièce où j'avais laissé Nancy Regan et le vieux schnoque. Le lieutenant Duff essayait d'ouvrir la porte verrouillée, O'Gar et Hunt derrière lui.

Je souris à Duff et lui donnai la clé.

Il ouvrit la porte, examina le vieux et la fille – surtout la fille – puis se tourna vers moi. Ils se tenaient debout au milieu de la pièce. Les yeux délavés du vieux en étaient pathétiques d'angoisse, le regard bleu de la fille sombre et inquiet. L'anxiété ne l'enlaidissait nullement.

— Si c'est ta propriété, je comprends que tu aies fermé à clé, me marmonna O'Gar à l'oreille.

— Allez, vous pouvez filer, dis-je aux deux autres. Et roupillez tout votre saoul avant de reprendre votre service.

Ils acquiescèrent et quittèrent la maison.

— C'est comme ça que ton Agence compense l'équilibre ? remarqua Duff. Les employées femelles rattrapent par leur beauté la laideur des mâles ?

Dick Foley entra dans le couloir.

— Comment ça se passe de ton côté ? m'enquis-je.

— Terminé. Ange m'a conduit à Vance. Vance m'a conduit ici. J'ai amené les flics ici. Ils les ont coincés, lui et elle.

Deux détonations éclatèrent dans la rue.

Nous nous précipitâmes vers la porte et constatâmes un certain remue-ménage dans une des voitures de police, un peu plus bas dans la rue. Nous y allâmes. Bluepoint Vance, les menottes aux mains, se tordait sur lui-même, moitié sur la banquette, moitié sur le sol.

— On le gardait ici dans la voiture, Houston et moi, expliqua à Duff un poulet en civil à la bouche dure. Il a essayé de filer, empoigné le feu d'Houston à deux mains. J'ai été obligé de le seringuer – deux fois. Le capitaine va cracher des flammes ! Il voulait justement qu'on le garde ici pour le confronter avec les autres. Mais Dieu sait que je l'aurais pas descendu si ça n'avait pas été Houston ou lui.

Duff traita le type en civil de con et de maladroit, pendant qu'on déposait Vance sur la banquette. Le regard torturé de Vance se posa sur moi.

— Je... te... connais ? demanda-t-il – péniblement Continental... New... York ?

— Oui, répondis-je.

— Arrivais pas... à te... situer... chez Larrouy... avec Red.

— Oui, répétais-je. On a eu Red, Flora, Pogy et le magot.

— Mais... pas... Papa... dop... oul... os ?

— Papa quoi ? demandai-je avec impatience, en sentant un frisson me passer dans le dos.

Il se redressa avec peine sur le siège.

— Papadopoulos, répéta-t-il, faisant un effort terrifiant pour rassembler le peu de forces qui lui restaient. J'ai essayé... le descendre... l'ai vu... partir... avec la fille... poulet... trop rapide... regrette...

Sa voix s'éteignit. Il frissonna. La mort était à quelques dixièmes de millimètre derrière ses yeux. Un interne en veste blanche essaya de m'écarter pour monter dans la voiture. Je le repoussai et me penchai, empoignant Vance par les épaules. J'avais la nuque glacée, l'estomac vide.

— Écoute, Bluepoint, lui hurlai-je au visage. Papadopoulos ? Le petit vieux ? C'était le cerveau du coup ?

— Oui, dit Vance, et il exhala son dernier souffle en même temps que ce mot.

Je le laissai retomber sur la banquette et m'éloignai.

Évidemment ! Comment avais-je pu m'y tromper ? La vieille crapule... Si, malgré toutes ses mines affolées, il n'avait pas été le grand patron, comment aurait-il pu me livrer les autres si élégamment, un à la fois ? Ils étaient absolument coincés. Ils avaient le choix entre mourir en se battant ou se rendre et être pendus. Il n'y avait pas d'autre issue. La police tenait Vance, qui pouvait leur dire, et ne s'en serait pas privé, que le petit vieux était le cerveau de l'organisation – il n'avait pas la moindre chance d'en réchapper devant le tribunal en raison de son âge, de sa faiblesse et sous prétexte que les autres le menaient par le bout du nez.

Et moi, dans tout ça, je n'avais eu pour seul choix que d'accepter sa proposition. Sinon, c'était rideau pour moi. Je n'avais été que de la pâte à

modeler dans ses mains, et ses complices de même. Il les avait doublés comme ils l'avaient aidé à doubler les autres, et je l'avais tranquillement laissé partir.

Maintenant, je pouvais mettre la ville sens dessus dessous pour le retrouver – j'avais seulement promis de le faire sortir de la maison – mais...

Quelle existence !

LE PRIX DU SANG

(\$ 106.000 blood money)

— Je suis Tom-Tom Carey, dit-il en traînant sur les syllabes.

Je lui indiquai la chaise à côté de mon bureau et le jaugeai tandis qu'il allait s'y installer. Grand, large d'épaules, avec un thorax massif et le ventre plat, il devait peser dans les quatre-vingt-dix kilos. Son visage basané avait la dureté d'un poing, mais sans rien de hargneux. C'était le visage d'un homme d'une quarantaine d'années qui menait une existence violente et y faisait sa pelote. Son complet bleu était bien coupé et il le portait avec aisance.

Une fois assis, il enroula une feuille de papier marron autour d'une bonne pincée de Bull Durham et acheva de se présenter.

— Je suis le frère de Paddy le Mex.

Je songeai qu'il disait peut-être la vérité. Paddy avait eu le même teint et les mêmes attitudes que ce client-là.

— Autrement dit, votre vrai nom serait Carrera, suggérai-je.

— Oui. (Il allumait sa cigarette.) Alfredo Estanislao Cristobal Carrera, si vous voulez tous les détails.

Je lui demandai d'épeler Estanislao, inscrivis le nom sur un bout de papier, y ajoutai *alias Tom-Tom Carey*, sonnai Tommy Howd et lui dis de demander à l'archiviste de regarder si nous avions quoi que ce soit sur lui.

— Pendant que vos gars ouvrent des tombes, je vais vous dire pourquoi je suis ici, reprit l'homme basané, dès que Tommy se fut retiré avec le papier.

Tout en parlant de sa voix traînante, il soufflait un nuage de fumée.

— C'est vache, que Paddy se soit fait buter comme ça, dis-je.

— Il était foutrement trop confiant de nature pour vivre longtemps, expliqua son frère. C'était ce genre de *hombre* – la dernière fois que je l'ai vu, c'était il y a quatre ans, ici à San Francisco. Je revenais d'une expédition du côté de... enfin, peu importe. En tout cas, j'étais raide comme un passe. Au lieu de perlouses, tout ce que j'avais retiré du voyage, c'était un pruneau – au-dessus de la hanche. Paddy avait dans les quinze mille tickets qu'il venait de piquer à quelqu'un. L'après-midi où je l'ai vu, il avait un rendez-vous et ça l'emmerdait d'y aller en trimbalant autant de pognon sur lui. Alors il m'a refilé les quinze sacs pour que je les lui garde jusqu'au soir.

Tom-Tom Carey souffla un nuage de fumée et sourit dans le vague à ses souvenirs d'un air attendri.

— Voilà le genre de *hombre* qu'il était, reprit-il. Il faisait confiance même à son propre frère. Je suis allé à Sacramento cet après-midi-là, et j'ai pris un

train pour l'Est. Une fille à Pittsburgh m'a aidé à dépenser les quinze mille. Elle s'appelait Laurel. Elle aimait le rye whisky avec un lait à la suite. J'en ai siroté avec elle jusqu'à me transformer les intérieurs en fromage blanc, et depuis je n'ai jamais plus eu le moindre appétit pour le *schmierkase*. Alors, comme ça, il y a cent mille dollars de récompense pour ce Papadopoulos, pas vrai ?

— Plus six. Les compagnies d'assurance mettent cent mille, l'association des banquiers cinq, et la ville mille.

Tom-Tom Carey jeta les restes de sa cigarette dans le crachoir et commença à en rouler une autre.

— Supposons que je vous le refile ? demanda-t-il. Le fric va dans combien de poches ?

— Il n'en reste rien ici, assurai-je. La Continental Detective Agency n'accepte pas les récompenses et les interdit à ses employés. S'il y a des flics dans le coup, n'importe lesquels, ils voudront leur part.

— Mais s'il n'y en a pas, j'empocherai le tout ?

— Si vous le livrez sans aide, ou sans autre aide que la nôtre.

— Entendu comme ça. (Il avait pris un ton détaché.) Donc, pour l'arrestation, c'est réglé. Venons-en maintenant à la condamnation. Si vous l'avez, êtes-vous sûr de pouvoir le clouer sur la croix ?

— Je devrais pouvoir, mais il faudra qu'il passe devant un jury – autrement dit, n'importe quoi peut arriver.

La main brune et musclée qui tenait la cigarette de même couleur eut un geste d'insouciance.

— Alors je ferais peut-être mieux de lui soutirer des aveux avant de vous l'amener, dit-il d'un ton dégagé.

— Ça serait peut-être plus sûr, acquiesçai-je. Vous devriez baisser votre baudrier de trois ou quatre centimètres. Il soulève trop haut la crosse du pistolet. La bosse se voit quand vous vous asseyez.

— Vous voulez dire celui de l'épaule gauche. Je l'ai piqué à un gars après avoir perdu le mien. La courroie est trop courte. Je vais en changer cet après-midi.

Tommy entra avec un dossier sur lequel était inscrit Carey, Tom-Tom, 1361-C. Il contenait quelques coupures de presse, les plus anciennes remontant à dix ans, les plus récentes à huit mois. Je les lus et les passai à mesure à l'homme basané. Tom-Tom Carey y était décrit comme soldat de fortune, trafiquant d'armes, chasseur de phoques clandestin, contrebandier et pirate. Mais le tout sous forme d'allégations, d'hypothèses et de soupçons. Il avait été arrêté à divers titres mais jamais condamné pour quoi que ce soit.

— Ils ne me traitent pas correctement, se plaignit-il avec placidité lorsque nous eûmes achevé notre lecture. Par exemple, ce n'est pas ma faute si j'ai volé cette canonnière chinoise. J'y ai été forcé – c'est moi qui me suis fait doubler. Après qu'ils ont eu monté la camelote à bord, ils ne voulaient plus payer. Je ne pouvais pas la décharger. Tout ce que je pouvais faire, c'était

prendre la canonnière et le reste. Les compagnies d'assurance doivent avoir salement envie de mettre la main sur Papadopoulos pour en offrir cent mille dollars.

— C'est donné si ça permet de le coincer, dis-je. Il ne correspond peut-être pas exactement au tableau que les journaux ont fait de lui, mais ce n'est quand même pas n'importe qui. Il a rassemblé ici une armée entière de gros-bras, occupé tout un pâté de maisons en plein cœur du quartier financier, pillé les deux plus grosses banques de la ville, tenu en respect les forces de police au complet ; il a réussi à filer, à semer son armée, s'est servi de certains de ses lieutenants pour en liquider d'autres — c'est comme ça que votre frère Paddy s'est fait avoir — et ensuite, avec l'aide de Pogy Reeve et de la Grande Flora Brace et de Red O'Leary, a éliminé le reste de ses lieutenants. Et n'oubliez pas, ces lieutenants n'étaient pas des enfants de chœur. C'étaient des truands chevronnés comme Bluepoint Vance, La Tremblote et Darby M'Laughlin, des zèbres qui connaissaient la musique.

— Euh euh... (Carey n'était pas impressionné.) Mais ça a foiré quand même. Vous avez récupéré tout le magot et il a simplement réussi à s'en tirer lui-même.

— Il a eu un coup de malchance, expliquai-je. Red O'Leary s'est laissé handicaper par une crise d'amour et de vanité. On ne peut pas mettre ça sur le dos de Papadopoulos. N'allez pas croire que c'est un demeuré. Il est dangereux et je comprends les compagnies d'assurance ; elles estiment qu'elles dormiront plus tranquilles si elles sont sûres qu'il n'est pas quelque part en train de monter d'autres coups contre les banques qu'elles assurent.

— Vous ne savez pas grand-chose sur ce Papadopoulos, n'est-ce pas ?

— Non. (Je disais la vérité.) Et personne ne sait grand-chose. L'offre de cent mille dollars a transformé en donneurs la moitié des gangsters du pays. Ils sont aussi acharnés après lui que nous le sommes, pas seulement à cause de la récompense, mais parce qu'il a doublé tout le monde sans faire le détail. Et ils en savent aussi peu sur lui que nous-mêmes, sinon qu'il a trempé dans une douzaine ou plus de coups, qu'il tenait les commandes dans le coup des bons du trésor de Bluepoint Vance et que ses ennemis ont l'habitude de mourir jeunes. Mais personne ne sait d'où il vient, ni où il vit quand il est chez lui. Ne croyez pas que j'essaie d'en faire un Napoléon ou un superman de bandes dessinées, mais c'est un vieux bonhomme drôlement rusé. Comme vous dites, je ne sais pas grand-chose sur lui, mais il y a des tas de gens dont je ne sais pas grand-chose.

Tom-Tom Carey acquiesça pour montrer qu'il comprenait la dernière partie de ma phrase et il entreprit de rouler sa troisième cigarette.

— J'étais à Nogales quand Ange Grace Cardigan m'a fait prévenir que Paddy avait été buté, dit-il. Ça fait presque un mois de ça. Elle avait l'air de croire que j'allais rappliquer ici *pronto* — mais, moi, c'était pas mes oignons. J'ai laissé courir. Mais, la semaine dernière, j'ai lu dans un journal qu'il y avait une récompense offerte pour la capture de l'*homme* qui, d'après elle,

avait fait liquider Paddy. Ça faisait une légère différence – une différence de cent mille dollars. Alors je me suis pointé ici, je lui ai parlé, et puis je suis venu vous voir pour être bien sûr qu'il n'y aurait pas d'obstacle entre moi et le prix du sang quand je prendrai au lasso ce Papamachinchouette.

— C'est Ange Grace qui vous a envoyé à moi ? demandai-je.

— Ouais. Seulement, elle ne le sait pas. Elle vous a mentionné au cours de l'histoire – elle a dit que vous étiez un ami de Paddy, un brave type pour un poulet et mourant d'envie de coincer ce Papa-chose. Alors j'ai pensé que vous étiez le gars à voir.

— Quand avez-vous quitté Nogales ?

— Mardi, la semaine dernière.

— C'était, dis-je, fouillant ma mémoire, le lendemain du jour où Newhall a été tué de l'autre côté de la frontière.

L'homme basané acquiesça. Son visage demeura impassible.

— Ça s'est passé loin de Nogales ? demandai-je.

— Il a été flingué près d'Oquitoa, qui se trouve à quatre-vingt-dix kilomètres environ au sud-ouest de Nogales. Ça vous intéresse ?

— Non, sauf que je m'interrogeais sur le fait que vous ayez quitté l'endroit où il a été tué le lendemain du jour où il a été tué, et que vous soyez venu ici où il avait vécu. Vous le connaissiez ?

— On me l'a montré une fois à Nogales en me disant que c'était un millionnaire de San Francisco qui partait avec un groupe inspecter des mines au Mexique. Je m'étais dit que je pourrais peut-être lui vendre quelque chose plus tard, mais les patriotes mexicains l'ont eu avant moi.

— Vous êtes donc monté vers le nord ?

— Hmm. Tout ce ramdam m'a un peu gâché le business. J'avais une bonne petite affaire de... disons d'import-export des deux côtés de la frontière. Le meurtre de Newhall a braqué les projecteurs sur cette partie du pays. Alors je me suis dit que j'allais venir ici, cueillir les cent mille tickets et attendre que ça se calme un peu là-bas. Parole, mon vieux, je n'ai pas tué de millionnaires depuis des semaines, si c'est ça qui vous tracasse.

— Tant mieux. Maintenant, si je comprends bien, vous espérez coincer Papadopoulos. Ange Grace vous a envoyé à moi, pensant que vous alliez le faire coffrer simplement pour venger la mort de Paddy, mais c'est l'argent que vous voulez, et vous comptez donc vous servir de moi aussi bien que de l'Ange. C'est bien ça ?

— Exact.

— Vous savez ce qui va arriver si elle apprend que vous marchez avec moi ?

— Ouais. Elle va piquer des convulsions. L'idée qu'on puisse se mouiller avec la police, ça la rend cinglée, pas vrai ?

— Eh oui ! Quelqu'un lui a parlé une fois du sens de l'honneur chez les truands, et elle ne s'en est jamais remise. Son frère fait de la taule en ce moment dans le Nord – Johnny le Plombier l'a vendu. Son homme. Paddy, a

été rectifié par ses copains. Est-ce que l'un ou l'autre de ces événements l'a tirée de ses rêveries d'opium ? Pas question. Elle préférerait voir Papadopoulos s'en tirer que de travailler avec nous.

— Ça ne fait rien, m'affirma Tom-Tom Carey. Elle me prend pour le frangin loyal – Paddy n'a pas dû lui raconter grand-chose sur moi – et je me débrouillerai avec elle. Vous la faites filer ?

— Oui, dis-je, depuis qu'elle a été relâchée. Elle a été cueillie le même jour que Flora, Pogy et Red, mais nous n'avions rien contre elle sinon qu'elle avait été l'amie de cœur de Paddy, alors je l'ai fait libérer. Qu'est-ce que vous lui avez soutiré comme tuyaux ?

— Le signalement de Papachose et de Nancy Regan, et c'est tout. Elle en sait pas plus long que moi sur eux. Qu'est-ce qu'elle fait, dans tout ça, cette même Regan ?

— Pas grand-chose, sinon qu'elle pourrait nous conduire à Papadopoulos. C'était la petite amie de Red. C'est en allant à un rendez-vous avec elle qu'il a fichu en l'air toute la combine. Quand Papadopoulos a réussi à se tailler, il a emmené la fille avec lui. Je ne sais pas pourquoi. Elle n'était pas dans la combine.

Tom-Tom Carey finit de rouler sa cinquième cigarette qu'il alluma, puis il se leva.

— On fait équipe ? demanda-t-il en prenant son chapeau.

— Si vous livrez Papadopoulos, je veillerai à ce que vous touchiez chaque *cent* auquel vous aurez droit, répliquai-je. Et je vous laisserai le champ libre – je ne vous handicaperai pas en surveillant de trop près vos faits et gestes.

Il déclara que ça lui paraissait assez correct, me précisa qu'il était descendu dans un hôtel d'Ellis Street, et s'en alla.

Un coup de fil au bureau de feu Taylor Newhall m'apprit que, si je voulais des renseignements sur ses affaires, je devais appeler sa maison de campagne, à quelques kilomètres au sud de San Francisco. J'essayai. Une voix de ministre qui déclara appartenir au maître d'hôtel me dit que l'avocat de Newhall, Franklin Ellert, était la personne à voir. Je me rendis au bureau d'Ellert.

C'était un vieil homme nerveux et irritable affligé d'un zézaïement, avec des yeux que la tension sanguine lui faisait saillir de la tête.

— Y a-t-il la moindre raison de supposer, lui demandai-je sans préambule, que le meurtre de Newhall n'était rien de plus qu'une manifestation du banditisme mexicain ? Pourrait-il avoir été tué à dessein, et non pas parce qu'il ne voulait pas se laisser capturer ?

Les avocats n'aiment pas qu'on les questionne. Celui-ci bafouilla, me fit des grimaces, laissa ses yeux jaillir encore davantage de leurs orbites et, bien entendu, ne me fournit aucune réponse.

— Comment fa ? Comment fa ? aboya-t-il d'un ton désagréable. Effliquez fe que vous voulez dire, monfieur.

Il posa sur moi un regard furibond qu'il reporta sur son bureau, déplaçant des documents d'une main fébrile, comme s'il était à la recherche d'un sifflet à roulette. Je lui racontai mon histoire, lui parlai de Tom-Tom Carey.

Ellert bredouilla de nouveau, demanda « Que diable voulez-vous dire ? » et plongea dans le chaos total tous les papiers sur son bureau.

— Je ne veux rien dire du tout, répliquai-je d'un ton tout aussi hargneux. Je me contente de vous répéter ce que j'ai entendu.

— Oui ! Oui ! Je fais. (Son regard perdit de sa virulence et sa voix se fit moins acariâtre.) Mais il n'y a abfolument aucune raison de foupfonner quoi que fe foît de la forte. Aucune, monfieur, aucune !

— Vous avez peut-être raison. (Je me dirigeai vers la porte.) Mais je vais quand même me renseigner un peu.

— Attendez ! Attendez ! (Se levant précipitamment de son fauteuil, il contourna son bureau en courant pour me rejoindre.) Je crois que vous vous trompez, mais fi vous vous livrez à une enquête, j'aimerais favoir fe que vous découvrirez. Peut-être feriez-vous bien de me compter vos honoraires habituels pour fe que vous ferez et de me tenir au courant des résultats obtenus. Fela vous convient-il ?

Je répondis par l'affirmative, revins vers son bureau et entrepris de le questionner. Il n'y avait, comme l'avait dit l'avocat, rien dans les affaires de Newhall qui pût nous mettre en alerte. Le mort était plusieurs fois millionnaire, avec la plupart de ses capitaux investis dans des mines. Il avait hérité près de la moitié de son argent. Il n'y avait pas de combines louches, pas de mainmise illégale sur des concessions d'autrui, pas d'escroquerie dans son passé, aucun ennemi. Il était veuf avec une fille. Elle avait eu quand il vivait tout ce qu'elle pouvait désirer, et elle et son père s'aimaient beaucoup. Il s'était rendu au Mexique avec un groupe de spécialistes des mines de New York qui escomptaient lui vendre des propriétés là-bas. Ils avaient été attaqués par des bandits, avaient repoussé leur assaut, mais Newhall et un géologue nommé Parker avaient été tués au cours de l'escarmouche.

De retour au bureau, je rédigeai un télégramme pour notre succursale de Los Angeles, demandant qu'un agent soit envoyé à Nogales pour enquêter sur le meurtre de Newhall et sur les affaires de Tom-Tom Carey. L'employé à qui je le remis pour le coder et l'expédier me dit que le Vieux voulait me voir. Je me rendis à son bureau et fus présenté à un petit homme rondouillard du nom de Hook.

— M. Hook, me dit le Vieux, est propriétaire d'un restaurant à Sausalito. Lundi dernier, il a engagé une serveuse nommée Nelly Riley. Elle lui a dit qu'elle était de Los Angeles. Son signalement, tel que le donne M. Hook, correspond étrangement à celui que vous et Counihan avez fourni de Nancy Regan. N'est-ce pas ? demanda-t-il au petit gros.

— Absolument. C'est exactement ce que j'ai lu dans les journaux. Elle a un mètre soixante à peu près, assez mince, et elle a des yeux bleus et des cheveux châains, elle a environ vingt et un, vingt-deux ans, elle est belle fille

et surtout elle est pimbêche comme c'est pas permis – elle trouve rien d'assez bien pour elle. Pensez donc, quand j'ai essayé de me montrer un peu aimable, elle m'a dit de garder mes « sales pattes » pour moi. Et, en plus, j'ai découvert qu'elle savait pratiquement rien sur Los Angeles, bien qu'elle prétende y avoir habité pendant deux ou trois ans. Je vous parie que c'est bien la fille en question.

Et il enchaîna sur la part de récompense à laquelle il avait droit.

— Vous retournez là-bas maintenant ? lui demandai-je.

— Dans un petit moment, oui. Mais il faut d'abord que je me renseigne sur certaines spécialités. Après, je rentre.

— Cette fille sera au travail ?

— Oui.

— Alors, nous allons envoyer un homme avec vous – un homme qui connaît Nancy Regan.

J'appelai Jack Counihan, qui se trouvait dans la pièce des agents, et le présentai à Hook. Ils prirent rendez-vous pour une demi-heure plus tard, au ferry, et Hook sortit en se dandinant.

— Cette Nelly Riley ne sera pas Nancy Regan, dis-je. Mais même s'il n'y a qu'une chance sur cent, nous ne pouvons nous permettre de la laisser passer.

Je parlai à Jack et au Vieux de Tom-Tom Carey et de ma visite au bureau d'Ellert. Le Vieux écouta comme d'habitude avec une politesse attentive. Le Jeune Counihan – qui ne donnait dans la chasse à l'homme que depuis quatre mois – écoutait, les yeux ronds.

— Tu ferais bien maintenant de filer retrouver Hook, dis-je à Jack lorsque j'eus terminé, tandis que nous quitions le bureau du Vieux. Et si jamais c'était Nancy Regan, empoigne-la et ne la lâche plus. (Comme le Vieux ne pouvait plus nous entendre, j'ajoutai :) Et pour l'amour du Ciel, ne laisse pas ta juvénile galanterie te valoir un marron dans la gueule, cette fois. Fais semblant d'être adulte.

Le garçon rougit, déclara : « Allez vous faire fiche », rajusta sa cravate et partit retrouver Hook.

J'avais quelques rapports à écrire. Lorsque je les eus terminés, je posai mes pieds sur mon bureau, vidai à peu près un paquet de Fatimas et réfléchis à Tom-Tom Carey jusqu'à six heures. Je me rendis ensuite aux States pour mes beignets d'ormeaux et mon steak minute puis chez moi pour me changer avant d'aller faire un petit poker du côté de Sea Cliff.

Le téléphone m'interrompit tandis que je m'habillais. Jack Counihan était au bout du fil.

— Je suis à Sausalito. La fille n'était pas Nancy, mais j'ai découvert autre chose. Je ne sais pas très bien comment m'y prendre. Vous pouvez venir ?

— C'est assez important pour renoncer à un poker ?

— Oui, c'est... je crois que c'est formidable. (Il était tout excité.) Je voudrais bien que vous veniez. Je crois vraiment tenir une piste.

— Où es-tu ?

— Au ferry. Pas celui de Golden Gate, l'autre.

— Bon. Je prends le premier bateau.

Une heure plus tard, je descendis du bateau à Sausalito. Jack Counihan se fraya un chemin dans la foule et commença à parler :

— En revenant ici...

— Attends qu'on soit sorti de la cohue, lui conseillai-je. Ça doit être sensationnel – la pointe de ton col est de traviole.

Il rectifia machinalement ce défaut de sa tenue par ailleurs impeccable, tandis que nous gagnions la rue, mais il était trop absorbé par ses propres réflexions pour sourire.

— Par ici, dit-il en me faisant tourner un coin de rue. Le restaurant de Hook est à l'autre angle. Vous pouvez jeter un coup d'œil à la fille si vous voulez. Elle a la même taille et le même teint que Nancy Regan, mais c'est à peu près tout. C'est une petite dure-à-cuire qui a dû être renvoyée de la dernière boîte où elle travaillait parce qu'elle avait laissé tomber son chewing-gum dans la soupe.

— Bon. La voilà donc éliminée. Et maintenant, qu'est-ce qui te tracasse ?

— Après l'avoir vue, je suis reparti vers le ferry. Un bateau est arrivé alors que j'en étais encore à quatre cents mètres. Deux hommes, qui venaient sans doute d'en débarquer, remontaient la rue. C'étaient des Grecs, assez jeunes, l'air mauvais, bien que, en temps ordinaire, je ne les aurais guère remarqués. Mais, du fait que Papadopoulos est grec, nous nous intéressons à eux, bien entendu, j'ai donc examiné ces gars. Ils se chamaillaient tout en marchant, sans parler fort, mais en se regardant d'un sale œil. Au moment où ils me croisaient, le gars qui se trouvait du côté du trottoir a déclaré à l'autre : « Je vais lui dire que ça fait vingt-neuf jours. »

« Vingt-neuf jours. J'ai fait le compte et ça fait exactement vingt-neuf jours que nous cavalcions après Papadopoulos. Il est grec et ces gars étaient grecs. Quand j'ai eu fini de compter, j'ai rebroussé chemin et j'ai commencé à les suivre. Ils m'ont fait traverser toute la ville et jusqu'en haut d'une colline, en bordure. Ils sont entrés dans un petit pavillon – pas plus de trois pièces – isolé au fond d'une clairière dans les bois. Il y avait dessus une pancarte : « À vendre », pas de rideaux aux fenêtres, aucun signe qu'il était occupé mais, sur le sol, à hauteur de la porte de derrière, il y avait une tache humide, comme si on avait jeté dehors un seau ou une casserole d'eau.

» Je suis resté dans les buissons jusqu'à ce qu'il fasse un peu plus sombre. J'entendais des gens à l'intérieur, mais je ne pouvais rien voir par les fenêtres. Elles étaient aveuglées par des planches. Au bout d'un moment, les deux gars que j'avais suivis sont ressortis et ont dit quelque chose dans une langue inconnue pour moi à ceux qui se trouvaient à l'intérieur. La porte du pavillon est restée ouverte jusqu'à ce que les deux hommes aient disparu au bout du sentier – je ne pouvais donc pas les suivre sans être repéré par la personne qui se trouvait sur le pas de la porte.

» La porte s'est ensuite refermée et j'ai entendu des gens qui se déplaçaient dans le pavillon – ou peut-être était-ce une seule personne – j'ai senti des odeurs de cuisine ; de la fumée sortait de la cheminée. J'ai attendu, attendu, et comme rien ne se passait, je me suis dit que le mieux était de vous contacter.

— Ça a l'air intéressant, acquiesçai-je.

Nous passions sous un réverbère. Jack s'arrêta en me posant la main sur le bras et sortit quelque chose de la poche de son pardessus.

— Regardez !

Il me tendit l'objet. Un morceau de tissu bleu partiellement calciné. Ç'aurait pu être tout ce qui restait d'un chapeau de femme aux trois quarts brûlé. Je l'examinai à la lueur du réverbère, puis sortis ma torche électrique pour l'examiner plus attentivement.

— J'ai ramassé ça derrière le pavillon pendant que je fouinais, dit Jack, et...

— Et Nancy Regan portait un chapeau de cette couleur la nuit où elle et Papadopoulos ont disparu, je conclus à sa place. Sus au pavillon !

Laissant derrière nous les lumières de la ville, nous grimpâmes la colline, descendîmes au creux d'un petit vallon, nous engageâmes dans un sentier sablonneux et sinueux et le quittâmes pour couper à travers champs entre des arbres jusqu'à un chemin de terre que nous suivîmes pendant huit cents mètres, puis Jack m'entraîna dans une sente étroite qui serpentait à travers d'épais fourrés obscurs et des petits arbres. J'espérais qu'il savait où il allait.

— Nous y sommes presque, me chuchota-t-il.

Un homme bondit des buissons et m'empoigna à la gorge.

J'avais les deux mains dans les poches de mon pardessus, l'une tenant la torche électrique, l'autre mon pistolet.

À travers la poche, je poussai le canon de mon pistolet contre l'homme, pressai la détente.

La balle m'esquinta un pardessus de soixante-quinze dollars. Mais elle me débarrassa du type qui me tenait à la gorge.

C'était une chance. J'avais un autre gars sur le dos.

J'essayai de me dégager en pivotant sur moi-même, n'y réussis qu'à moitié, sentis le tranchant d'une lame de couteau le long de mes vertèbres.

Cette fois, j'avais moins de chance, mais c'était quand même mieux que d'en sentir la pointe.

Je lui décochai un coup de boule à la face, le loupai, continuai à me tortiller et à me débattre, tout en extirpant les mains de mes poches pour m'agripper à lui.

La lame de son couteau s'abattit à plat contre ma joue. J'empoignai la main qui le tenait et me laissai tomber à la renverse, lui dessous.

— Han ! fit-il.

Je roulai sur moi-même, me retournai à quatre pattes par terre, sentis un poing m'effleurer, me remis sur pieds.

Des doigts se refermèrent sur ma cheville.

Ma conduite manqua de courtoisie. D'un coup de pied, je me débarrassai des doigts, trouvai le corps de l'homme, lui décochai deux coups de pied de toutes mes forces.

La voix de Jack chuchota mon nom. Je ne le voyais pas dans l'obscurité, pas plus que le type que j'avais descendu.

— Paré ici, dis-je à Jack. Comment t'en es-tu sorti ?

— Au poil. Ça va se borner là ?

— Sait pas, mais je vais risquer un œil sur ce que je tiens.

Braquant ma torche électrique sur l'homme immobile sous mon pied, je l'allumai. Il était blond et mince, le visage barbouillé de sang avec les paupières bordées de rose qui frémissaient tandis qu'il s'efforçait de faire le mort dans le faisceau cru de la lampe.

— Réveille-toi ! lui ordonnai-je.

Un pistolet de gros calibre cracha dans un buisson, puis un autre de plus petit calibre. Les balles sifflèrent à travers le feuillage.

J'éteignis ma torche, me penchai sur l'homme allongé par terre et lui abattis la crosse de mon pistolet sur le crâne.

— Baisse-toi, chuchotai-je à Jack.

Le plus petit pistolet aboya de nouveau, deux fois. Il était plus loin, sur la gauche.

J'approchai ma bouche de l'oreille de Jack.

— On va aller jusqu'à ce foutu pavillon, que ça leur plaise ou non. Reste penché et ne tire que si tu vois sur quoi. Passe devant.

Ramassé sur moi-même au maximum, je suivis Jack le long du sentier. Cette position étirait les lèvres de l'entaille que j'avais au dos – une douleur brûlante naissant entre mes épaules descendait presque jusqu'à ma taille. Je sentais le sang couler sur mes hanches – ou du moins me l'imaginai.

Il faisait trop sombre pour progresser sans bruit. Des obstacles craquaient sous nos pas, bruissaient contre nos épaules. Nos amis dans les taillis continuaient à utiliser leurs pétaires. Heureusement, le craquement des branches et le froissement des feuilles dans une obscurité totale ne constituent pas la meilleure des cibles. Des balles sifflaient çà et là, mais nous n'en récoltâmes pas une. Prenant soin de ne pas tirer nous-mêmes, nous nous arrê tâmes à l'orée des fourrés où la nuit était d'un gris plus pâle.

— Voilà, dit Jack, parlant d'une masse carrée qui se profilait un peu plus loin.

— Au trot ! grognai-je, et je me précipitai vers le pavillon plongé dans le noir.

Les longues jambes minces de Jack le maintenaient facilement à ma hauteur, tandis que nous traversions la clairière en courant.

La silhouette d'un homme se matérialisa à l'angle de la maison et son pétard commença à clignoter dans notre direction. Les détonations étaient si rapprochées qu'elles ne formaient qu'un long roulement saccadé.

Entraînant mon jeune acolyte dans ma chute, je m'étais de tout mon long

à plat sur le sol, à l'exception d'un point précis où une boîte de conserve vide aux bords déchiquetés m'obligea à maintenir mon visage relevé.

De l'autre côté de la maison, un deuxième flingue se mit à cracher. D'une branche d'arbre sur la droite, un troisième. Jack et moi, en réponse, brûlâmes de la poudre.

Un projectile m'expédia une giclée de terre et de cailloux dans la bouche. Je recrachai de la boue et avertis Jack :

— Tu tires trop haut. Vise plus bas et sans te presser.

Un renflement apparut sur le profil sombre de la maison. Je tirai dessus.

Une voix d'homme hurla : « Aïe » puis plus bas, mais avec une profonde amertume : « Oh ! nom de Dieu de nom de Dieu ! »

Pendant deux secondes brûlantes, des balles s'aplatirent tout autour de nous. Puis il n'y eut plus un bruit pour troubler le silence de la nuit.

Lorsque le silence eut duré cinq minutes, je me mis à quatre pattes et commençai à avancer, Jack à ma suite. Le sol n'était guère fait pour ce genre de sport. Trois mètres me suffirent. Je me redressai et marchai normalement jusqu'au bâtiment.

— Attends, chuchotai-je à Jack.

Et, le laissant à un angle du pavillon, j'en fis le tour sans voir personne et sans rien entendre que les propres bruits dont j'étais responsable.

Nous essayâmes d'ouvrir la porte d'entrée. Elle était fermée à clé, mais branlante. L'enfonçant d'un coup d'épaule, j'entraî, la torche dans une main, le pistolet dans l'autre.

La baraque était vide.

Pas un être humain, pas un meuble, aucune trace de l'un ou l'autre dans les deux pièces nues, rien que des murs de bois nus, un sol nu, un plafond nu dans lequel s'enfonçait un tuyau de poêle qui n'aboutissait à rien.

Jack et moi nous nous immobilisâmes au milieu de la pièce, examinant ce décor vide, et nous injuriâmes copieusement la baraque pour sa totale vacuité. Nous n'avions pas encore terminé lorsque des bruits de pas résonnèrent à l'extérieur, un faisceau de lumière blanche pénétra par la porte ouverte et une voix cria :

— Hé ! vous autres ! Vous pouvez sortir... un à la fois. Et pas de faux mouvements !

— Qui a dit ça ? demandai-je en éteignant ma torche et en me collant contre un mur.

— Une escouade complète de shérifs adjoints, bon Dieu ! répondit la voix.

— Vous ne pourriez pas en pousser un par ici qu'on lui jette un coup d'œil ? demandai-je. J'ai été tellement étranglé, suriné et canardé ce soir que je ne fais plus confiance à personne.

Un échalas cagneux, au visage maigre et buriné, apparut sur le seuil. Il me montra un insigne, je sortis mes papiers et ses acolytes entrèrent à leur tour. Ils étaient trois en tout.

— On roulait sur la route en direction du cap où on avait un petit boulot en

vue quand on a entendu la fusillade, expliqua l'échalas. Qu'est-ce qui se passe ?

Je le lui expliquai.

— Cette baraque est vide depuis longtemps, dit-il lorsque j'eus terminé. N'importe qui aurait pu y camper sans problème. Vous pensez que c'était ce Papadopoulos, hein ? On le cherche plus ou moins, lui et ses amis, d'autant que la récompense n'est pas à dédaigner.

Nous fouillâmes les bois sans trouver personne. L'homme que j'avais assommé et celui que j'avais descendu avaient disparu.

Jack et moi regagnâmes Sausalito avec les adjoints. Je cherchai un docteur et me fis panser le dos. Le toubib déclara que l'entaille était longue mais superficielle. Nous retournâmes ensuite à San Francisco et nous nous séparâmes pour rentrer chacun chez soi.

Ainsi se terminèrent les événements de la journée.

Voici maintenant un incident qui se produisit le lendemain matin. Je n'en fus pas témoin. J'en entendis parler un peu avant midi et en lus le compte rendu dans les journaux l'après-midi. Je ne savais pas, alors, que cela m'intéressait personnellement, mais je l'appris plus tard. Je vais donc le relater ici.

À dix heures ce matin-là, dans Market Street encombrée de monde, titubait un homme totalement nu du sommet de son crâne défoncé jusqu'à la plante de ses pieds maculés de sang. De sa poitrine, de ses flancs et de son dos nus pendaient des petits lambeaux de chair, ruisselants de sang. Son bras droit était fracturé en deux endroits. Le côté gauche de son crâne chauve était enfoncé. Une heure plus tard, il mourut au service des urgences d'un hôpital, sans avoir dit un seul mot à qui que ce soit, avec la même expression vide et lointaine dans le regard.

La police remonta facilement la traînée de gouttes de sang. Elle se terminait à une flaque rouge dans une ruelle le long d'un petit hôtel à quelques mètres de Market Street. Dans l'hôtel, la police trouva la chambre d'où l'homme avait sauté, était tombé ou avait été jeté. Le lit était imbibé de sang. Dessus se trouvaient les draps déchirés et tordus qui avaient été noués et avaient servi de corde. Il y avait également une serviette de toilette qui avait tenu lieu de bâillon.

Ces indices révélaient que l'homme nu avait été bâillonné, ficelé et torturé avec un couteau. Les docteurs déclarèrent que les lambeaux de chairs avaient été découpés, et non pas arrachés. Après le départ du surineur, l'homme nu s'était libéré de ses liens et, affolé sans doute par la douleur, avait sauté par la fenêtre ou en était tombé. Dans sa chute, il s'était fracassé le crâne et cassé le bras, mais il avait réussi à parcourir cent ou deux cents mètres.

La direction de l'hôtel indiqua que l'homme était là depuis deux jours. Il était inscrit sous le nom de H.F. Barrows, de City. Il avait une valise à soufflets noire dans laquelle, à part les vêtements, un rasoir et divers accessoires, la police trouva une boîte de cartouches 38, un mouchoir noir

avec des trous découpés pour les yeux, quatre passe-partout, un petit pied-de-biche et une quantité de morphine, avec une aiguille et le reste des accessoires. Ailleurs, dans la chambre, ils trouvèrent le reste de ses vêtements, un revolver 38 et deux bouteilles d'alcool. Ils ne trouvèrent pas un *cent*.

On supposa que Barrows était un cambrioleur et qu'il avait été ligoté, torturé et dévalisé, probablement par des copains à lui, entre huit heures et neuf heures ce matin-là. Personne ne savait quoi que ce fût à son sujet. Personne n'avait vu son ou ses visiteurs. La chambre voisine de la sienne à gauche était inoccupée. Le client de la chambre de droite était parti à son travail dans une usine de meubles avant sept heures.

Pendant que se déroulaient ces événements, j'étais au bureau, penché en avant sur ma chaise pour reposer mon dos, en train d'étudier des rapports relatant tous que les agents attachés aux différentes succursales de la Continental Detective Agency n'avaient toujours pas trouvé le moindre indice sur les agissements passés, présents ou futurs de Papadopoulos et de Nancy Regan. Il n'y avait rien de nouveau dans ces rapports – j'en lisais d'identiques depuis trois semaines.

Le Vieux et moi allâmes déjeuner ensemble et je lui racontai nos aventures de la nuit précédente, à Sausalito, pendant que nous mangions. Son visage patriarcal était comme de coutume attentif, et son sourire poliment intéressé, mais lorsque j'arrivai au milieu de mon histoire, il détourna ses bons yeux bleus de mon visage pour les reporter sur sa salade qu'il fixa jusqu'à ce que j'eusse terminé mon récit. Sans relever le nez, il se déclara alors désolé de me voir blessé. Je le remerciai et nous continuâmes à manger.

Finalement, il se décida à me regarder. La douceur et la courtoisie qui masquaient habituellement sa dureté se retrouvaient sur son visage, dans ses yeux et dans sa voix lorsqu'il déclara :

— La première indication permettant de supposer que Papadopoulos est toujours en vie nous est parvenue immédiatement après l'arrivée de Tom-Tom Carey.

Ce fut à mon tour de détourner les yeux.

Je regardai le petit pain que je rompais, tout en répondant :

— Oui.

Cet après-midi-là, un coup de téléphone nous fut donné par une femme de la Mission qui avait été témoin d'événements extrêmement mystérieux qui, selon elle, avaient sûrement un rapport avec le fameux pillage des banques. J'allai donc la voir et passai la majeure partie de l'après-midi à apprendre que la moitié des événements auxquels elle avait assisté étaient imaginaires et que l'autre moitié correspondait aux efforts d'une femme jalouse pour discréditer son mari.

Il était près de six heures lorsque je regagnai l'Agence. Quelques minutes plus tard, Dick Foley m'appela au téléphone. Ses dents claquaient si fort que je distinguai à peine les mots qu'il prononçait.

— T-t-tu p-p-pou-ai-v-ve-nnn al al al pital du p-p-po... ?

— Quoi ? demandai-je, et il émit les mêmes gargouillis ou pire encore. Mais j'avais alors fini par comprendre qu'il me demandait si je pouvais venir à l'hôpital du Port.

Je lui répondis que j'y serais dans dix minutes et, grâce à un taxi, j'y fus.

Le petit agent canadien m'attendait à la porte de l'hôpital. Ses vêtements et ses cheveux ruisselaient d'eau, mais il avait bu une lampée de whisky et ses dents avaient cessé de claquer.

— Cette sacrée idiote a sauté dans la baie ! aboya-t-il comme si c'était ma faute.

— Ange Grace ?

— Qui d'autre je filais ? Montée à bord du ferry d'Oakland. S'est installée toute seule près de la rambarde. J'ai cru qu'elle allait jeter quelque chose. Je l'avais à l'œil. Bing ! Elle saute. (Dick éternua.) J'ai été assez con pour sauter après elle. L'ai maintenue. On nous a repêchés. Elle est là, conclut-il avec un signe de sa tête humide vers l'intérieur de l'hôpital.

— Que s'est-il passé avant qu'elle prenne le ferry ?

— Rien. Chez elle toute la journée... Est allée droit au ferry.

— Et hier ?

— Pas bougé de la journée. Sortie le soir avec un homme... Cabaret. Rentrée à quatre heures. Manque de pot. Pas pu le filer.

— Comment était-il ?

L'homme que Dick me décrivait était Tom-Tom Carey.

— Bien, dis-je. Tu ferais mieux de filer chez toi prendre un bain bouillant et mettre des fringues sèches.

J'allai voir la candidate au suicide.

Couchée sur le dos, sur un lit de camp, elle fixait le plafond. Son visage était pâle, mais il l'était toujours, et ses yeux verts n'étaient pas plus mornes que d'habitude. À part ses courts cheveux encore humides, rien n'indiquait qu'il se fût passé quoi que ce soit sortant de l'ordinaire.

— Tu as vraiment des drôles d'idées, dis-je lorsque je fus à côté du lit.

Elle sursauta, surprise et, d'une saccade, tourna la tête vers moi. Elle me reconnut alors et sourit, un sourire qui rendait à son visage toute la grâce que son expression morne lui enlevait en général.

— C'est pour ne pas perdre la main... que vous vous amenez comme ça en douce près des gens ? demanda-t-elle. Qui vous a dit que j'étais ici ?

— Tout le monde le sait. Il y a des photos de toi à la une de tous les journaux, avec l'histoire de ta vie et ce que tu as dit au prince de Galles.

Son sourire s'effaça et elle me dévisagea avec attention.

— J'ai pigé ! s'exclama-t-elle au bout de quelques secondes. Cet abruti qui a sauté après moi était un de vos mecs, en train de me suivre ? C'est bien ça ?

— Je ne savais pas que quelqu'un avait dû plonger après toi, répondis-je. Je pensais que tu étais revenue au bord après avoir pris ton bain. Tu ne voulais donc pas refaire escale ?

Elle refusait de sourire. Ses yeux semblaient soudain contempler quelque chose d'horrible.

— Oh ! Pourquoi ne m'a-t-on pas laissée tranquille ? gémit-elle, secouée d'un long frisson. C'est tellement dégueulasse, la vie !

Je m'assis sur une petite chaise à côté du lit blanc et tapotai la bosse que faisait son épaule sous le drap.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? (Je fus surpris du ton paternel que je réussissais à prendre.) Pourquoi as-tu voulu mourir, Ange ?

Des mots qui auraient voulu être prononcés affleuraient derrière ses yeux, tiraillaient les muscles de son visage, étiraient ses lèvres, mais c'était tout. Les mots qu'elle prononça sortirent de sa bouche avec indifférence, mais bien que teintés de réticence, ils avaient un côté catégorique.

— Non. Vous représentez la loi. Je suis une voleuse. Je reste de mon côté de la barrière. Personne ne pourra dire...

— Bon, bon ! capitulai-je. Mais, pour l'amour du Ciel, ne m'oblige pas à écouter une autre tirade moralisatrice. Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi ?

— Merci, non.

— Et tu ne veux vraiment rien me dire ?

Elle secoua la tête.

— Tu vas bien, maintenant ?

— Oui. J'étais filée, hein ? Sinon vous n'auriez pas été au courant si vite.

— Je suis un détective – je sais tout. Sois sage.

De l'hôpital, je me rendis au Palais de Justice, au bureau des inspecteurs de police. Le lieutenant Duff était installé à la table du capitaine. Je lu ! parlai du saut de l'Ange.

— Et qu'est-ce qu'elle mijotait, d'après toi ? s'enquit-il lorsque j'eus terminé.

— Elle est trop en marge du coup pour y jouer un rôle. Je veux qu'on la coffre pour vagabondage.

— Ah ! ouais ? Je croyais que tu la voulais en liberté pour pouvoir la coincer.

— Ce stade-là est dépassé. J'aimerais essayer de la faire mettre à l'ombre pour trente jours. La Grande Flora attend son procès en préventive. Ange sait que Flora faisait partie de la troupe qui a buté son Paddy. Flora ne connaît peut-être pas Ange. Mélangeons ces deux poulettes pendant un mois, et voyons un peu ce qui va en résulter.

— C'est faisable, acquiesça Duff. Cet Ange n'a aucun moyen avoué d'existence et il est bien évident qu'elle n'a pas le droit de s'amuser comme ça à sauter dans les baies des autres. Je vais passer la consigne.

Du Palais de Justice, je me rendis à l'hôtel d'Ellis Street où Tom-Tom Carey m'avait dit être descendu. Il était sorti. Je laissai un mot annonçant que je repasserais une heure plus tard et mis cette heure à profit pour manger. Lorsque je revins à l'hôtel, le grand type basané était assis dans le hall. Il

m'emmena à sa chambre et sortit du gin, du jus d'orange et des cigares.

— Vous avez vu Ange Grace ? demandai-je.

— Oui, hier soir. On a fait la tournée des boîtes.

— Vous l'avez vue aujourd'hui ?

— Non.

— Elle a sauté dans la baie cet après-midi.

— Sans blague ? (Il paraissait modérément surpris.) Et alors ?

— On l'a repêchée. Elle va bien.

L'ombre qui passa dans son regard aurait pu être la manifestation d'une légère déception.

— C'est une drôle de môme, remarqua-t-il. Je ne dirais pas que Paddy n'a pas fait preuve de goût en la choisissant, mais elle est vraiment bizarre !

— Comment progresse la chasse au Papadopoulos ?

— Ça marche. Mais vous n'auriez pas dû revenir sur votre parole. Vous m'aviez à moitié promis de ne pas me faire suivre.

— Je ne suis pas le grand patron, dis-je en manière d'excuse. Parfois, ce que je veux ne correspond pas à ce que veut le chef. Ça ne doit pas tellement vous gêner, d'ailleurs... Vous pouvez le semer, pas vrai ?

— Euh euh. C'est bien ce que j'ai fait. Mais c'est emmerdant de passer son temps à sauter dans des taxis et à filer par des portes de derrière.

Nous bavardâmes et bûmes pendant quelques minutes, puis je quittai la chambre et l'hôtel de Carey, gagnai la cabine téléphonique d'un drugstore, appelai Dick Foley chez lui et donnai à Dick le signalement et l'adresse de l'homme basané.

— Je ne veux pas que tu files Carey, Dick. Je veux que tu découvres qui essaie de le filer – et celui-là, c'est le zèbre que tu ne devras pas lâcher. Il suffira que tu t'y mettes demain matin ; sèche-toi d'ici là.

Et ce fut la fin de cette journée.

Quand je m'éveillai, la matinée était maussade et pluvieuse. Peut-être était-ce le temps ; peut-être avais-je trop folâtré la veille ; en tout cas, l'entaille dans mon dos me faisait l'effet d'un abcès long de trente centimètres. J'appelai le docteur Canova, qui habitait à l'étage en dessous de chez moi, et lui demandai de venir jeter un coup d'œil à ma blessure avant de partir pour son cabinet. Il refit le pansement et me dit de me tenir tranquille pendant deux jours. Je souffrais moins après qu'il m'eut tripoté, mais j'appelai l'Agence et déclarai au Vieux qu'à moins d'imprévu excitant, j'allais me porter pâle pour la journée.

Je la passai, cette journée, vautré devant la rampe à gaz de la cheminée, à lire et à fumer des cigarettes qui brûlaient mal à cause du temps. Le soir venu, je décrochai mon téléphone pour organiser un petit poker, qui se révéla assez morne dans un sens comme dans l'autre. En fin de partie, j'avais gagné quinze dollars, autrement dit à peu près cinq dollars de moins que ce que me coûtait la gnôle qu'avaient sirotée mes invités.

Mon dos allait mieux le lendemain matin, le temps aussi. Je me rendis à

l'Agence. Il y avait une note sur mon bureau déclarant que Duff avait téléphoné pour dire qu'Ange Grace Cardigan avait été arrêtée pour vagabondage – trente jours à la prison de la ville. Il y avait également la pile de rapports habituels en provenance des différentes succursales sur l'incapacité de leurs agents à trouver quoi que ce soit sur Papadopoulos et Nancy Regan. J'étais en train de les feuilleter lorsque Dick Foley entra.

— Je l'ai trouvé, signala-t-il. Trente, trente-deux ans. Un mètre soixante-quinze. Soixante-cinq kilos. Cheveux blonds, teint pâle. Yeux bleus. Visage maigre, avec écorchures. Une cloche. Vis dans l'hôtel miteux de la Dix-septième Rue.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Filé Carey sur deux cents mètres. Carey l'a semé. A cherché Carey jusqu'à deux heures du matin. Ne l'a pas trouvé. Rentré chez lui. Je lui refille le train ?

— Va à sa taule et trouve-moi qui c'est.

Le petit Canadien fut absent une demi-heure.

— Sam Arlie, dit-il lorsqu'il revint. Il est là depuis six mois. Censé être coiffeur – quand il travaille, si ça lui arrive.

— J'ai deux suppositions à faire sur cet Arlie, dis-je à Dick. La première, c'est que c'est le mec qui m'a charcuté à Sausalito l'autre nuit. La seconde, c'est qu'il va lui arriver quelque chose.

Dick avait pour règle de ne jamais prononcer de paroles inutiles ; il s'abstint donc de tout commentaire.

J'appelai l'hôtel de Tom-Tom Carey et obtins l'homme basané au bout du fil.

— Venez me voir, l'invitai-je. J'ai des nouvelles pour vous.

— Dès que je serai habillé et aurai avalé mon petit déjeuner, promet-il.

— Lorsque Carey partira d'ici, tu vas lui emboîter le pas, dis-je à Dick après avoir raccroché. Si Arlie a affaire à lui maintenant, il se passera peut-être du nouveau. Tâche d'y assister.

Je téléphonai ensuite au bureau des inspecteurs et pris rendez-vous avec le sergent Hunt pour aller visiter l'appartement d'Ange Grace Cardigan. Je me plongeai ensuite dans des paperasseries jusqu'à ce que Tommy vînt m'annoncer l'arrivée de l'homme basané de Nogales.

— Le gazier qui vous suit, lui appris-je lorsqu'il fut assis et se fut attaqué à la fabrication d'une cigarette, est un coiffeur du nom d'Arlie. Et je lui dis où Arlie habitait.

— Oui. Un blond avec une figure maigre ?

Je lui répétais la description que m'avait faite Foley.

— C'est bien *l'homme*, dit Carey. Vous savez autre chose sur lui ?

— Non.

— Vous avez fait coffrer Ange Grace pour vagabondage.

Ce n'était ni une question ni une accusation, je ne répliquai donc pas.

— C'est aussi bien, poursuivit le grand type. J'aurais été obligé de

l'expédier ailleurs. Elle aurait tout fait foirer avec ses idioties quand j'aurais été prêt à lancer le lasso.

— C'est pour bientôt ?

— Ça dépend de la façon dont ça se passera. (Il se leva, bâilla, haussa ses larges épaules.) Mais personne ne mourrait de faim s'il décidait de ne plus bouffer jusqu'à ce que je le coince. Je n'aurais pas dû vous accuser de me faire filer.

— Ça ne m'a pas gâché ma journée.

— Salut, dit Tom-Tom Carey, et il sortit d'un pas dégagé.

Je me rendis au Palais de Justice, pris Hunt au passage et nous allâmes à l'immeuble de Bush Street où avait habité Ange Grace. La gérante – une grosse femme outrageusement parfumée, à la bouche dure et aux yeux tendres – savait déjà que sa locataire était à l'ombre. Elle nous conduisit sans histoire à l'appartement de la fille.

Cet Ange n'avait rien d'une femme d'intérieur.

Dans l'appartement d'une propreté relative régnait un grand désordre. Dans la cuisine, l'évier était plein d'assiettes sales. Le lit pliant était fait de façon plus que négligente. Des vêtements et une grande variété d'accessoires féminins traînaient partout, de la salle de bains à la cuisine.

Nous nous débarrassâmes de la logeuse et passâmes l'appartement au peigne fin. Nous en partîmes en sachant tout ce qu'il y avait à savoir sur la garde-robe de la fille et pas mal de choses sur ses habitudes personnelles. Mais nous n'avions rien trouvé susceptible de nous orienter vers Papadopoulos.

Aucun rapport sur le tandem Carey-Arlie ne parvint dans l'après-midi ou la soirée, bien que j'attendisse des nouvelles de Dick d'une minute à l'autre.

À trois heures du matin, le téléphone à mon chevet m'arracha du creux de mon oreiller. La voix, à l'autre bout du fil, était celle de l'agent canadien.

— Exit Arlie, dit-il.

— Rectifié ?

— Ouais.

— Comment ?

— Plomb.

— De notre gars ?

— Ouais.

— Ça peut attendre demain matin ?

— Ouais.

— Je te verrai au bureau, dis-je, et je me rendormis.

Lorsque j'arrivai à l'Agence à neuf heures, un des employés venait de finir de décoder un message reçu dans le courant de la nuit de l'agent de Los Angeles qui avait été envoyé à Nogales. C'était un télégramme ultra-long et juteux à souhait.

Il disait que Tom-Tom Carey était bien connu le long de la frontière. Depuis près de six mois, il faisait de la contrebande – le trafic des armes, de

l'alcool et probablement de la drogue vers le Sud et des immigrants vers le Nord. Juste avant de partir là-bas la semaine précédente, il s'était livré à une enquête sur un certain Hank Barrows. Le signalement de ce Hank Barrows correspondait à celui du H. F. Barrows qui avait été découpé en lanières, était tombé par la fenêtre et était mort.

L'agent de Los Angeles n'avait pas pu découvrir grand-chose sur Barrows, sinon qu'il venait de San Francisco, n'avait passé que quelques jours à la frontière et était apparemment retourné à San Francisco. L'agent n'avait rien découvert de nouveau sur le meurtre de Newhall – il semblait toujours qu'il eût été tué en résistant à sa capture par les patriotes mexicains.

Dick Foley entra dans mon bureau pendant que je lisais les nouvelles. Lorsque j'eus terminé, il me fournit sa contribution à l'histoire de Tom-Tom Carey.

— L'ai suivi d'ici. Jusqu'à son hôtel. Arlie posté au coin. Huit heures. Carey sort. Garage. Loue voiture sans chauffeur. Retourne à l'hôtel. Le quitte. Deux valises. Traverse le parc. Arlie suit dans une petite bagnole. Je suis Arlie avec ma tire. On descend boulevard. On prend un chemin de traverse. Sombre. Désert. Arlie appuie sur le champignon. Rejoint l'autre. Bang ! Carey s'arrête. Deux pistolets tirent. Exit Arlie. Carey regagne la ville. Hôtel Marquis. Inscrit sous nom George F. Danby, San Diego. Chambre 622.

— Tom-Tom a-t-il fouillé Arlie après l'avoir buté ?

— Non. L'a pas touché.

— Ah ! oui ? Emmène Mickey Linehan avec toi. Ne perdez pas Carey de vue. J'enverrai quelqu'un vous relever, toi et Mickey au cours de la nuit, si je peux, mais il doit être filé vingt-quatre heures sur vingt-quatre jusqu'à ce que...

Je ne savais pas ce qui venait après ça, et par conséquent, m'interrompis.

Je me rendis au bureau du Vieux, lui débitai l'histoire de Dick et conclus :

— Arlie a tiré le premier, d'après Foley... Alors Carey peut invoquer la légitime défense, mais on commence à avoir de l'action et je ne veux rien faire pour l'enrayer. J'aimerais donc que nous gardions pour nous pendant deux jours ce que nous savons de cette fusillade. Nos relations amicales avec le shérif du Comté n'en seront pas améliorées s'il apprend ce que nous faisons, mais je crois que ça en vaut la peine.

— Si vous voulez, dit le Vieux, tendant la main vers son téléphone qui sonnait.

Après avoir parlé dans l'appareil, il me le tendit. C'était le sergent Hunt au bout du fil.

— Flora Brace et Grace Cardigan se sont évadées avant le lever du jour. Il y a bien des chances pour qu'elles...

Je n'étais pas d'humeur à écouter les détails.

— Une fuite sans bavures ? demandai-je.

— Pas le moindre indice sur elles jusqu'à présent, mais...

— Vous me donnerez les détails quand nous nous verrons. Merci, dis-je.

(Je raccrochai et transmis la nouvelle au Vieux.) Ange Grace et la Grande Flora se sont échappées de la prison municipale.

Il eut un sourire courtois, comme s'il s'agissait d'un incident pour lui secondaire.

— Vous vous félicitez d'obtenir de l'action, murmura-t-il.

Je remplaçai mon expression morose par un sourire, marmonnai : « Peut-être, après tout », retournai à mon bureau et téléphonai à Franklin Ellert. Le zézayant avocat me dit qu'il serait heureux de me voir, je me rendis donc à son bureau.

— Et maintenant, avez-vous progressé dans votre enquête ? demanda-t-il d'un ton pressant lorsque je fus assis à côté de lui.

— Un peu. Un certain Barrows se trouvait également à Nogales lorsque Newhall a été tué, et il est également venu à San Francisco tout de suite après. Carey a suivi Barrows ici. Avez-vous lu l'histoire de cet homme trouvé nu dans la rue et lacéré de coups de couteau ?

— Oui.

— C'était Barrows. Un autre homme a aussi surgi dans le tableau – un coiffeur nommé Arlie. Il espionnait Carey. La nuit dernière, dans une route déserte au sud d'ici, Arlie a tiré sur Carey. Carey l'a tué.

Les yeux du vieil avocat se firent plus protubérants encore.

— Quelle route ? haleta-t-il.

— Vous voulez la position exacte ?

— Oui.

J'attirai le téléphone à moi, appelai l'Agence, me fit lire le rapport de Dick et transmis à l'avocat le renseignement demandé.

L'effet produit sur lui fut surprenant. Il bondit de son fauteuil. La sueur luisait au creux des rides qui sillonnaient son visage.

— Miff Newhall est feule là-bas. Fet endroit n'est qu'à huit fents mètres de fa maison.

Je fronçai les sourcils, mais j'avais beau me torturer la cervelle, je ne pouvais rien en tirer.

— Et si je postais un homme là-bas pour veiller sur elle ? suggérai-je.

— Exfellent ! (Son visage inquiet se détendit et le nombre de rides qui s'y entrecroisaient se réduisit à cinquante ou soixante.) Elle préférerait refter là-bas durant fette première période de deuil après la mort de fon père. Vous enverrez un homme capable ?

— Comparé à lui, le rocher de Gibraltar est une feuille au vent. Donnez-moi un message qu'il pourra transmettre. Il s'appelle Andrew MacElroy.

Pendant que l'avocat griffonnait le message en question, je me servis de nouveau de son téléphone pour appeler l'Agence, demandai à la standardiste de joindre Andy et de lui dire que j'avais besoin de lui. Je déjeunai avant de retourner à l'Agence. Andy m'y attendait lorsque j'arrivai.

Andy MacElroy était une espèce de tronc d'arbre, pas très grand mais massif et dur, de tête comme de corps. Un homme triste et renfrogné sans plus

d'imagination qu'une machine à calculer. Je ne pourrais même pas affirmer qu'il savait lire. Mais je savais que lorsqu'on lui donnait des instructions, il les suivait strictement à la lettre. Il aurait été incapable de s'en écarter.

Je lui remis le message de l'avocat à Miss New-hall, lui dis où aller et quoi faire, et je ne songeai plus aux problèmes de Miss Newhall.

Trois fois dans l'après-midi m'arrivèrent des rapports de Dick Foley et de Mickey Linehan. Tom-Tom Carey ne faisait rien de bien excitant, bien qu'il eût acheté deux boîtes de cartouches de 44 dans une boutique de chasse de Market Street.

Les journaux de l'après-midi publiaient des photos de la Grande Flora Brace et d'Ange Grace Cardigan, avec le récit de leur évasion. L'article était aussi loin des faits probables que le sont en général les articles de journaux. À une autre page figurait un compte rendu de la découverte du coiffeur assassiné sur une route solitaire. Il avait été touché à la tête et à la poitrine, quatre projectiles en tout. Les autorités du Comté estimaient qu'il avait dû être tué en résistant à un hold-up et que les bandits s'étaient enfuis sans le dévaliser.

À cinq heures, Tommy Howd apparut sur le pas de la porte.

— Le gars Carey veut vous revoir, m'annonça le jeune garçon au visage constellé de taches de rousseur.

— Fais-le entrer.

L'homme basané arriva de sa démarche nonchalante, dit « Salut ! », s'assit et se confectionna une cigarette brune.

— Vous avez quelque chose de spécial en vue pour ce soir ? demanda-t-il lorsqu'il l'eut allumée.

— Rien que je ne puisse remettre s'il se présente quelque chose de mieux. Vous donnez une sauterie ?

— Ouais. J'y songe. Une sorte de surprise-party pour Papadopoulos. Ça vous dirait d'en être ?

Ce fut à mon tour de déclarer :

— Ouais.

— Je passerai vous prendre à sept heures, au coin de Van Ness et de Geary, dit-il de sa voix traînante. Mais il faut que ce soit une soirée assez intime : juste vous et moi, et lui.

— Non. Il y en a un troisième qui doit être dans le coup. Je l'amènerai.

— Ça ne me plaît pas. (Tom-Tom Carey secoua lentement la tête, fronçant aimablement les sourcils au-dessus de sa cigarette.) Vous autres, poulets, ne devez pas être plus nombreux que moi. Il faut qu'on soit à égalité.

— Vous ne serez pas en état d'infériorité, lui expliquai-je. Ce zèbre que j'amène ne sera pas plus de mon côté que du vôtre. Et vous aurez tout intérêt à l'avoir à l'œil, comme ce sera mon cas, et de veiller à ce qu'il ne soit jamais derrière l'un ou l'autre de nous si nous pouvons faire autrement.

— Alors pourquoi voulez-vous le trimballer avec vous ?

— Il fait partie de la distribution, dis-je avec un sourire.

L'homme basané fronça de nouveau les sourcils, moins aimablement cette

fois.

— Les cent six mille tickets de récompense, je n'ai pas l'intention de les partager avec qui que ce soit.

— C'est bien normal, acquiesçai-je. Je n'amènerai personne qui puisse prétendre y avoir droit.

— Bon, je vous crois sur parole. (Il se leva.) Et il faut qu'on surveille cet *homme*, hein ?

— Si on veut que tout marche bien.

— Supposons qu'il devienne encombrant, qu'il nous mette des bâtons dans les roues. Est-ce qu'on peut le refroidir, ou est-ce qu'on se contente de dire : « Vilain, vilain ! » ?

— Il devra décider lui-même des risques à prendre.

— Bon, ça va. (Son visage dur était redevenu amène tandis qu'il se dirigeait vers la porte.) Onze heures au coin de Van Ness et de Geary.

Je retournai dans la salle de réunion de l'Agence où Jack Counihan, affalé sur une chaise, lisait un magazine.

— J'espère que vous avez trouvé quelque chose à me faire faire, me dit-il en guise d'accueil. Je suis en train d'attraper des escarres assis comme ça.

— Patience, fiston, patience. C'est la vertu qu'il te faut acquérir si tu veux devenir détective. Voyons, quand j'étais un enfant de ton âge, fraîchement entré dans l'Agence, j'avais encore de la chance...

— Ne commencez pas avec ça, implora-t-il. (Puis une expression animée se fit jour sur son sympathique jeune visage.) Je ne vois pas pourquoi vous me gardez claquemuré ici. Je suis le seul, à part vous, qui aie vraiment vu Nancy Regan de près. J'aurais cru que vous m'enverriez à ses trousses.

— C'est exactement ce que j'ai dit au Vieux, répliquai-je, compatissant. Mais il a peur qu'il ne t'arrive quelque chose. En cinquante ans de métier, qu'il dit, il n'a jamais vu un agent aussi beau gosse, sans compter que c'est une vraie gravure de mode, la coqueluche des salons et l'héritier de millions. Son idée, ce serait de te garder pour te mettre en vitrine et de ne pas te laisser...

— Allez vous faire voir ! dit Jack, devenu cramoisi.

— Mais je l'ai convaincu qu'il devait me laisser te sortir de ton cocon ce soir, poursuivis-je. Alors, retrouve-moi au coin de Van Ness et de Geary avant onze heures.

— De l'action ? (Il était tout excité.)

— Peut-être.

— Qu'est-ce qu'on va faire ?

— Amène ton petit pistolet à bouchon. (Une idée me traversa la tête et je la formulai) Tu ferais bien de te mettre sur ton trente-et-un – tenue de soirée.

— En frac ?

— Non, quand même pas. Tout sauf le haut-de-forme. Maintenant, ton attitude : tu n'es pas censé être détective, en fait je ne sais pas exactement ce que tu es censé être, mais peu importe. Tom-Tom Carey est de la partie. Tu te

conduiras comme si tu n'étais ni mon ami ni le sien – comme si tu ne nous faisais confiance ni à l'un ni à l'autre. Nous nous montrerons prudents à ton égard. Si on te pose une question dont tu ignores la réponse, tu te renfermes dans un mutisme hostile. Mais ne pousse pas Carey à bout. Pigé ?

— Je... je crois, oui. (Il plissa le front avant de poursuivre, lentement.) Je dois me conduire comme si je m'occupais de la même affaire que vous, mais sans qu'on soit des amis en dehors de ça. Comme si je ne voulais pas vous faire confiance. C'est ça ?

— Exactement. Et fais gaffe. Tu vas nager dans la nitroglycérine sur toute la ligne.

— Qu'est-ce qui se passe ? Soyez chic et donnez-moi une vague idée.

Je levai la tête pour lui sourire. Il était beaucoup plus grand que moi.

— Je pourrais, reconnus-je, mais j'ai peur que ça te fiche la trouille. Alors, je préfère ne rien te dire.

Profite de la vie en attendant. Tape-toi un bon petit gueuleton. Des tas de condamnés semblent s'offrir de solides petits déjeuners à base d'œufs au jambon avant qu'on leur passe le nœud coulant. Tu n'auras peut-être pas envie de ça pour le dîner, mais...

À onze heures moins cinq, ce soir-là, Tom-Tom Carey arriva au volant d'une voiture noire au coin où Jade et moi l'attendions dans un brouillard qui nous enveloppait comme un manteau de fourrure humide.

— Montez, ordonna-t-il lorsque nous fûmes au bord du trottoir.

J'ouvris la portière avant et fis signe à Jack. Levant le rideau sur la petite comédie qu'il allait jouer, il me considéra d'un œil froid et ouvrit la portière arrière.

— Je me mets derrière, dit-il sèchement.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, répliquai-je, et je m'installai à côté de lui.

Carey pivota sur son siège. Jack et lui se dévisagèrent un instant. Je demurai silencieux, sans les présenter l'un à l'autre. Quand l'homme basané eut fini de jauger le jeune homme, il détourna les yeux de son col et de sa cravate – la partie de sa tenue de soirée qui n'était pas dissimulée par son pardessus, pour les reporter sur moi, sourit et déclara de sa voix traînante :

— Votre copain est garçon de café, hein ?

Je me mis à rire, car l'indignation qui assombrit le visage du jeune garçon et lui fit ouvrir la bouche était parfaitement sincère. Je poussai mon pied contre le sien. Il referma la bouche, sans proférer un mot, et considéra Tom-Tom Carey et moi-même comme si nous étions des spécimens d'une forme inférieure de vie animale.

Je souris à Carey et demandai :

— Nous attendons quelque chose ?

Il répondit que non, cessa de fixer Jack et démarra. Nous traversâmes le parc, nous engageâmes sur le boulevard. Les voitures qui roulaient dans la même direction que nous ou dans l'autre surgissaient soudain de la nuit ouatée

de brouillard pour y redisparaître aussitôt. Nous laissâmes bientôt la ville derrière nous et émergeâmes du brouillard sous un lumineux clair de lune. Je n'accordai pas un regard aux voitures qui roulaient derrière nous, mais je savais que dans l'une d'entre elles devaient se trouver Dick Foley et Mickey Linehan.

Tom-Tom Carey quitta le boulevard pour s'engager le long d'une route secondaire en bon état mais apparemment peu fréquentée.

— Est-ce qu'un homme n'a pas été tué dans les parages, la nuit dernière ? demandai-je.

Carey acquiesça sans détourner la tête et, quatre cents mètres plus loin, déclara :

— Ici même.

Nous roulions un peu plus lentement maintenant, et Carey éteignit les phares. Sur la route mouchetée d'ombres grises dans le clair de lune argenté, la voiture roula au pas sur environ quinze cents mètres. Puis nous nous arrê tâmes le long de hauts buissons qui projetaient une ombre noire sur la route.

— Tout le monde descend, dit Tom-Tom Carey, et il sortit de la voiture.

Jack et moi le suivîmes. Carey ôta son pardessus et le jeta dans la voiture.

— La maison est juste après le tournant, en retrait de la route, nous dit-il. Saloperie de lune ! Moi qui comptais sur le brouillard.

Je restai silencieux et Jack de même. Le visage du jeune homme était pâle et tendu.

— On va couper directement, annonça Carey qui traversa la route pour s'approcher d'une haute palissade en treillis métallique.

Il passa le premier par-dessus la palissade, suivi de Jack, puis un bruit de pas descendant la route dans notre direction m'arrêta. D'un geste, je recommandai le silence aux deux hommes de l'autre côté du grillage, puis je m'aplatis contre un buisson. Les pas qui approchaient étaient légers, rapides, féminins.

Une jeune fille apparut sous le clair de lune, juste devant moi. Elle avait une vingtaine d'années, ni grande ni petite, ni grosse ni maigre, tête nue, elle portait une jupe courte et un sweater. La terreur se lisait sur son visage blême, dans son attitude et sa démarche précipitée, mais je remarquai encore un autre détail – plus de beauté qu'un flic entre deux âges n'avait l'habitude d'en voir.

Lorsqu'elle aperçut la masse sombre de la voiture de Carey, elle s'arrêta brusquement en étouffant un cri.

J'avançai d'un pas en disant :

— Bonsoir, Nancy Regan.

Cette fois, elle s'exclama à pleine voix :

— Oh ! Ah !

Puis, à moins que le clair de lune ne m'eût joué un tour, elle me reconnut et sa terreur commença à s'apaiser. Elle tendit les deux mains vers moi, en un geste de soulagement.

— Alors ? (Un grognement d'ours, émis par l'espèce de colosse qui avait surgi juste derrière elle.) Qu'est-ce qui se passe ?

— Salut, Andy, dis-je au colosse.

— Salut, répliqua MacElroy, et il ne bougea plus.

Andy respectait toujours les consignes. Or, on lui avait donné celle de veiller sur Miss Newhall. Je regardai la jeune fille, puis me tournai de nouveau vers lui.

— C'est Miss Newhall ? demandai-je.

— Ouais, gronda-t-il. J'y suis allé comme vous m'aviez dit, mais elle m'a raconté qu'elle voulait pas de moi ; elle m'a même pas laissé entrer dans la maison. Mais vous m'aviez rien dit pour ce qui était de revenir. Alors j'ai établi mon campement dehors, à traîner dans les parages, à regarder un peu ce qui se passait. Et quand je l'ai vue se tirer par une fenêtre, il y a un petit moment, je lui ai emboîté le pas pour veiller sur elle, comme vous m'aviez dit de le faire.

Tom-Tom Carey et Jack Counihan revinrent sur la route et la traversèrent pour nous rejoindre. L'homme basané avait un automatique à la main. Les yeux de la fille étaient rivés sur les miens. Elle ne prêta pas la moindre attention aux autres.

— Alors, de quoi s'agit-il ? lui demandai-je.

— Je ne sais pas, balbutia-t-elle, ses mains tenant les miennes, son visage tout contre le mien. Oui, je suis Ann Newhall. Je ne savais pas. Je croyais que ce serait amusant. Et ensuite, quand je me suis aperçue que ça ne l'était pas, je n'ai pas pu m'en sortir.

Tom-Tom Carey émit un grognement et s'agita avec impatience. Jack Counihan gardait les yeux fixés sur la route. Andy MacElroy était planté, solide comme un roc, au milieu de la route, attendant de nouvelles instructions. La jeune fille ne me lâcha pas des yeux un seul instant pour regarder les autres.

— Comment vous êtes-vous embringuée là-dedans ? demandai-je. Et parlez vite.

J'avais dit à la fille de parler vite. Elle le fit. Pendant vingt minutes, elle demeura devant moi à déverser un flot de paroles précipitées sans la moindre interruption, sauf lorsque j'intervenais pour l'empêcher de dévier du chemin que je voulais la voir suivre. Son récit était confus, presque incohérent par moments, et pas toujours plausible, mais l'impression ne me quitta pas qu'elle essayait de dire la vérité – la plupart du temps.

Et ses yeux ne lâchèrent pas les miens pendant une fraction de seconde. On eût dit qu'elle avait peur de regarder ailleurs.

Cette fille de millionnaire avait fait partie, deux mois auparavant, d'un groupe de quatre jeunes gens rentrant tard une nuit d'une soirée mondaine le long de la côte. L'un d'entre eux avait proposé de s'arrêter, en chemin, à un cabaret – une boîte particulièrement mal famée. C'était sa mauvaise

réputation qui rendait l'endroit attirant, bien entendu – le monde de la violence était plus ou moins une nouveauté pour eux. Ils en eurent un remarquable aperçu cette nuit-là, car personne ne sut au juste comment, ils se trouvèrent mêlés à une bagarre avant même d'avoir passé dix minutes dans l'établissement.

Le cavalier de la jeune fille l'avait plongée dans la honte en se montrant d'une lâcheté qui dépassait la mesure. Il avait laissé Red O'Leary le mettre en travers de ses genoux pour lui administrer une fessée, et n'avait pas réagi par la suite. L'autre jeune homme du groupe ne s'était pas montré plus courageux. La jeune fille, blessée à vif par cette pleuterie, s'était dirigée vers le géant roux qui avait rossé son cavalier et lui avait demandé, assez haut pour être entendue de tout le monde :

— Voudriez-vous, je vous prie, me ramener chez moi ?

Red O'Leary avait été ravi d'obtempérer. Elle l'avait quitté à trois ou quatre cents mètres de son domicile en ville. Elle lui avait dit s'appeler Nancy Regan. Il n'en crut rien, probablement, mais il ne lui posa jamais de questions, n'essaya jamais de s'immiscer dans ses affaires. Malgré leur différence de milieu, une véritable sympathie était née entre eux. Elle l'aimait bien. Il se montrait si glorieusement tête brûlée qu'elle voyait en lui un personnage romantique. Il était amoureux d'elle, la savait à cent coudées au-dessus de lui, et elle n'avait donc pas trop de difficultés à obtenir de lui une conduite correcte à son égard.

Ils se voyaient souvent. Il l'emmenait dans tous les bouges situés autour de la baie, la présentait à des cambrioleurs, des tueurs, des escrocs, lui faisait des récits délirants d'aventures criminelles. Elle savait que c'était un malfaiteur, savait qu'il était impliqué dans les hold-up de la Seaman's National et de la Golden Gate Trust quand ils eurent lieu. Mais elle considérait tout cela comme une sorte de spectacle théâtral, sans avoir la moindre notion de la réalité des choses.

Elle se réveilla de son rêve le soir où ils se trouvaient chez Larrouy et furent attaqués par les truands que Red avait aidé Papadopoulos et les autres à doubler. Mais il était trop tard alors pour qu'elle pût s'en tirer. Elle fut entraînée avec Red jusqu'à la planque de Papadopoulos après que j'eus tiré sur le jeune géant. Elle se rendit compte alors de ce qu'étaient en vérité ses héros romantiques, elle comprit avec qui elle avait frayed.

Lorsque Papadopoulos s'enfuit, l'emmenant avec lui, elle était parfaitement consciente, guérie, définitivement revenue de son flirt périlleux avec les hors-la-loi. Du moins le croyait-elle. Elle prenait Papadopoulos pour le petit vieux apeuré qu'il semblait être, l'esclave de Flora, un fossile inoffensif trop près de la tombe pour être le moins du monde nuisible. L'air terrifié, gémissant, il l'avait suppliée de ne pas l'abandonner, l'avait implorée, les larmes ruisselant sur ses joues ravinées, de le soustraire à Flora. Elle l'avait donc emmené à sa maison de campagne et l'avait laissé s'occuper dans le jardin, à l'abri des regards indiscrets. Il ne lui était pas même venu à l'idée

qu'il savait depuis le début qui elle était, et qu'il l'avait habilement amenée à suggérer cette solution.

Même quand les journaux annoncèrent qu'il avait été le commandant en chef de l'armée de truands, quand la récompense de cent six mille dollars fut offerte pour son arrestation, elle continua à croire à son innocence. Il la persuada que Flora et Red lui avaient simplement fait endosser la responsabilité de toute l'affaire afin de s'en tirer eux-mêmes avec des condamnations plus légères. C'était un petit vieux si affolé... Qui ne l'aurait pas cru ?

Ensuite était venue la mort de son père au Mexique et le chagrin lui avait fait oublier toute autre préoccupation jusqu'à ce jour où Flora et une autre fille – probablement Ange Grace Cardigan – étaient venues à la maison. Elle avait été mortellement effrayée par la Grande Flora lors de leur première rencontre. Elle en avait eu encore plus peur cette fois. Et elle apprit bien vite que Papadopoulos était non pas l'esclave de Flora mais son maître. Elle vit enfin le vieux filou tel qu'il était. Mais elle n'avait pas encore, pour autant, fini de se réveiller.

Ange Grace avait soudain essayé de tuer Papadopoulos. Flora l'avait maîtrisée. Grace, sur un ton de défi, leur avait déclaré qu'elle était la petite amie de Paddy. Puis elle avait hurlé à Ann Newhall :

— Et toi, espèce d'idiote, tu ne sais donc pas qu'ils ont tué ton père. Tu ne sais pas...

Les doigts de la Grande Flora, se refermant sur la gorge d'Ange Grace, l'avaient interrompue dans sa tirade. Flora avait ligoté l'Ange et s'était tournée vers la jeune Newhall.

— Te voilà dans le bain, dit-elle d'un ton brusque. Et tu y es jusqu'au cou. Alors tu vas marcher droit, sinon... Voilà le topo, mon petit chou. Le vieux et moi, on est bons pour le grand voyage si on se fait pincer. Et toi, tu en seras. Compte sur moi. Fais ce qu'on te dit et on s'en sortira tous très bien. Essaie de ruer dans les brancards et je te fous une trempe à te laisser sur le carreau.

La jeune fille ne se rappelait pas grand-chose, après ça. Elle avait le vague souvenir d'être allée à la porte et d'avoir dit à Andy qu'elle ne voulait pas de ses services. Elle le fit machinalement, sans même avoir à y être incitée par la grande blonde qui se tenait juste derrière elle. Plus tard, toujours hébétée de terreur, elle avait passé par la fenêtre de sa chambre, était descendue le long du perron couvert de vigne vierge et s'était éloignée de la maison, courant le long de la route, sans but précis, avec la seule idée de fuir.

Voilà ce que j'appris de la bouche de la jeune fille. Elle ne me raconta pas tout. Elle m'en dit fort peu en ces termes-là. Mais voilà l'histoire que je reconstituai en combinant ses mots, le ton sur lequel elle les prononçait et l'expression de son visage, avec ce que je savais déjà et ce que je pouvais deviner.

Et pas une seule fois, en me parlant, elle ne détourna les yeux des miens. Pas une seule fois elle ne montra qu'elle était consciente de la présence des

autres hommes qui se trouvaient sur la route avec nous. Son regard était rivé sur mon visage avec une fixité désespérée, comme si elle redoutait qu'il en dévie, et ses mains se cramponnaient aux miennes comme si elle craignait de couler à pic dans le sol si elle les lâchait.

— Et vos domestiques ? demandai-je.

— Il n'y en a plus maintenant.

— Papadopoulos vous a persuadée de vous en débarrasser ?

— Oui... il y a plusieurs jours déjà.

— Alors Papadopoulos, Flora et Ange Grace sont seuls dans la maison en ce moment ?

— Oui.

— Ils savent que vous avez filé ?

— Je ne sais pas. Je ne pense pas. J'étais dans ma chambre depuis un moment déjà. Je ne crois pas qu'il leur vienne à l'idée que j'ose faire autre chose que ce qu'ils m'ont dit.

Avec irritation, je constatai que je plongeais dans le regard de la jeune fille aussi intensément qu'elle dans le mien et que, lorsque je résolus de détourner les yeux, ce ne fut pas sans peine. Enfin, je regardai brusquement ailleurs et libérai mes mains de son étreinte.

— Le reste, vous me le raconterez plus tard, dis-je d'un ton hargneux, et je me tournai vers Andy MacElroy pour lui donner des instructions. Restez ici avec Miss Newhall jusqu'à ce que nous revenions de la maison. Installez-vous dans la voiture.

La jeune fille posa une main sur mon bras.

— Est-ce que je... ? Est-ce que vous... ?

— Nous allons vous remettre à la police, oui, lui déclarai-je.

— Non ! Non.

— Ne vous conduisez pas comme une enfant, implorai-je. Vous ne pouvez pas vous amuser à fréquenter une bande de tueurs, vous trouver mêlée à une flopée de crimes, et ensuite, quand ça tourne mal, dire : « Excusez-moi, je vous prie », et vous retrouver libre. Si vous racontez toute l'histoire devant le tribunal – y compris ce que vous ne m'avez pas dit – il y a des chances pour que vous vous en tiriez. Mais il n'existe aucun moyen pour vous en ce bas monde d'échapper à une arrestation. Allez, venez, dis-je à Jack et à Tom-Tom Carey. Il faudrait se remuer un peu si on veut trouver nos oiseaux à domicile.

En me retournant au moment d'escalader la palissade, je vis qu'Andy avait fait asseoir la jeune fille dans la voiture et y montait à son tour.

— Un instant, lançai-je à Jack et à Carey qui s'étaient déjà engagés à travers un pré.

— Vous avez encore trouvé une autre combine pour tuer le temps ? protesta l'homme basané.

Je retraversai la route jusqu'à la voiture et dis à voix basse quelques mots rapides à Andy.

— Dick Foley et Mickey Linehan devraient être dans les parages. Dès que

nous serons hors de vue, retrouve-les. Confie Miss Newhall à Dick. Dis-lui de l'emmener avec lui et de se ruer sur un téléphone, d'alerter le shérif. Pour Dick, dis-lui qu'il doit remettre la fille au shérif pour qu'il la tienne à la disposition de la police de San Francisco. Dis-lui qu'il ne doit la confier à personne d'autre, pas même à moi. Compris ?

— Compris.

— Très bien. Quand tu lui auras expliqué tout ça et que tu lui auras remis la fille, amène Mickey Linehan à la maison Newhall aussi vite que tu pourras. Nous aurons sans doute besoin d'une aide maximum dans un délai minimum.

— Pigé, dit Andy.

— Qu'est-ce que vous mijotez ? me demanda Tom-Tom Carey d'un ton soupçonneux lorsque je les rejoignis, Jack et lui.

— Boulot de détective.

— J'aurais dû venir tout seul et tenter le coup moi-même, grommela-t-il. Vous n'avez rien fait d'autre que perdre du temps depuis que nous avons commencé.

— Ce n'est pas moi qui en perds en ce moment.

Il émit un grognement de mépris et se remit en marche au milieu du pré, suivi par Jack et moi. À l'extrémité du pré se dressait une autre palissade à escalader. Nous franchîmes ensuite une petite crête boisée et la maison Newhall apparut devant nous – une grande maison blanche, illuminée de clair de lune, avec des rectangles jaunes où les persiennes étaient baissées sur les fenêtres des pièces allumées. Ces pièces éclairées étaient au rez-de-chaussée. L'étage au-dessus était plongé dans l'obscurité. Tout était silencieux.

— Saloperie de clair de lune ! répéta Tom-Tom Carey en sortant un deuxième automatique de ses vêtements, ce qui lui en faisait maintenant un dans chaque main.

Jack fit mine de tirer son pistolet, me regarda, vit que je ne touchais pas au mien, et le laissa retomber dans sa poche.

Le visage de Tom-Tom Carey était un masque de pierre sombre – des fentes en guise d'yeux, une fente en guise de bouche – le masque sinistre d'un chasseur d'hommes, d'un tueur d'hommes. Il respirait doucement et sa robuste poitrine se soulevait sur un rythme régulier. À côté de lui, Jack Counihan avait l'air d'un écolier surexcité. Son visage était exsangue, ses yeux agrandis, sa respiration sifflante comme celle d'une pompe à vélo. Mais son sourire était sincère, en dépit de sa nervosité.

— On va traverser jusqu'à la maison de ce côté-ci, chuchotai-je. L'un de nous peut alors passer par-devant, un autre par-derrière, et le troisième peut attendre de voir où on aura le plus besoin de lui. D'accord ?

— D'accord, acquiesça l'homme basané.

— Attendez ! s'exclama Jack. La fille est descendue le long de la vigne vierge depuis une fenêtre du haut. Qu'est-ce qui empêche de prendre le même chemin pour monter. Je suis plus léger que vous autres. S'ils ne se sont pas aperçus de son départ, la fenêtre sera encore ouverte. Donnez-moi dix minutes

pour la trouver, passer à travers et me mettre en place. Et alors, quand vous attaquerez, je serai là, derrière eux. Qu'est-ce que vous en dites ? demanda-t-il, quêtant une ovation.

— Et s'ils te sautent dessus dès que tu atterris ? objectai-je.

— Bon. Admettons. Alors je ferai assez de boucan pour que vous m'entendiez. Vous pourrez précipiter l'attaque pendant qu'ils sont occupés avec moi. Ça sera tout aussi bien.

— Ah ! merde ! aboya Tom-Tom Carey. À quoi ça rime, tout ça ? L'autre méthode est meilleure. Un à la porte d'entrée, l'autre derrière, on les enfonce à coups de tatanes et on entre en tirant dans le tas.

— Si cette nouvelle solution marche, elle serait meilleure, dis-je, donnant mon opinion. Si ça te chante de sauter dans la fournaise, Jack, je ne t'en empêcherai pas. Je ne veux pas te frustrer de tes actions d'éclat.

— Non ! gronda l'homme basané. Rien à faire !

— Si, contredis-je. On va essayer. Il faut mieux compter vingt minutes, Jack. Ça ne sera pas de trop.

Il consulta sa montre et moi la mienne, puis il fit un pas en direction de la maison.

Tom-Tom Carey, le visage menaçant, lui barra le chemin. Je poussai un juron et me glissai entre l'homme basané et le jeune homme. Jack me contourna et traversa précipitamment l'espace trop illuminé qui s'étendait entre nous et la maison.

— Vous montez pas le bourrichon, dis-je à Tom-Tom Carey. Il y a des tas de trucs dans ce petit jeu que vous ignorez complètement.

— Beaucoup trop, nom de Dieu ! gronda-t-il.

Mais il laissa filer le jeune homme.

Aucune fenêtre n'était ouverte au premier du côté de la maison où nous nous trouvions. Jack contourna la bâtisse et disparut derrière.

Un léger bruissement se fit entendre derrière nous. Carey et moi pivotâmes avec ensemble. Il avait levé ses deux pistolets. Je tendis un bras en travers pour les rabaisser.

— Piquez pas d'hémorragie, le prévins-je. C'est encore une des choses que vous ignorez.

Le bruissement s'était interrompu.

— Ça va, appelai-je doucement.

Mickey Linehan et Andy MacElroy émergèrent de l'ombre des arbres.

Tom-Tom Carey colla son visage si près du mien qu'il aurait risqué de m'égratigner s'il avait oublié de se raser ce matin-là.

— Espèce de faux jeton...

— Du calme ! Du calme ! Un homme de votre âge ! l'admonestai-je. Ces gars-là ne veulent ni l'un ni l'autre une part du prix du sang.

— J'aime pas beaucoup ce genre de meeting ! gronda-t-il. Nous...

— Nous allons avoir besoin de toute l'aide possible, coupai-je en regardant ma montre. (Je me tournai vers les deux types de l'Agence.) Nous allons

attaquer la maison maintenant. À nous quatre, on devrait emballer le paquet sans histoire. Vous connaissez Papadopoulos, la Grande Flora et Ange Grace d'après leur signalement. Ils sont là-dedans. Ne prenez aucun risque avec eux – Flora et Papadopoulos, c'est de la dynamite. Jack Counihan est en train de se faufiler à l'intérieur en ce moment. Vous deux, surveillez l'arrière de la maison. Carey et moi, on va tenter le coup et entrer par-devant. À vous de veiller à ce que personne ne nous file entre les pattes. En avant, marche !

L'homme basané et moi nous dirigeâmes vers le perron, illuminé de jaune par la lumière filtrant à travers les rideaux tirés de deux portes-fenêtres.

À peine venions-nous d'atteindre le perron qu'une de ces hautes portes s'ouvrit.

La première chose que je vis fut le dos de Jack Counihan. Il repoussait le battant du pied et de la main, sans tourner la tête. Au-delà du jeune garçon, face à lui de l'autre côté de la pièce brillamment illuminée, se tenaient un homme et une femme. L'homme était vieux, petit, racorni, ridé, pitoyable de terreur – Papadopoulos. La femme était grande, épanouie, avec une chair rose et des cheveux blonds, une athlète de quarante ans avec de clairs yeux gris profondément enfoncés dans un beau visage brutal – la Grande Flora Brace. Ils se tenaient parfaitement immobiles, côte à côte, le regard fixé sur le canon de l'arme de Jack Counihan.

Tandis que j'observais la scène, figé sur place sur le perron, Tom-Tom Carey, ses deux pistolets prêts à tirer, me dépassa pour franchir la porte-fenêtre et se placer au niveau du jeune homme. Je ne le suivis pas dans la pièce.

Les yeux bruns apeurés de Papadopoulos se levèrent vivement vers le visage de l'homme basané. Le regard gris de Flora se tourna délibérément dans la même direction, puis dévia vers moi.

— Que personne ne bouge ! ordonnai-je, puis je m'écartai de la fenêtre pour m'approcher du flanc du perron où la vigne vierge était le moins touffue.

Me penchant à travers le feuillage pour que mon visage soit bien visible à la lueur de la lune, je regardai le long de la maison. Une ombre dans l'ombre du garage aurait pu être un homme. Je tendis un bras dans le clair de lune et fis signe d'approcher. L'ombre se dirigea vers moi – Mickey Linehan. Puis la tête d'Andy MacElroy apparut à l'angle de la maison. Je lui fis signe également et il suivit Mickey.

Je retournai à la fenêtre ouverte.

Papadopoulos et Flora – un lapin et une lionne – fixaient les pistolets de Carey et de Jack. Ils me regardèrent à nouveau lorsque j'apparus et un sourire commença à étirer les lèvres pleines de la femme.

Mickey et Andy surgirent et m'encadrèrent. Le sourire de la femme s'éteignit amèrement.

— Carey, dis-je, vous et Jack restez comme vous êtes. Mickey, Andy, entrez et allez prendre possession de vos dons de Dieu.

Lorsque les deux agents franchirent le seuil de la porte-fenêtre, les

événements se précipitèrent.

Papadopoulos hurla.

La Grande Flora se rua sur lui, l'expédiant d'une poussée vers la porte du fond.

— File ! File ! rugit-elle.

Vacillant, trébuchant, il traversa la pièce.

Flora tenait une paire de pistolets – qui avaient subitement jailli dans ses mains. Son corps imposant semblait emplir la pièce, comme si, par la force de sa volonté, elle était devenue une géante. Elle chargea, droit sur les pistolets que tenaient Jack et Carey, leur masquant la porte du fond et protégeant du même coup la fuite de l'homme.

Une masse floue d'un côté... c'était Andy MacElroy qui fonçait. J'avais une main posée sur le bras droit de Jack.

— Tire pas, lui murmurai-je à l'oreille.

Les pistolets de Flora tonnèrent simultanément. Mais elle s'écroulait. Andy l'avait percutée de plein fouet, la plaquant aux jambes comme un pilier de rugby.

Lorsque Flora bascula, Tom-Tom Carey cessa d'attendre. Sa première balle la manqua de si peu qu'elle effleura ses cheveux bouclés. Mais elle passa et toucha Papadopoulos à l'instant où il franchissait la porte. Le projectile pénétra au creux des reins, le projeta au sol.

Carey tira encore – encore, encore, dans le corps étalé à plat ventre.

— Pas la peine, grommelai-je. Vous ne pouvez pas le faire plus mort qu'il n'est.

Il eut un rire bref et abaissa ses pistolets.

— Quatre sur cent six. (Toute sa mauvaise humeur, sa hargne s'étaient dissipées.) Ça fait vingt-six mille cinq cents dollars pour chaque pruneau.

Andy et Mickey, qui avaient réussi à maîtriser Flora, s'efforçaient de la remettre sur pieds.

Je reportai mon regard sur l'homme basané et marmonnai :

— Ce n'est pas encore terminé.

— Non ? (Il parut surpris.) Quoi d'autre ?

— Restez éveillé et laissez votre conscience vous guider, répliquai-je, puis je me tournai vers le jeune Counihan. Viens par ici, Jack.

Ressortant par la porte-fenêtre, je traversai le perron et allai m'adosser à la balustrade. Jack me suivit et s'immobilisa devant moi, tenant toujours son pistolet à la main, le visage blême et crispé par la tension nerveuse. Par-dessus son épaule, je voyais dans la pièce d'où nous venions de sortir Andy et Mickey, et Flora assise entre eux sur un divan. Carey se tenait un peu à l'écart et nous considérait, Jack et moi, d'un air intrigué. Nous nous trouvions au milieu d'une bande de lumière qui passait par la porte-fenêtre ouverte. Nous pouvions voir à l'intérieur – si ce n'est que Jack tournait le dos à la pièce – et en même temps être vus, mais il était impossible d'entendre notre conversation à moins que nous n'élèvisions la voix.

Tout cela correspondait à ce que je voulais.

— Maintenant, raconte-moi, ordonnai-je à Jack.

— Eh bien, j'ai trouvé la fenêtre ouverte, commença le jeune garçon.

— Je connais cette partie-là, l'interrompis-je. Tu es entré, tu as raconté à tes amis, Papadopoulos et Flora, que la fille s'était évadée et que Carey et moi allions venir. Tu leur as conseillé de faire comme si tu les avais capturés à toi tout seul. Ça nous aurait attirés, Carey et moi, à l'intérieur. Avec toi que l'on ne soupçonnait pas derrière nous, c'aurait été un jeu d'enfant pour vous trois de nous agrafer tous les deux. Après ça, tu aurais pu aller tranquillement jusqu'à la route et raconter à Andy que je t'avais envoyé chercher la fille. C'était un plan excellent, sauf que tu ne savais pas que j'avais gardé Dick et Mickey comme atouts dans ma manche, ni que je ne te laisserais pas passer derrière moi. Mais ça n'est pas tout ce que je veux savoir. Je veux savoir pourquoi tu nous as vendus – et ce que tu comptes faire maintenant.

— Mais vous êtes fou ! (Son visage juvénile exprimait la stupéfaction et ses yeux innocents, l'horreur.) Ou bien est-ce... ?

— D'accord, je suis dingue, avouai-je. Est-ce que je ne l'ai pas été assez pour te laisser m'attirer dans ce guet-apens à Sausalito ? Mais je n'étais pas assez fou pour ne pas me faire une idée après coup. Je n'étais pas assez fou pour ne pas remarquer qu'Ann Newhall avait peur de te regarder. Je ne suis pas assez fou pour croire que tu aurais pu capturer Papadopoulos et Flora, à moins qu'ils ne se laissent faire. Je suis fou, mais modérément.

Jack se mit à rire – un rire jeune et insouciant, mais un peu trop aigu. Ses yeux ne riaient pas avec sa bouche et sa voix. Tandis qu'il riait, son regard s'abaissa sur le pistolet qu'il tenait, puis se releva vers moi.

— Parle, Jack, dis-je d'une voix pressante et enrouée, en lui posant une main sur l'épaule. Allons, bon Dieu, pourquoi as-tu fait ça ?

Le jeune homme ferma les yeux, déglutit et ses épaules tressaillirent. Quand il rouvrit les yeux, ils étaient durs et étincelaient d'une jubilation mauvaise.

— Le pire, dans tout ça, dit-il d'un ton rogue, en dérobant son épaule à ma main, c'est que je me suis montré médiocre comme truand, non ? Je n'ai pas réussi à vous donner le change.

Je ne répondis pas.

— Je suppose que vous avez gagné le droit de savoir toute l'histoire, reprit-il après une courte pause. (Sa voix était consciemment monotone, comme s'il voulait éviter toute intonation ou tout accent susceptibles d'exprimer une émotion. Il était trop jeune pour parler naturellement.) J'ai rencontré Ann Newhall il y a trois semaines, dans ma propre maison. Elle était allée en classe avec mes sœurs, bien que je ne l'aie jamais vue auparavant. Nous nous sommes reconnus tout de suite, bien entendu – je savais qu'elle était Nancy Regan, et elle savait que je travaillais à la Continental.

» Nous nous sommes arrangés pour être seuls et avons discuté de toute

l'affaire. Puis elle m'a emmené voir Papadopoulos. Le vieux m'a plu et je lui ai plu. Il m'a expliqué comment nous pourrions ensemble accumuler des fortunes incroyables. Alors, voilà. La perspective de richesses pareilles a complètement ruiné mon sens moral. Je lui ai parlé de Carey dès que vous m'avez appris son existence, et je vous ai conduit dans ce guet-apens, comme vous dites. À son avis, il valait mieux que vous arrêtiez de nous embêter avant d'avoir découvert le rapport entre Newhall et Papadopoulos.

Après cet échec, il a voulu que je refasse une tentative, mais j'ai refusé de tremper dans un autre ratage. Il n'y a rien de plus idiot qu'un meurtre qui foire. Ann Newhall est tout à fait innocente de quoi que ce soit, sinon de folie. D'après moi, elle ne soupçonne pas du tout que j'ai eu ma part dans tout ce sale boulot, à part que je me suis abstenu de faire arrêter tout le monde. Ceci, mon cher Sherlock, conclut à peu près ma confession.

J'avais écouté le récit du jeune homme en affichant une attention bienveillante. Je le considérai ensuite les sourcils froncés et pris un ton accusateur, quoique encore amical, pour lui répondre.

— Arrête de débloquer ! L'argent que Papadopoulos t'a montré ne t'a pas acheté. Tu as rencontré la fille et tu n'as pas eu le cœur de la livrer. Mais ta vanité – l'orgueil avec lequel tu te considères comme un type à la coule – t'empêchent de l'admettre, même à tes propres yeux. Il fallait que tu te fasses passer pour un dur à cuire. Du coup, Papadopoulos t'avait à sa main. Il t'a donné un rôle que tu pouvais te jouer à toi-même, le personnage du supergentleman-escroc, le mec génial, le desperado de la haute, tout ce résidu de poubelle romantique. Voilà l'évolution que tu as suivie, fiston. Tu es allé aussi loin que possible, bien au-delà de ce qui était nécessaire pour sauver la fille de la cabane, simplement pour prouver au monde, et surtout à toi-même, que tu n'agissais pas par sentimentalité, mais selon tes désirs insensés. Voilà ce qui en est. Regarde-toi.

Quoiqu'il vît au fond de lui-même – ce que j'y avais vu moi-même et autre chose – son visage s'empourpra lentement et, refusant de me faire face, il regarda au loin, vers la route.

Je considérai derrière lui la pièce illuminée. Tom-Tom Carey s'était avancé au milieu et nous observait. J'abaissai le coin de ma bouche à son intention – un avertissement.

— Eh bien, commença le jeune homme, mais il ne sut quoi ajouter et se déplaça d'un pied sur l'autre, évitant toujours de me regarder.

Je carrai les épaules et me débarrassai du dernier vestige de mon hypocrite sympathie.

— Donne-moi ton flingue, espèce de fumier !

Il sauta en arrière comme si je l'avais frappé. Une expression démente lui convulsa le visage. Il releva brusquement son pistolet.

Tom-Tom Carey vit l'arme se redresser. Par deux fois, l'homme basané tira. Jack Counihan tomba mort à mes pieds.

Mickey Linehan, lui, tira une seule fois. Carey gisait sur le sol, un trou

sanglant à la tempe.

J'enjambai le cadavre de Jack, pénétrai dans la pièce, m'agenouillai à côté de l'homme basané. Il remua, essaya de dire quelque chose, mourut avant d'y parvenir. J'attendis de m'être composé un visage avant de me redresser.

La Grande Flora m'étudiait de ses yeux gris étrécis. Je soutins son regard.

— Je ne pige pas encore tout, dit-elle lentement, mais si tu...

— Où est Ange Grace ? l'interrompis-je.

— Ficelée à la table de la cuisine, m'informa-t-elle et elle continua à penser tout haut. Tu as joué un jeu qui...

— Oui, dis-je avec aigreur, je suis un autre Papadopoulos.

Son grand corps tressaillit soudain. Un voile de souffrance passa sur son beau visage brutal. Deux larmes se mirent à sourdre de ses paupières inférieures.

Ma parole, mais c'est qu'elle l'avait aimée, cette vieille crapule !

Il était plus de huit heures du matin lorsque je regagnai la ville. Je pris un petit déjeuner, puis me rendis à l'Agence où je trouvai le Vieux en train de lire son courrier du matin.

— C'est terminé, lui dis-je. Papadopoulos savait que Nancy Regan était l'héritière de Taylor Newhall. Quand il a eu besoin d'une planque après l'échec des hold-up, il l'a persuadée de l'emmener à la maison de campagne des Newhall. Il la tenait de deux façons. Elle avait pitié de lui, le prenant pour un pauvre croulant persécuté, et elle était – même en toute innocence – complice après coup de l'attaque des banques.

» Peu après, Papa Newhall a dû se rendre au Mexique pour affaires. Papadopoulos a vu là l'occasion d'en tirer quelque chose. Si Newhall était liquidé, la fille hériterait des millions, et ce vieux brigand savait qu'il pourrait l'en soulager. Il a envoyé Barrows à la frontière avec mission de charger du meurtre des bandits mexicains moyennant finances. Barrows a fait son boulot, mais il avait la langue trop longue. Il a dit à une fille de Nogales qu'il devait rentrer « à Frisco pour palper la grosse galette que devait lui refiler un vieux Grec », et qu'il reviendrait ensuite et lui offrirait le monde sur un plateau. La fille a transmis le renseignement à Tom-Tom Carey. Carey a additionné deux et deux et trouvé au moins douze comme réponse. Il a suivi Barrows ici.

» Ange Grace était avec lui le matin où il est allé trouver Barrows ici pour savoir si son « vieux Grec » était Papadopoulos et où on pouvait le trouver. Barrows était trop bourré de morphine pour entendre raison. Il était tellement sonné par la came que même après que Tom-Tom eut commencé à le raisonner de la pointe d'un surin, il a fallu qu'il soit tailladé de la tête aux pieds pour commencer à souffrir. Cette boucherie a écœuré Ange Grace. Elle est partie, après avoir essayé en vain d'arrêter Carey. Et, quand elle a lu dans les journaux de l'après-midi à quel point il avait fignolé son travail, elle a essayé de se suicider, pour échapper aux images qui la hantaient.

» Carey a obtenu tous les renseignements qu'avait Barrows, mais Barrows ne savait pas où se cachait Papadopoulos. Papadopoulos a appris l'arrivée de

Carey – vous savez comment. Il a envoyé Arlie pour stopper Carey. Carey n'aurait pas laissé une chance au coiffeur jusqu'à ce que l'idée lui vienne que Papadopoulos pourrait peut-être bien se trouver à la maison Newhall. Il en a donc pris le chemin, en voiture, laissant Arlie le suivre. Dès qu'Arlie a compris sa destination, il l'a rattrapé, prêt à tout pour essayer de l'arrêter. C'est ce que voulait Carey. Il a flingué Arlie, est revenu en ville, m'a contacté et m'a emmené pour l'aider à conclure toute l'affaire.

» Entre-temps, Ange Grace, en taule, avait fait amie avec la Grande Flora. Elle connaissait Flora qui, elle, ne la connaissait pas. Papadopoulos avait mis sur pied l'évasion de Flora. Une cavale, c'est toujours plus facile à réussir à deux qu'à un. Flora a donc emmené l'Ange, l'a conduite à Papadopoulos. L'Ange lui a sauté dessus, mais Flora l'a endormie pour le compte.

» Flora, Ange Grace et Ann Newhall, alias Nancy Regan, sont à la prison municipale, terminai-je. Papadopoulos, Jack Counihan et Tom-Tom Carey sont morts.

Je m'arrêtai de parler et allumai une cigarette, prenant tout mon temps, fixant attentivement la cigarette et l'allumette pendant toute l'opération. Le Vieux prit une lettre, la reposa sans la lire, en prit une autre.

— Ils ont été tués au cours des arrestations ?

Dans sa voix douce ne se décelait rien d'autre que son inaltérable et habituelle politesse.

— Oui. Carey a tué Papadopoulos. Un peu plus tard, il a abattu Jack. Mickey – ne sachant pas – ne sachant rien sinon que l'homme brun tirait sur Jack et moi – nous étions un peu à l'écart en train de parler – a tiré sur Carey et l'a tué. (Les mots s'entortillaient autour de ma langue, se refusaient à sortir correctement.) Ni Mickey ni Andy ne savent que Jack... Personne à part vous et moi ne sait exactement ce qui... ne sait exactement ce qu'a fait Jack. Flora Brace et Ann Newhall étaient au courant, mais, si nous affirmons qu'il a agi sur ordre tout le temps, personne ne peut prouver le contraire.

Le Vieux inclina son visage de patriarche et sourit, mais pour la première fois depuis tant d'années que je le connaissais, je savais ce qu'il pensait. Il pensait que si Jack s'en était tiré vivant, un choix désastreux se serait imposé à nous : ou le laisser partir librement, ou ternir gravement la réputation de l'Agence en proclamant qu'un de nos agents était un malfaiteur.

Je jetai ma cigarette et me levai. Le Vieux se leva également et me tendit la main.

— Merci, dit-il.

Je serrai sa main ; je le comprenais, mais il n'y avait rien que je souhaite avouer, même par le silence.

— Ça s'est passé comme ça, dis-je d'un ton résolu. J'ai joué les cartes de façon à mettre toutes les chances de notre côté – mais ça s'est passé comme ça, tout simplement.

Il opina du bonnet, un sourire bienveillant aux lèvres.

— Je vais prendre deux semaines de congé, annonçai-je, du seuil de la

porte.

Je me sentais éreinté, lessivé.

FIN

1) Pièce de Nathaniel West [↗](#)

2) *The thin man.* [↗](#)

3) En français dans le texte. 